

**Jean-Paul Damaggio**

**Flora Tristán  
Derniers instants  
d'Agen à Castres  
(1844-2008)**

**Le sous-réalisme de la révolution**

*Je parlerai au nom des « principes »  
et rien que des « principes ».*

Flora Tristán à Marseille, p. 181 de son  
***Tour de France.***

*Nous avons raison de partir de nous.  
A condition de ne pas nous y enliser.*

Anne Zelensky-Tristan, p. 212 de  
*Histoire de Vivre, mémoires d'une féministe*  
(livre publié chez Calman-Lévy en 2005)

Collection littérature  
ISBN 978-2-917154-24-3  
Juillet 2008  
Editions La Brochure  
82210 Angeville  
la-brochure.overblog.com

## Sommaire

Acte 1 scène 1, page 5

**1 – des gestes à casser les vitres** page 10

Acte 1 scène 2, page 29

**2 – des lettres de tous mes amours** page 36

Acte 1 scène 3, page 48

**3 – il ne prête même pas à rire....** page 52

Acte 2 scène 1, page 65

**4 – j’oublie la femme !** page 70

Acte 2 scène 2, page 80

**5 – il a tué la politique !** page 85

Acte 2 scène 3, page 101

**6 – sur les bienfaits de la poésie ?** page 111

Acte 3 scène 1, page 124

**7 – si le peuple s’avalissait ?** page 128

Acte 3 scène 2, page 133

**8 – Ah ! si je ne croyais pas en Dieux !** page 136

Acte 3 scène 3, page 141

**9 – une force de volonté peut-être  
sans exemple dans l’humanité ?** page 141

Acte final : page 154

**Epilogue : L’entrée à Castres**, page 167

**Chronologie abrégée**, page 181

**Œuvres de Flora et autour de Flora**, page 184

(Dessin de couverture de Flora par un dessinateur inconnu)

## Acte 1, scène 1

*En ce 31 juillet 2005, deux personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. Olimpia, comme son prénom l'indique, est d'origine italienne, travaille pour une association de défense des droits des femmes et a la cinquantaine. Aux Archives départementales de son département, le Tarn-et-Garonne, où elle tentait de découvrir des informations sur Flora Tristán, elle fut mise en contact avec Manuel qui paraît avoir le même âge. Comme son prénom ne l'indique pas, Manuel, est d'origine péruvienne, travaille comme éducateur et utilise ses vacances pour conduire quelques recherches sur les luttes populaires du XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour échanger d'éventuelles informations ils s'étaient donnés rendez-vous à 18 h au café, en ce samedi ensoleillé.*

**Olimpia** : Chez monsieur, j'ai découvert l'autre jour, à la page 18 d'un journal peu ordinaire, **Point Gauche** !, le dessin peu ordinaire de Rosendo Li nous montrant la tombe de Flora Tristán à Bordeaux. Ce vieux numéro datait de la rentrée 2004 : peut-il m'aider à en savoir plus sur cette femme ?

**Manuel** : Un journal bien peu dans l'actualité, car Flora Tristán c'était un sujet d'article valable en 2003, pour le bicentenaire de sa naissance !

**Olimpia** : Erreur, erreur ! En matière d'anniversaire, il y a aussi celui de son décès : 1844-2004 ça fait 160 ans. De toute façon, je n'aurais pas prêté attention à ce dessin, s'il n'avait fait écho à un titre de communiqué qui concerne votre pays, le Pérou, et qui me mit sur la piste de Flora.

**Manuel** : Et que disait ce titre ?

**Olimpia** : « HLI révèle l'hypocrisie de l'attaque de Flora Tristán contre le congressiste Chavez ». J'ai découvert dernièrement ce communiqué daté du 23 juin 2004, en achevant une étude sur le droit à l'avortement aux Amériques. Autant dire d'ailleurs le non-droit !.

**Manuel** : Et en quoi mon pays est-il concerné ?

**Olimpia** : HLI est une association qui lutte pour le droit à la vie (Human Life International) c'est-à-dire contre le droit à l'avortement que le dit Chavez, député péruvien, combat aussi. En face, nous trouvons donc Flora Tristán, sans guillemet, en fait un Centre féministe de Lima du nom de cette française.

**Manuel** : Les combats actuels du féminisme feraient encore vivre cette femme à moitié française puisque fille d'un père péruvien ? Est-ce d'ailleurs bien juste de dire « Péruvien » quand on était un Espagnol vivant dans la colonie du nom de Pérou ?

**Olimpia** : Pour l'internationaliste Flora, laissons les questions de frontières, penchons-nous uniquement sur sa présence parmi nous.

**Manuel** : N'exagère pas cette présence ! – Je peux vous tutoyer ?

**Olimpia** : Bien sûr, bien sûr.

**Manuel** : Je peux donc t'assurer qu'aux Archives du Tarn-et-Garonne tu ne trouveras rien, si c'est la question que tu voulais me poser ?

**Olimpia** : Ecoute, à Lima, pour la continuer ce Centre porte son nom, en Italie, des chanteurs la célèbrent toujours, et en France... elle a donné son nom à une rue de Montauban.

**Manuel** : Ce qui n'est pas le cas de Paris !

**Olimpia** : A Auch comme à Castres la rue Flora Tristán est une impasse mais bon, elle est présente tout de même...

**Manuel** : En France, l'histoire sert d'aliment à une grande compagnie de pompes funèbres qui s'appelle «Des éloges pour oublier » !

**Olimpia** : Je connais l'usine à anniversaires qui, tout au long de 2003, a célébré Flora. Sur les marges du monde, là où justement Flora a toujours vécu, il reste sans doute quelque chose de ses combats.

**Manuel** : Je ne doute pas de tes capacités à discerner le présent à travers l'étude d'une goutte de sang récupérée sur un tissu. De mon côté, j'essaie aussi de saisir comment l'actualité fait résonner le dix-neuvième siècle.

**Olimpia** : Ne te moque pas. J'ai seulement l'intention de m'arrêter sur le passage de Flora à Agen, son ultime étape avant la mort, pour ainsi retrouver notre Sud-Ouest. Ce faisant, j'ai conscience de négliger une grande

partie de la vie de Flora : je n'ai qu'un microscope pour travailler !

**Manuel** : Agen ! En y arrivant par l'autoroute on découvre inévitablement un rond-point avec une citation en français et en occitan du poète Jasmin, quelque chose qui dit qu'Agen est la perle du Midi.

**Olimpia** : Le journal de Flora commence par le récit de sa rencontre avec le poète-ouvrier, Jasmin !

**Manuel** : Nous sommes loin de l'actualité. Malgré le bronze de Jasmin face à la Garonne, en la dite ville d'Agen, les poètes-ouvriers furent si éphémères qu'ils sont encore moins connus que Flora.

**Olimpia** : Et pour aggraver cette marginalité, le voyage de Flora Tristán que je prépare va la conduire d'Agen à Castres ! De quoi brouiller les pistes puisqu'elle n'alla jamais à Castres !

**Manuel** : Quand la lecture de ton premier chapitre ?

**Olimpia** : Tu l'auras jeudi pour qu'on le commente ici à la même heure le 7 août.

**Manuel** : Entendu. Je suppose qu'on ne se retrouvera pas aux Archives en ce mois d'août.

**Olimpia** : En effet, je vais me contenter de lire sur les poètes-ouvriers tout ce que j'ai dans ma bibliothèque.

**Manuel** : Alors à samedi. Aujourd'hui et la prochaine fois aussi, je paie les consommations.

**Olimpia** : A samedi.

*Ils se séparèrent après avoir échangé leurs adresses.*

En cet été 2005, les Zapatistes du Mexique lancent une nouvelle opération pour fédérer les divers mouvements sociaux du pays. Nous allons en suivre les effets.

P.S. : Le sous-commandant Marcos nous révèle aujourd'hui, suite à une importante déclaration, l'existence d'un pingouin égaré dans sa forêt du Chiapas. Avec la commission de l'EZLN (Armée zapatiste de libération nationale) qui s'est constituée autour de la dite déclaration (la *Sexta*) il invite les curieux à venir vérifier cette anomalie quatre ou cinq samedis de suite.

Samedi prochain, il offrira cette rencontre avec le pingouin aux membres d'organisations politiques qui voudront se déplacer ; le samedi suivant aux membres d'organisations du mouvement social (syndicats, pacifistes, féministes ...) puis aux membres d'organisations indigènes avec à la fin un rendez-vous proposé aux inorganisés. Nous pouvons parier que la zoologie va faire un immense pas en avant.

## **1 – des gestes à casser les vitres**

**Le 20 septembre 1844**, pour son **Tour de France des ouvriers**, entrepris depuis quelques mois, Flora débarque à Agen, sur les bords de la Garonne. Venant de Toulouse par voie fluviale, elle s'installe pour 5 jours en cette ville du Sud-Ouest (Comment prétendre envoyer ensuite cette voyageuse, dans une ville où elle n'est jamais allée, Castres ?). Première phrase de son *Journal* du jour : *Impossible de reprendre – et me voilà à Agen – Enfin je finirai ici*<sup>1</sup>. Supporter depuis des mois un corps malade, puis sentir une mort très proche, et se dire encore « que faire ? ». Le destin lui donnera la force d'atteindre Bordeaux, d'où elle partit pour le Pérou en 1833 en quête d'un autre voyage décisif. Arrivant dans la ville elle aura le temps de décrire en 20 pages son séjour aquitain. Elle n'en consacra que 7 au séjour toulousain.

***Je finirai ici***. Pour qui écrit-elle cette phrase ? En griffonnant les pages de son journal personnel Flora poursuit son étrange autobiographie où sa vie devient secondaire par rapport à l'histoire du monde qui l'entoure. Ses expériences, offertes généreusement aux autres, doivent témoigner de sa volonté et de sa sincérité, validant ainsi son projet *d'Union ouvrière*. Comme après

---

<sup>1</sup> Toutes les citations de Flora Tristán reprisent du journal seront en italique. Leur style est parfois difficile à suivre avec beaucoup de tirets. Je garde partout l'accent espagnol sur le a de Tristán.

les voyages à Lima et Londres, elle pensait utiliser les notes de cette ultime plongée dans l'inconnu, pour rédiger une suite aux œuvres précédentes. Or, elle dut les laisser telles quelles pour cause de décès. Comment, en ce 20 septembre, *la prophète* va-t-elle vivre les derniers moments de son sacrifice ?

Par une rencontre bien sûr, au cours de laquelle la militante sociale fait face à un poète-ouvrier. D'autres diraient, la Parisienne face à l'Occitan (un double décalage : sexuel et géographique). *J'entre dans la petite boutique de Jasmin qui est une boutique pour l'étiquette car il ne rase pas les ouvriers, ne coiffe pas les dames – non, le peigne et les pommades sont là à l'état d'ornement – son véritable métier, à lui perruquier, c'est de faire des vers. – Oh ! quel ignoble métier ! – Je trouve Jasmin avec sa femme. Ici, la femme joue un rôle.*

***Une boutique pour l'étiquette.*** Quel énigmatique tableau ! Quel rôle pour la femme ? Quelle fonction pour la poésie ? Quel rapport entre l'illusion (le perruquier) et la réalité (le poète) ? Les réponses viendront plus tard, l'heure des présentations a déjà sonné : *Je lui dis mon nom, comme Reboul [poète occitan, de Nîmes] M. Jasmin ne me connaît pas. – « Cela prouve, monsieur, que vous ne vous occupez pas de questions sociales. »*

- « *C'est si vrai, Madame, que je m'en suis beaucoup occupé, c'est moi qui ai remué tout le pays dans le temps, mais je vous parle de 1830. – Aujourd'hui je ne m'en occupe pas du tout* ».

***M. Jasmin ne me connaît pas.*** Et Flora, connaît-elle l'œuvre et la vie de Jasmin ? Cette première démarche à Agen conduit la militante chez Jasmin à cause de sa notoriété qui lui vaut le titre de « Béranger

méridional », Béranger étant la star française populaire de l'heure. D'ailleurs, la discussion portera-t-elle sur les poésies « patoises » de Jasmin ? Non, bien sûr.

Simplement, le mot ouvrier se trouvant dans poète-ouvrier, Flora ne pouvait pas être indifférente au phénomène, elle qui veut consacrer la fin de sa vie à rencontrer les ouvriers. N'est-ce pas l'un d'eux, Vinçard, qui la poussa vers la question sociale ? Ce phénomène politico-culturel fut tel qu'à la mort de Béranger, des centaines d'ouvriers l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Sauf que, derrière la dénomination de poète-ouvrier, Flora Tristán aurait dû savoir qu'on trouvait tout, et même son contraire. Par exemple, le piédestal où trône Jasmin tient au bon vouloir du roi Louis-Philippe. Lamartine avait sacré Reboul, Sainte-Beuve et Nodier, Jasmin, tel autre un tisserand de Dunkerque et personne, sauf Mary-Lafon, ne sacra Thierry Lebreton de Rouen (il lui fit obtenir une place à la bibliothèque).

Jasmin, tu as cinq ans seulement de plus que Flora, pourtant tu appartiens presque à une autre histoire. Pour avoir su tourner à droite la page de 1830, la gloire te sourit et te sourira encore longtemps.

Le 2 septembre 1843, le journal *Le Mémorial* rappelait la réunion de la Société d'agriculture sciences et arts d'Agen, où ta présence suscita une fois de plus une affluence considérable dans la petite salle de la préfecture. Beaucoup de dames ont été forcées de se retirer sans pouvoir y pénétrer tandis que pour les hommes la place était réservée. Tu as lu ton poème *Maltro l'innoucento* qui entra aussitôt dans l'histoire. Le préfet A. Brun fit une conférence sur le progrès. *Le Mémorial* est si légitimiste qu'il note : « La morale religieuse y abonde mais la foi qui est l'essence du

catholicisme y trouverait peut-être quelque chose à désirer ».

Jasmin, ta poésie patoise changée en poésie occitane te crée toujours des admirateurs qui disent que, Flora Tristan détestant l'accent du midi, elle ne pouvait te comprendre. Adroite façon de contourner la question sociale qui pourtant t'éclatera au visage pendant la Seconde République. Par chance pour ta postérité, un Prince-président viendra un 2 décembre mettre de l'ordre dans le pays, si bien qu'après 1851, tu pourras répéter tranquillement ce que, d'après ses notes, tu dis à Flora en 1844 : *« Madame, je dois vous parler franchement, moi aujourd'hui je suis comme tous les honnêtes gens, je veux conserver ce que nous avons, eh bien ! je trouve que vos doctrines à vous autres socialistes, bien que vous les enveloppiez du mot pacifique sont très révolutionnaires. – Vous réclamez la place au soleil pour tous ! Est-ce qu'ils ne l'ont pas – Est-ce que le soleil n'éclaire pas et n'échauffe pas tous ! »*

Tu ajoutas par une autre grande tirade, pensant que le peuple était fort heureux et ne désirait rien de mieux que ce qu'il possédait – que le droit au travail était inutile parce qu'il y avait du travail pour tous, travail très bien payé - 1 F 50, 2 F et 2 F 50 par jour – ce qui était superbe salaire pour un ouvrier habitué à vivre de peu. – que ceux qui ne travaillaient pas étaient des paresseux, des ivrognes, et enfin, cette sortie sur le bonheur des ouvriers, - la plus violente et la plus indécente que j'aie encore entendu faire même par un des bourgeois les plus inhumains de la ville de Lyon ! – ce qui n'est pas peu dire –, fut couronnée par la parole du prêtre, notre maître à tous qui a dit : *« Il y a eu toujours des pauvres parmi vous. »* - Or notre devoir est

*de nous soumettre à la loi – aux pauvres à souffrir la misère – et aux riches à faire l'aumône.*

**Or notre devoir est de nous soumettre.** Longue citation prouvant que Flora voit juste. Les discours des maîtres du monde, même dans la bouche d'un perruquier de 1844, se répètent. En France, la question sociale se répétera toujours contre toutes les autres, avec, dans chaque camp, la reprise des mêmes arguments ! Oui, Flora se trompe sur «la nature » de la langue d'oc, mais bien moins que Jasmin sur «la nature » du combat social. D'ailleurs, avant notre entrée à Castres, les journées agenaises de la femme-messie vont répéter merveilleusement notre actualité.

### **Avec quelle place pour les femmes ?**

Madame Jasmin (je devrais écrire, la femme de Jasmin), présente pendant toute la conversation, se fit fréquemment remarquer aux yeux de Flora.

*J'oublie la femme – Interrompant, voulant imposer son opinion sur les socialistes et même sur mon œuvre qu'elle savait sans la connaître (elle m'apparut de cœur une femme froide et beaucoup plus mauvaise que lui). Lui cependant avait un peu de pudeur et lui imposait silence par des paroles qui prouvaient qu'il était humilié que sa femme tînt devant lui un pareil langage. – Mais comment rapporter tous les mots curieux et odieux que ce monstre de vanité m'a dit. – En voici quelques-uns : « Madame, je vous ferai connaître quelques chefs ouvriers, car moi je ne connais pas les ouvriers proprement dits, vous concevez – bien que je ne les méprise pas – puisque je sors moi-même de la classe ouvrière. » - (Et la femme reprenant) : « Madame, nous voyons la meilleure société de France. - Lorsque nous*

*sommes allés à Paris nous avons dîné chez des pairs de France, des académiciens, des hommes de lettres et des femmes de lettres – que nous ne savions auquel entendre. Ici, c'est de même, il ne passe pas un grand personnage à Bordeaux, à Toulouse, qu'il ne vienne exprès pour voir mon mari...*

***Nous voyons la meilleure société de France.***

La femme est là pour en rajouter, pour dire le réel avec plus de cruauté encore, pour prouver que les femmes, doublement exploitées, peuvent s'égarer doublement sur des pentes doublement bêtes, doublement violentes. Après l'appel lancé au prêtre par son mari, pour dire qu'il y aura toujours des riches et des pauvres, *la femme reprit et fit à son tour une tartine tout à fait chrétienne. – C'était pour me dire que son mari employait son beau talent au soulagement des pauvres – qu'il donnait des soirées littéraires et poétiques dont il ne tirait aucun profit pour lui. – Ils appuyaient tous deux avec tant d'affectation sur ce mot, que je l'avoue, je n'en crus rien.*

***Je l'avoue, je n'en crus rien.*** Pourquoi Flora, habituée à étudier le réel avant de se prononcer, expédie Jasmin loin de sa réalité, sans rien connaître de lui ? Qu'on le sache, par sa notoriété Jasmin attirait les foules dans ses soirées poétiques fréquentes dans toute la région, où les recettes servaient des causes charitables, le poète ayant pour tout salaire la gloire qu'il en recevait, et à laquelle il était attaché. Flora Tristán, qui voulait remplacer la charité par la solidarité aimait aussi la gloire et ne vit pas que Jasmin avait une boutique où il lui arrivait aussi d'y couper la barbe. Avant d'entrer à Castres, peut-être le vérifierons-nous.

*Ces deux créatures m'épouvantèrent. Oh ! il dit encore une foule de jolies choses ! – Comme par exemple qu'il ne deviendrait jamais socialiste parce qu'il était convaincu qu'on ne pourrait jamais rien faire de bon en poésie avec des idées sociales. – 2. Parce que ce serait mettre toute la haute classe contre lui, le moyen de perdre en six mois toute la gloire qu'il avait acquise par dix années de travaux ! Et il m'a avoué là qu'il tenait à sa gloire – qu'il ferait tout pour la conserver – et que c'était pourquoi il ne voulait pas être socialiste parce qu'ils n'étaient pas aimés – que lui poète voulait être aimé – qu'il se garderait bien de dire aux dames « Quittez votre éventail pour discuter les droits de la femme. » Il savait bien que ce langage lui ferait perdre leurs bonnes grâces.*

***Il dit encore une foule de jolies choses.***  
Pourquoi Flora resta-t-elle des heures à discuter avec ce phénoménal Jasmin ? Il parla de gloire, d'amour, d'art et elle découvrait une fois encore, avec horreur, d'où son humour pour résister au découragement, que de telles valeurs, les siennes, pouvaient servir de décor à l'ignominie. Quoi ! les socialistes n'étaient pas aimés ? Plutôt que de crier sa rage, elle croqua sur le papier un portrait à charge, du bon Jasmin :

*J'oublie – son portrait : type ignoble, des traits vulgaires, bas, et pas du tout poétiques – figure saltimbanque, des petits yeux ronds, d'énormes sourcils noirs, un nez épaté ayant pour ornement une grosse verrue violette – une grande bouche aux appétits vulgaires – des cheveux teints, de gros favoris noirs teints – quant à l'expression, celle du saltimbanque heureux de vendre au bon public ses boulettes. – Je me*

*représente ce poète dînant aux Tuileries ! – En face, le roi des Français ! pauvres Français !*

**Des petits yeux ronds...** Toi, Jasmin, tu pourrais lui demander aujourd’hui : pourquoi, chère Flora, malgré le regard que tes grands yeux noirs portèrent sur moi, aucun de tes biographes ne s’arrêta vraiment sur ta rencontre avec le poète-ouvrier d’Agen ?<sup>2</sup> A cause de ma laideur ? Ou parce que la question sociale se répèterait **en l’absence** de ce rêve ouvrier pourtant si utile ? Et ton installation à Castres ne t’aurait-elle pas joué un mauvais tour ?

### **Quelle place pour la langue du peuple ?**

Par chance, un homme important entra un jour dans la boutique de Jasmin où il se fit tailler sa superbe barbe. Voulant inciter le perruquier à lui parler d’un écrivain nommé Mary-Lafon, il le questionna de façon ingénue et Jasmin s’empourpra aussitôt. En effet, Mary-Lafon avait ainsi présenté Jasmin : « Parmi ceux qui manient avec plus ou moins de bonheur notre langue méridionale, deux se trouvent hors ligne aujourd’hui : l’un grâce à la réclame ; l’autre grâce à son talent. Le premier, Jasmin, coiffeur à Agen, chevalier de la Légion d’Honneur et breveté du gouvernement, écrit des vers qui n’appartiennent ni au français, ni à la langue méridionale. Le second, poète-potier à Clermont-l’Hérault, est sans le moindre effort, tout ce que Jasmin veut paraître. Homme d’un mérite réel et d’une modestie qui en est le gage, Peyrottes n’a jamais quitté son atelier pour aller brûler aux pieds des puissances parisiennes ou

---

<sup>2</sup> Sauf Pierre Leprohon qui, malgré son sérieux, commit à cette occasion un grave contresens que nous verrons plus loi.

départementales, l'encens banal du flatteur avide d'éloges et de décorations ».

Tout en rasant le client, Jasmin eut donc l'occasion de dire tout le mal qu'il pensait de ce dénommé Mary-Lafon. Quand il eut achevé, l'homme se préparant à le payer lui déclara avec son sourire permanent : « Voilà, je suis Mary-Lafon ! ». Peut-être que, comme Flora, ce farceur pensa : *c'était à voir et je suis bien content d'avoir vu.*

Dans le récit de sa vie, Mary-Lafon évoqua des poètes-ouvriers de partout (surtout *l'Athénée ouvrier* de Marseille), références qui confirment la force de ce mouvement ... et la justesse de la démarche de Flora Tristán. Oui Flora, les ouvriers étaient capables de prendre en main leur sort et leur avenir comme l'indique cette utile anecdote de Mary-Lafon. Vers 1851, il publia en feuilleton dans les journaux, une histoire de *Rome ancienne et moderne*, et l'éditeur Furne passait tous les jours chez lui pour vérifier l'état d'avancement des travaux afin de pouvoir publier le livre rapidement. Chaque samedi, l'éditeur croisait chez Mary-Lafon un homme en costume d'ouvrier à qui l'historien remettait une page ou deux d'écriture. Furne se demanda s'il n'y avait pas, en préparation, une édition pirate du livre et questionna Mary-Lafon qui lui répondit :

«– Vous ne devineriez jamais [pourquoi il vient], lui dis-je en riant de ses soupçons.

– Quelque article pour un journal ou pour une revue ?

– Oh ! pas du tout, ce brave garçon vient exclusivement pour Rome !

– Pour Rome ! Vous plaisantez ?

– Non, certes ; dans tous les ateliers du faubourg Saint-Antoine vous avez des souscripteurs. Ces braves ouvriers

payent un de leurs camarades pour leur faire la lecture pendant le travail. Mais, il se trouve parfois des passages qu'ils ne comprennent pas, faute d'études suffisantes ; alors, ils les notent et, tous les samedis, le lecteur vient m'en demander l'explication, que je lui donne avec grand plaisir.

Cet échange sympathique et tout cordial entre l'auteur et les lecteurs de l'atelier dura jusqu'à la fin de *Rome ancienne*<sup>3</sup>, qui parut en volume dans les derniers jours de septembre 1852 ».

Mary-Lafon nous conduit aussi à un peintre que Flora croisera vers 1839 : Charles Traviès. En 1831, il accompagne l'artiste chez le banquier Laffitte à qui il veut emprunter 20 000 F, pour pouvoir peindre un grand tableau représentant, sous forme allégorique et phalanstérienne, la marche de l'humanité. Laffitte donne son accord, sous forme d'une lettre au garçon de bureau en charge de fournir l'argent, mais quand Traviès la présente celui-ci demande les garanties. Le projet de tableau ne pouvant pas en être une, leur mission échoue, Laffitte se faisant absent. Mary-Lafon présente ainsi Traviès :

« J'avais souvent pour commensal un des bons caricaturistes du *Charivari* nommé Traviès. Cet artiste, fils d'un Anglais, rappelait bien par sa taille, une forte allure, la grosseur des mains, son origine britannique. Comme signe particulier, il possédait un nez exceptionnel. Celui de M. d'Argout, célèbre à cette époque et proverbial pour ainsi dire, aurait pu seul lui être comparé. Traviès ne manquait ni d'observation, ni d'esprit, ni d'un certain humour moitié britannique,

---

<sup>3</sup> Rome Ancienne et Moderne, Furne, 1852

moitié français, formant le cachet principal de son talent ».

Charles Traviès fut chargé de réaliser un des nombreux portraits de Flora, un portrait que celle-ci voulait très ressemblant. Elle lui écrit le 16 juillet 1839 : « Traviès, un de mes désirs les plus vifs est d'avoir mon portrait très ressemblant. C'est pourquoi je l'ai fait faire plus de vingt fois. Vingt fois manqués ! On me tourmente ici pour que je pose. Quelle dérision ! Moi ! poser devant un Anglais ! »

Mary-Lafon en arrivant à Paris en 1830, avait une lettre d'introduction auprès du dit Jacques Laffitte.

« Introduit non sans quelques difficultés, dans le cabinet de M. Jacques Laffitte, je trouvai un homme correctement vêtu d'un habit marron, d'un pantalon gris sur lequel tranchait, désagréablement à mon avis, un gilet jaune serin. Une cravate blanche et des manchettes complétaient ce costume du matin. Son accueil fut assez affable ; je m'étais aguerri dans mes visites, et lui expliquait assez nettement le but de mon arrivée à Paris (faire une carrière littéraire) ; il le désapprouva hautement.

– Faites de la politique ! la politique seule peut vous mener à quelque chose.

Plus il insistait sur ce point, plus je résistais intérieurement ; il le comprit et termina l'audience en me donnant au dos de sa carte un mot pour Béranger. Il m'aurait donné un million que j'aurais été moins content ».

Voilà donc comment, même un grand banquier nous conduit encore au même poète-ouvrier.

Continuons cette foule d'anecdotes. Quand Flora passa à Toulon, elle tenta aussi de rencontrer le poète-ouvrier à la mode : Charles Poncy. Il avait à ce moment-là 20 ans et devait sa promotion ni à Nodier, ni à Sainte-Beuve, ni à Lamartine, mais à George Sand. Décidément, chaque vedette tenait à faire œuvre charitable. Aujourd'hui encore, les recueils de poètes-ouvriers contiennent quelques œuvres de Charles qui avait un frère, Alphonse ... celui qui rencontra en fait Flora. Charles avait répondu à l'envoi, par Flora, de son ouvrage *Promenades dans Londres* et si Flora jugea excellente la forme de la lettre, elle en contesta le fond d'où son jugement définitif : « Je n'espère rien de ce garçon ». Ceci à cause d'une phrase de la lettre qui la fit sursauter : « Si votre jugement sur Napoléon, sur son règne et sur sa chute n'eût pas été signé de vous, je n'aurais jamais cru qu'il fût l'œuvre d'une femme ». N'espérant rien de Charles Poncy, Flora lui demande cependant d'écrire une *Marseillaise* pour son *Union Ouvrière*, texte qui arrivera en retard mais que Flora introduira dans la deuxième édition de son petit livre. Ce qui ne l'empêchera pas d'écrire à Toulon : « Comme j'avais bien jugé ce garçon-là ! ». Dans ces conditions, la récupération de la dite *Marseillaise* par Flora était-elle honnête ? Sous le Second Empire, Charles deviendra un opportuniste tandis qu'Alphonse<sup>4</sup> restera fidèle à ses idées. René Merle<sup>5</sup> nous montre comment Flora Tristán, venue parler en français aux ouvriers de Toulon, recevra un hommage en occitan, en 1845, de la part du dit

---

<sup>4</sup> Flora l'appellera parfois Alexandre et c'est ce prénom que retiendra la biographe Evelyne Bloh-Dano dans *Flora Tristán la femme-messie*, page 319

<sup>5</sup> René Merle *Inventaire du texte provençal de la région toulonnaise* p. 161-165, 1986

Alphonse Poncy qui lui dédiera un poème traçant un portrait très juste et très précis de la militante. Traduit, en voici l'essentiel :

« Que de foi, que de vérité pure, / il y avait dans ses nobles discours ! / Que de grandeur dans sa figure / et dans son âme que d'amour ! Quand notre glorieuse mère / passa de vie à trépas, / on doit s'unir comme des frères / et ne pas s'abandonner d'un pas./ Mes frères montrons du courage ! / Chacun doit bien comprendre / qu'on a reçu en héritage / les progrès du siècle qui vient ».

Alphonse Poncy est donc terriblement en marge : maçon, il se veut poète ; révolutionnaire, il veut garder sa langue ; religieux, il n'est pas de l'église officielle... Admirateur de Flora, il la fait pourtant mentir deux fois : en lui prouvant qu'on peut l'aimer sincèrement même en cette langue qu'elle déteste ; et qu'à célébrer son frère en publiant sa *Marseillaise* dans la seconde édition de *l'Union Ouvrière*, Flora joua la mauvaise carte. A l'étape de Toulon, elle avait justement noté dans son journal : « *Plus j'étudie son frère, Alexandre [donc Alphonse] et plus je découvre dans ce garçon une originalité remarquable ; il y a chez lui une exaltation qui frise la folie, une sensibilité et une brutalité qui s'entrechoquent de manière bizarre. Je le répète, dans la future révolution, ce garçon doit y marquer d'une manière fort remarquable* ». Dominique Desanti notera cette anecdote : « Des amis lui viennent, bien que le maçon-poète Charles Poncy, si cher à George Sand, ne paraisse pas : il a perdu la face, ayant eu peur des tempêtes au moment de partir pour l'Algérie, et il se cache. Son frère le remplace. Décidément, George et Flora n'ont pas les mêmes héros ». Si René Merle, historien du peuple révolté, et souvent en sa langue occitane, nous fait découvrir Alphonse et son ode à Flora Tristán, qui peut y

voir un fruit du hasard ? René aussi se trouve en marge par rapport aux amoureux de la langue d'oc, ceux qui ne pardonneront pas à Flora de véhiculer «les idées parisiennes », en fait les « idées sociales ».

Cette langue et ce Midi que Flora déteste (*on sent ici le Gascon dans son ignoble type* note t-elle à Toulouse et elle répète à Agen au sujet de Jasmin : *il s'échauffa, cria avec grossièreté, avec cet épouvantable accent du Midi, fit des gestes à casser les vitres des deux boutiques, la pommade d'un côté et les verres de l'autre*), d'autres que Mary-Lafon, sauront utiliser contre Jasmin, son rôle de rimailleur au service des bourgeois. Pour donner la parole à ces marginaux, il faudra la courte période de la Seconde république, quand la liberté de la presse marque des points. Auguste Rozier<sup>6</sup> est l'un d'eux. Habitant de l'Aveyron, il subira les foudres du Coup d'Etat de 1851 (pas Mary-Lafon qui jouera à l'indifférent). En son occitan de 1850, il ne mâcha pas ses mots à l'adresse d'un Jasmin qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui que présente Flora Tristán. Voici la traduction :

« Toi, qui habites la ville tu as une belle langue / Mais moi je parle comme au village / Mes vers campagnards faits pour les travailleurs / Leur apprennent la politique / Ils leur disent qu'on ne peut espérer être heureux / Sans une bonne République./ Comme à l'ogre endormi fit le Petit Poucet / Les gouvernants lui ont quitté les bottes / Après lui avoir enlevé le bonnet / Et nous la verrons bientôt sans culottes. / Si tu voulais, Jasmin, t'en prendre à leur toupet / Tu en tirerais plus de papillotes qu'il n'en faut / Pour entourer le front de toutes les

---

<sup>6</sup> Jean-Paul Damaggio, Rozier chantait, poches de *Point Gauche !* octobre 98

dévotes. / Mais la couleur de leurs cheveux laineux / Ne te rapporterait pas d'aussi beaux revenus / Que ceux gagnés avec celles que tu as déjà frisées / Qui d'une pluie d'or sont toujours arrosées. / Mes vers fabriqués pour détruire le mal / Au lieu de m'enrichir m'ont fait perdre du travail. »

Rozier se réfère comme souvent à un conte populaire, ***Le Petit Poucet***, car il appuie son art sur ce type de culture (avec les légendes aussi) pour les politiser.

Quand la République commence à se sentir mal, que la lutte des classes est aussi à l'intérieur du patois, et pas seulement entre le français langue de l'avenir et le patois langue du passé, Jasmin peut faire des beaux vers (*les papillottes* seront son livre phare) en travaillant pour les dévotes. Par contre Rozier, qui appartient au groupe des catholiques de gauche, perd son travail à défendre les travailleurs et la Bonne République, une République dont cependant Flora Tristán se soucie peu comme nous le vérifierons quand nous le pourrons. Alphonse Poncey et Auguste Rozier resteront aux côtés du peuple et ce dernier paiera ce courage, beaucoup plus qu'il ne le pensait sans doute, puisqu'il fut déporté en Algérie après 1851. Il est facile à ceux qui n'aiment pas l'occitan de dire qu'il véhicule le passé, quand ceux-là même qui défendent cette langue se refusent à faire connaître les artistes qui l'utilisèrent pour porter l'avenir.

### **Entre question sociale et question politique, quelle place pour le combat culturel ?**

Bien, il est temps d'en finir avec les anecdotes. Tournons-nous vers l'œuvre de Jacques Rancière. Ce philosophe décida un beau jour de se pencher sur «le rêve ouvrier » de cette première moitié du dix-neuvième

siècle. Au terme de son étude, il publia : *La nuit des prolétaires*<sup>7</sup> et d'autres livres permettant de mieux saisir la spécificité du combat social en France. Flora Tristán et son projet *d'Union ouvrière* y apparaît seulement au détour d'une phrase, comme en creux, quand il évoque les positions du typographe Vasbenter face au projet de la franco-péruvienne dont malheureusement le lecteur ne saura rien. La démonstration de Jacques Rancière souffrira moins de cette absence, que d'autres livres que nous évoquerons. Que démontre ce grand Jacques souvent cité pour autre chose que ce qu'il dit ?

A la sortie de la *Nuit des prolétaires*, une nouvelle revue communiste paraît (***Révolution***) et Danielle Eleb<sup>8</sup> saisit l'occasion pour interroger avec minutie Jacques Rancière. Il indique : « Pour Platon le cordonnier ne peut être que cordonnier (...) Je crois que les modernes ont confirmé cet interdit en le positivant. Au lieu de dire que le cordonnier ne devait penser qu'à ses chaussures, ils ont vanté sa conscience de classe ou sa culture ouvrière. On a posé l'ouvrier comme support de vérité. Mais le *savoir* de cette vérité revient au savant. Et l'ouvrier qui prend la parole par lui-même est accusé de tenir le langage emprunté de l'idéologie. Ainsi fonctionnent le corps ouvrier chez Marx, le corps du condamné chez Clucksmann, le « franc-parler » et le « franc-manger » du corps populaire chez Bourdieu. On attribue la vérité au corps populaire pour mieux réserver

---

<sup>7</sup> Jacques Rancière : *La nuit des prolétaires*, Fayard, 1981 ; *Le philosophe et ses pauvres*, Fayard, 1983 ; *Le maître ignorant*, Fayard, 1987 ; *Aux bords du politique*, Osiris, 1990.

<sup>8</sup> Beaucoup plus tard on découvre un livre de Danièle Eleb, chez Erès en 2004 : *Figures du destin*, Aristote, Freud et Lacan

aux intellectuels le pouvoir de l'apparence et celui de la pensée ».

Flora Tristán fut-elle la première à se confronter aux rapports entre l'ouvrier et l'intellectuel autrement que sous l'angle de la charité ? A peine bourgeoise, elle veut apporter aux ouvriers, une parole qu'elle décrète indispensable sans la présenter comme une leçon à écouter puisqu'elle invite à l'action. Tout en se consacrant à l'étude intellectuelle, elle valorise le travail de l'ouvrier comme instrument de son émancipation (elle indiquera que ses enfants sont devenus ouvriers).

Jacques Rancière continue :

« On représente ainsi le révolutionnaire du XIX<sup>e</sup> siècle comme un artisan appuyé sur sa culture technique, les historiens ont expliqué la place prépondérante jouée par les cordonniers et les tailleurs dans les mouvements utopiques et révolutionnaires par leur rôle d'aristocratie professionnelle. Or ce sont au contraire des métiers d'appoint ou des métiers de semi-chômeurs. Ce sont justement les moins qualifiés, des gens pas du tout enracinés dans leur métier qui vivent la condition ouvrière comme quelque chose d'aléatoire ».

Le rêve ouvrier des poètes dits poètes-ouvriers c'est d'être moins ouvriers et plus poètes, c'est de quitter leur classe pourtant présentée comme la planche de salut !

Flora Tristán propose aux ouvriers de s'unir pour en finir avec l'injustice car par leur travail ils peuvent tout, et eux préfèrent souvent, quand on les écoute, laisser à d'autres ce rôle de classe révolutionnaire. Dès que l'ouvrier paysan le peut, il devient propriétaire, et dès que l'ouvrier le peut, il devient son propre patron en ouvrant un atelier d'artisan. Insistons encore : « Du seul savoir de l'exploitation, l'ouvrier ne tire rien. On est exploité, on le sait. Toute la question est de savoir si l'on

peut se constituer une individualité non exploitable ». Inversement, le patron tire beaucoup de gains de cette connaissance de l'exploitation que lui procure par exemple *le Capital* de Marx !

Les Saint-Simoniens, en 1830, se firent ouvriers pour connaître la classe ouvrière qui n'est jamais une classe sauf à penser qu'elle est une classe en perpétuel devenir. Partir à l'usine ou aux champs, rencontrer ceux qui font tous les efforts possibles pour échapper à leur sort, leur dire, s'ils y arrivent, qu'ils s'embourgeoisent, qu'ils veulent s'en sortir seuls, plutôt que participer à l'émancipation collective, c'est échouer par avance. Oui, la question des poètes-ouvriers, à la frontière du travail manuel et intellectuel, nous conduit très loin. Flora Tristan sut beaucoup écouter et le démontra dans *Promenades dans Londres* mais, devenue apôtre, elle crut sans doute trop à sa mission.

Jacques Rancière aime dire qu'il n'a jamais su tracer des lignes droites. Nous non plus, donc qui sait quel paysage va surgir en ouvrant la prochaine porte.

## Acte 1, scène 2

*En ce 7 août 2005, les deux personnes discutent encore, à la même terrasse imaginaire d'un café montalbanais. Cette fois la discussion peut s'alimenter de la rédaction et lecture du premier chapitre. **Manuel** a trouvé une belle casquette pour se protéger du soleil tandis qu'**Olimpia** se plaît très bien avec son immense chevelure noire. C'est **Manuel** qui entamera la discussion après quelques propos futiles sur leur semaine estivale.*

**Manuel** : J'ai cru comprendre que l'actualité de ton chapitre tourne autour de l'idée que nos vies inhumaines méritent mieux qu'une découpe en tranches. Flora est exceptionnelle en tant que telle. Quand le poète mentionne la lutte pour le pain et les roses, il ne place pas le pain avant les roses, mais considère que les deux révoltes s'épaulent en permanence. Je comprends mieux l'échec des étudiants de 1970 qui se firent ouvriers !

**Olimpia** : Ils allaient vers des ouvriers ou des ouvrières qui n'aspiraient qu'à une chose, sortir de leur classe. Le malentendu était tout aussi grand quand des ouvriers allaient vers la campagne. Car les paysans révoltés, où pouvaient-ils aller ? Se battre pour défendre leur terre du Larzac !

**Manuel** : Dans l'actualité de la France, la question sociale veut écraser toutes les autres ! Parfois, elle devient une simple question économique ! Or, la primauté de l'économique auquel je crois socialement, n'écrase pas les espoirs individuels. Contre cette démarche, il existe la position inverse : par exemple le combat culturel ridiculisant le combat social ! Dans ce

cas, l'augmentation du SMIG en 1968 (20%) ne pesait rien face aux espoirs révolutionnaires ! Un va-et-vient qui manque d'ivresse !

**Olimpia** : Oui, ne coupons plus en tranches la vie d'un travailleur (homme ou femme) pour mieux comprendre comment elle s'organise, la vie. Par exemple, le combat social n'existe qu'avec sa dimension politique. Le combat politique a sa forme culturelle. Toute la culture est une part entière du combat social. Flora Tristán, par sa première rencontre à Agen dans la boutique d'un coiffeur, pensa saisir cette globalité.

**Manuel** : Organiser ce monde, est-ce le hiérarchiser ? En clair, quelle place pour l'économique et donc pour la revendication économique ?

**Olimpia** : Il n'existe pas d'économie sans politique... Sortons des sornettes générales. Vivre sans manger étant impossible, le travail est indispensable. Par le travail vient l'union. La religion aussi peut unir, et plus que le travail. Parce que Flora a le souci de l'unité, son projet est très réaliste, sauf que les maîtres du travail, ayant tout à craindre de l'union des travailleurs, ils font tout pour l'éviter.

**Manuel** : Que des sornettes générales !

**Olimpia** : Non. La distinction essentielle que nous devons faire sépare clairement l'observation de l'action. J'appelle « sornettes » les débats qui tournent en rond. Je sors des sornettes quand il s'agit de débats liés à une action. Flora est d'abord une femme d'action.

**Manuel** : Et nous, à cette terrasse d'un café, nous risquons en permanence la chute dans les sornettes ?

**Olimpia** : Oui, sauf si nos discussions me permettent de rendre plus clair un livre que je conçois comme instrument d'émancipation. Tes réactions peuvent m'inciter à plus de courage.

*Passé dans la rue, un homme qui salue **Manuel** et s'arrête pour discuter quelques instants avec lui. Bouquiniste de son état, il est tout heureux de partager avec **Manuel**, une trouvaille. Il sait pourquoi c'est à Carcassonne que Biscuter, le bras droit de Pepe Carvalho a quitté la planète avec des extra-terrestres. Pour ne pas déranger davantage les deux amis attablés, il en reste là de sa révélation.*

**Manuel** : Donc revenons à Flora.

**Olimpia** : L'intervention de ton ami fait remonter en moi un rêve étrange que j'ai fait cette nuit. Pas avec des extra-terrestres mais avec un petit train qui partirait vers les sous-terrains de la révolution. Nous étions tous les deux, habillés en clown, assis sur les deux roues d'un tracteur tirant deux wagons de 24 places chacun, et nous jouions une comédie. Le véhicule se déplaçait à travers des sous-terrains construits en vue du spectacle, en commençant par le Théâtre de Montauban.

**Manuel** : Est-ce qu'on ne s'éloigne pas de Flora ?

**Olimpia** : Pas du tout car la pièce racontait les combats de Flora, moi en clown blanc, le clown qui a raison, et toi jouant le clown ridicule. Nous faisons neuf étapes en entrant dans neuf cavernes. Après le théâtre que nous quitions par la rue Léon de Maleville, nous atterrissions au Musée Ingres, de là direction l'Hôpital, puis arrivée au Théâtre de l'Embellie, route de Bordeaux. Le retour n'était pas très clair dans mon rêve mais l'idée me semblait solide.

**Manuel** : Avec pour la première étape une ébauche d'affrontement entre les deux clowns ?

**Olimpia** : Bien sûr, une ébauche liée à ce que je venais d'écrire : Flora (moi en l'occurrence) repensant à

la ville de Toulouse où, jouant le rôle d'Esquirol, elle affrontait Goudouli (toi en l'occurrence).

**Manuel** : Pourquoi tout ceci se passerait-il dans un sous-terrain ?

**Olimpia** : Je te soupçonne de connaître Goudouli mais connais-tu Esquirol que Flora admirait ? Le sous-terrain aurait une fonction pédagogique : les 48 spectateurs de la pièce de théâtre seraient dotés de lampes-torches éclairant les décors et nous-mêmes, pour chercher à voir tout ce qu'on nous cache.

**Manuel** : Et il y aurait de quoi rire ? Généralement, les sous-terrains servent à faire peur !

**Olimpia** : Quand on est dans le camp de la révolution, tout s'inverse suivant une parole célèbre de l'abbé Sieyès ! « Nous ne sommes rien, soyons tout ! ».

**Manuel** : Celui qui n'aimait pas le patois de Goudouli et qui nous renvoie à Flora et Jasmin ?

**Olimpia** : Exactement. Flora frappe à la porte de Jasmin, conduite là par «la réclame» qu'elle combat. Sa vie lui a permis d'analyser quelques pièges où peuvent tomber les travailleurs. Elle n'a pu tous les éviter. Une tâche, peut-être impossible, vu les contradictions de la vie dans laquelle nous baignons !

**Manuel** : Flora n'aurait-elle pas frappé à la porte de Jasmin en quête de sa propre «réclame» ?

**Olimpia** : Vu sa santé, vu les mœurs du temps, son souci de la réclame est nul, et rien ne devait la pousser sur les routes de son Tour de France. Pourtant elle est à Agen. Comme elle le dit si bien, elle a voulu se rendre compte. A recommencer le voyage en 1850, elle aurait peut-être mieux compris le rapport du peuple à sa langue. Parisienne, la question ne se posait pas pour elle. Et combien d'autres réalités a-t-elle découvert en sortant des salons !

**Manuel** : Sensible aux propos d'Alphonse Poncey, je me demande, à la lumière de ce que j'ai déjà appris, où elle plaçait l'amour ? Je repense à cette phrase : « Et dans son âme que d'amour ». Pas pour la famille Jasmin, du moins !

**Olimpia** : Tel va être mon second thème d'étude, l'amour selon Flora, un thème sans doute central, car elle semble toujours en quête de l'amour des autres, qu'elle refuse pourtant si souvent !

**Manuel** : Une malade de la vie et de la mort ?

**Olimpia** : J'aime me référer aux écrits des féministes et en particulier à la biographie de Dominique Desanti qui pose clairement la question de l'éventuelle frigidité de Flora. Cette question sexuelle l'aurait-elle obligée à magnifier l'amour ? Si les vies individuelles doivent être analysées globalement, entre la personne et la société le rapport n'est pas seulement une question d'échelle. Une société n'est jamais une somme d'êtres humains. Elle fonctionne autrement, et ça, les êtres de bonne volonté n'arrivent pas à le comprendre. Ils oublient le principe du pouvoir. Ils parlent du lien social en négligeant que le lien social majeur est le lien de pouvoir !

**Manuel** : Elle eut un mari, en guise de pouvoir ?

**Olimpia** : Oui, à l'âge de seize ans, contre son gré et pour son malheur. Elle décida de le fuir au troisième enfant<sup>9</sup> mais son mari la poursuivit jusqu'au jour où il tenta de l'assassiner.

**Manuel** : Je te pose la question du mari car j'ai la sensation que Flora analyse le monde en donnant à sa vie personnelle, une dimension sociale : elle pense que les femmes sont les victimes des hommes, comme elle fut victime de son mari.

---

<sup>9</sup> Voir tableau biographique à la fin

**Olimpia** : Nous allons voir avec le cas de l'amour si sa logique se présente ainsi. Pour aujourd'hui, donnons-nous rendez-vous à samedi prochain, toujours dans les mêmes conditions.

**Manuel** : Je vais essayer de me documenter davantage sur ce monde parallèle à celui que j'ai étudié en lisant en entier son livre : *l'Union Ouvrière*.

**Olimpia** : Bien, c'est mon tour de payer les consommations.

**Manuel** : Si ton rêve de comédie te reprend essaie d'en suivre le fil... A l'étape de l'amour, où est le sous-terrain ?

**Olimpia** : J'ai déjà la réponse : quand les haines de Flora l'emportent sur l'amour. Après la haine des patois, de l'accent du midi, des mœurs du sud, qui peut-elle haïr en supplément ?

**Manuel** : Il me tarde samedi prochain, même si je ne vois pas où est le comique !

*Ils se séparèrent une nouvelle fois pour mieux continuer la prochaine fois.*

P.S. : Hier, le sous-commandant Marcos était dans sa forêt, parmi 200 invités venus observer la présence du pingouin. En expliquant aux futurs arrivant le chemin d'accès à cette belle réunion, il leur précisa qu'en route, ils risquaient de croiser des convois militaires de l'armée fédérale, présents même s'ils ne patrouillent plus depuis longtemps à en croire le Président de la République du Mexique (Vicente Fox). Les militaires en question aiment prendre des vidéos et des photos. En conséquence, Marcos suggère aux voyageurs intéressés de se munir d'un peigne et d'un beau sourire pour donner une belle image d'eux, suivant le principe bien connu : « contre le mauvais goût réactionnaire, l'élégance révolutionnaire ».

## **2 – des lettres de tous mes amours**

Après de multiples épreuves – et il n'en manque pas, pour arriver dans une ville où on ne va pas – Flora va pouvoir se reposer en allant à la poste d'Agen chercher son courrier (preuve que son *Tour de France* était minuté).

*Je sors pour aller à la poste où je trouve des lettres de tous mes amours – et je vais me promener sur les bords de la rivière où je fais une promenade délicieuse pendant deux heures – lisant mes lettres, jouissant avec calme et béatitude de mon amour.*

**Des lettres de TOUS mes amours.** Plus loin son récit indique de quels amours il s'agit et ainsi, nous apprendrons mieux la philosophie de Flora :

*Quelle bonne journée j'ai passée hier avec les lettres que j'ai trouvées le matin à la poste ! J'aime et j'admire ma pauvre fille. Il y a beaucoup de bon, en elle. Viendra-t-elle jamais à un point tel qu'elle le désire ?<sup>10</sup> – Cette souffrance lui a fait beaucoup de bien. – Oh ! c'est superbe la souffrance ! Mais j'aime mieux ma fille en l'esprit. C'est un autre amour. – Ainsi je ferais pour Aline [sa vraie fille] des sacrifices que je ne ferais pas pour St Jean (c'est ainsi que j'appellerai désormais Eléonore) mais j'aime mieux St Jean. Je vis plus en elle,*

---

<sup>10</sup> C'est ici que Pierre Leprohon fait son contre-sens en rapportant ainsi la citation de Flora : « Viendra-t-elle jamais à un point tel que je le désire ? » (p.277 première édition du livre). Flora ne rêve pas de conduire sa fille au point qu'en tant que mère, elle désire, mais rêve au contraire qu'en tant que fille, elle aille au point, où elle veut aller. Nuance capitale.

*elle plus en moi. – J'aurais plus de chagrin de perdre St Jean qu'Alice. – Cela prouve évidemment que je vis plus par l'esprit et en l'esprit que par la chair et en la chair. – Puis cette lettre-là. – Elle m'a fait aussi grand plaisir. – Oui, je le sens, pour que la vie soit vraiment belle, il faut qu'elle soit complète. Vivre par l'âme, par l'esprit, par le cœur, par les sens. – Voilà la vie complète. - J'ai des heures ineffables.*

**Les lettres que j'ai trouvées** et nous comptons donc trois lettres : celle de sa fille, celle d'Éléonore Blanc sa disciple, le troisième expéditeur restant inconnu. Avec sa fille, la vie par le cœur et la chair. Avec sa disciple, la vie par l'esprit. La troisième lettre qui complète le tableau touche-t-elle aux sens ou à l'âme ? S'agit-il des suites de la rencontre avec M. Alby de Castres ?

Son troisième correspondant apparaît dans le livre de Stéphane Michaud, *La paria et son rêve* : il s'appelle Guillaume Noël Carpentras, il est né à Toulon et elle l'a croisé à Marseille. Il est peintre en bâtiment et suite à sa rencontre avec Flora il passe du camp des sociétés secrètes à celui de *l'Union ouvrière*. Cette lettre comme sa réponse, sont conservées<sup>11</sup>. Peut-être est-ce sa dernière lettre, que Flora date d'Agen, le 22 septembre 1844 ? « Cher fils de mon âme, pensez à tout ce que mon grand amour me fait oublier. Oh ! je vois bien que vous m'aimez – beaucoup, puisque *vous vivez dans la cause* par amour pour moi ! – Merci, mille fois ! Si vous pensez qu'il soit plus prudent de ne pas leur montrer le projet du cachet, ne leur en parlez pas... Ce que vous me dites de la

---

<sup>11</sup> Flora Tristán *La Paria et son rêve* Presses Sorbonne Nouvelle, correspondance établie par Stéphane Michaud, 2003

députation qui vous a fait une visite me comble de joie... Si la discussion s'engage sur l'admission des bourgeois, je vous en prie, cher frère, *tenez ferme*, et ne vous laissez pas attendrir par des raisons de circonstance...».

***Tout ce que mon grand amour me fait oublier...*** Encore une fois l'amour est dans une drôle de posture ! Il lui fait oublier la prudence, la diplomatie, alors que pour faire *grandir l'Union ouvrière* il faut éviter les questions de personne, les jalousies...

Après Guillaume, voici Eléonore, sa fille en l'esprit, la première biographe de Flora dès 1845 ! Son petit livre a surtout le mérite d'évoquer le passage de Flora à Lyon, vu par une Lyonnaise. La question de l'amour hante toutes les pages.<sup>12</sup>

« Nous avons vu plusieurs fois Flora Tristán assise au milieu de ces réunions d'hommes et de femmes attentifs, parcourant son auditoire du regard, s'inspirant de lui, afin de lui tenir le langage qu'il saurait le mieux comprendre. Elle parlait avec assurance et vivacité ; son visage si beau et si imposant reflétait les émotions de son âme ; il y avait en elle une puissance de volonté si grande qu'elle communiquait sa foi à ceux qui l'écoutaient ; ne s'écartant jamais d'une logique sévère, elle voulait convaincre par la vérité et non pas séduire par l'élégance des formes qu'elle aurait pu donner à son langage. Enfin, ce n'était pas comme orateur mais comme amie qu'elle se présentait aux ouvriers ; et le peuple qui sait comprendre ce langage a aimé et compris Flora Tristán. »

---

<sup>12</sup> Eléonore Blanc : Biographie de Flora Tristán, chez l'auteur, 1845

L'amour étant au bout de toute chose, Eléonore Blanc aima Flora Tristán, la suivant partout pendant les deux mois qu'a duré son séjour à Lyon. Après la première réunion, Eléonore dit à Flora : « Je suis blanchisseuse et ne possède rien. Je vous donne donc ce que j'ai : ma vie. Faites-en ce qui servira la Cause. Je veux porter votre parole. Je sais lire et écrire. Je peux dire aux autres femmes qu'enfin notre Messie est venue pour nous libérer.»

Eléonore Blanc ira à Bordeaux, où elle est appelée par Flora pour passer quelques jours à son chevet. Écoutons là encore :

« Pendant le séjour de Flora Tristán à Lyon, j'avais eu l'occasion de la voir et de l'entendre pour la première fois. Dès ce moment, je sentis naître en moi un vif et profond attachement pour cette noble et courageuse femme, et elle me donna à son tour des témoignages d'une affection qui m'était bien précieuse et bien chère. Informée de sa maladie, je pus, avec l'aide d'amis bien dévoués, me rendre auprès d'elle, et j'arrivais le 12 octobre à Bordeaux (...) Avant de nous quitter, elle devait retrouver quelques instants d'énergie ; son si noble cœur devait se ranimer à des tressaillements d'amour pour ceux auxquels elle s'était dévouée. Il fallait qu'elle vécût encore de cette grande et belle vie qui lui avait été donnée. Oh ! ce fut bien alors que je la crus sauvée, moi aussi ; de ce moment, il me sembla qu'elle nous était rendue ; je la retrouvais au moral comme je l'avais vue sur la brèche, soldat vaillant, apôtre zélé d'une religion toute de dévouement. Oui, j'espérais de toutes les forces de mon âme, et elle aussi espérait ; elle partageait toute ma confiance. Ce mieux se soutint pendant plusieurs jours, et les deux derniers que je passais près d'elle, elle

m'entretint constamment de son œuvre, de ses espérances, des joies et douleurs de sa vie apostolique. « Je crois bien revenir à la vie, me disait-elle, car je sens mes forces renaître ; mais comme nous ne pouvons jamais prévoir les décrets de la providence, il se peut que le mal revienne plus fort qu'au premier jour et que j'y succombe. S'il en doit être ainsi, recevez mes dernières paroles et faites que tous ceux qui m'ont aimée sachent bien que moi aussi je les ai aimés immensément, religieusement. L'amour et la foi qui m'animaient, étaient toute ma force ; sans eux aurai-je été capable d'entreprendre la tâche que je m'étais imposée ? » »

Foi et amour, retrouvons-les après une réunion à Agen quand un ouvrier l'accompagnant elle note : *il [me] dit avec douleur : « Ah ! Madame, les ouvriers ont grand besoin d'étudier et de comprendre votre livre, ils n'ont pas d'amour, de manière qu'ils n'ont pas la moindre intelligence ! » - Dieux que j'ai aimé ce garçon lorsqu'il m'a dit cela ! Si j'avais osé, je l'eusse embrassé. Mais possédait-il lui-même assez d'amour pour comprendre cette démonstration ? - J'en doute. - Cela m'a fait du bien - Depuis le 14 août je n'ai pas entendu un seul mot d'amour - que c'est long ! ah que c'est long ! 37 jours !!! Vais-je en trouver à Bordeaux ?*

***Si j'avais osé, je l'eusse embrassé*** car l'amour renvoie au bonheur, deux notions qui n'étaient pas, à l'époque de Flora, privatisées. Après la célèbre phrase de Saint-Just «le bonheur est une idée neuve en Europe », le Bonheur est devenu une question sociale plus que personnelle. Le mauvais côté du combat social autour de l'amour et du bonheur, est représenté par Jasmin: *Jasmin ne voulait pas être socialiste parce qu'ils*

*n'étaient pas aimés – que lui poète voulait être aimé.* Si Flora avait mieux saisi le sens de la lutte des classes chez Saint-Simon, elle aurait évoqué plus longuement cette même lutte au sein du bonheur et de l'amour, comme au sein de la religion. Flora pointe chez Jasmin un amour égoïste contre l'amour offert, le sien. La Franco-péruvienne sait écouter les autres pour mieux leur donner, tandis que Jasmin n'écoute que son intérêt pour mieux prendre ! Cependant, écouter les autres, les aimer, ce n'est pas les flatter. Elle aura des mots très durs envers des femmes (celle de Jasmin) comme envers des ouvriers, y compris parmi ceux qui la soutiennent.

Eléonore Blanc indique aussi : « Avait-elle un pressentiment de l'avenir, en avait-elle la révélation quand elle disait aux ouvriers : « Ne faisons pas de personnalités ; aimons les hommes, mais aimons et servons surtout les idées qu'ils nous apportent quand nous les croyons utiles et justes. Les hommes s'usent et meurent à propager les idées, mais les idées restent debout et grandissent. Tout donc pour les doctrines, car en ne vous attachant qu'aux individus, s'ils vous font un jour défaut, vous retombez faibles et découragés ; et c'est justement quand l'homme succombe que vous devez être plus forts ». Ouvriers, mes frères, portons souvent nos regards sur la noble et vaillante femme qui s'est si généreusement dévouée à notre cause ».

Sauf que sur sa tombe, Flora n'eut droit qu'aux discours des hommes. Le premier M. Lassime, avocat à la Cour royale de Bordeaux réduisit son combat à la défense des intérêts des ouvriers. Le deuxième, M. Maigrot, ouvrier menuisier répéta : « Ceux de nous qui avons eu le bonheur de la voir et de l'entendre savent quel ardent amour de l'humanité, quelle confiance en

Dieu, quelle foi dans l'avenir animaient son cœur et sa voix. » L'amour comme sauce masquant les qualités féministes d'une œuvre ? Parfois, en grandissant, les idées se perdent ! (surtout quand certains s'emploient à les égarer)

A Agen, suite à la réunion avec les ouvriers, Flora indique : *Un jeune imprimeur est bien. Il comprend le mot «amour ». C'est le premier depuis Marseille. J'ai éprouvé une bien heureuse émotion lorsque j'ai vu qu'il comprenait le mot «amour ». – Il faut nous aimer les uns les autres, a t-il dit, - nous le prouver par notre dévouement réciproque. Allons, je m'aperçois que je rentre en France.*

***Il comprend le mot amour*** qui traverse cependant très peu le livre sur *l'Union Ouvrière*. Par contre, il fait battre le cœur *des Pérégrinations* : « Ce pressentiment tenait à l'amour d'idolâtrie avec lequel j'avais aimé mon père, amour qui conserve son image vivante dans ma pensée ». Or l'action passée de ce père perdu quand Flora avait 4 ans, brise... son premier amour au moment où ses futurs beaux-parents voulurent en savoir plus sur elle. En apprenant, en même temps que la jeune Flora, sa naissance «illégitime », ils obligent le garçon à rompre toute relation. Les rapports humains seraient donc conditionnés par un bout de papier fourni par les institutions de la société ? Ses problèmes ordinaires avec l'amour deviendront peut-être la source d'expériences la conduisant à l'amour social. Dominique Desanti indique avec raison, dès la page 32 de sa biographie de Flora<sup>13</sup> :

---

<sup>13</sup> Dominique Desanti : *Flora Tristán la femme révoltée*, Hachette Littérature, 1972

«Aimer, c'est le verbe-clé de Flora : amour d'un homme, et, ensuite, des humains ». En cela elle se trouve d'accord avec François Bédarida qui dans ses notes à la publication des *Promenades dans Londres*<sup>14</sup> indique : «C'est que toute sa vie durant Flora est dominée par une quête désespérée – et désespérante parce que toujours insatisfaite – de l'amour absolu ».

Parallèlement à cette socialisation de l'amour, nous assistons chez Flora à une socialisation de la beauté. Là encore Dominique Desanti voit juste quand elle présente ainsi le combat de Flora : « Pour devenir ou rester beau, il faut changer l'ordre social ». Dès sa jeunesse Flora se sait très jolie, une beauté qu'elle tourne en dérision car, en vivant seule, elle attire les regards sur elle, des regards qui, vu les mœurs, rendent sa vie fragile : « j'ai l'énorme malchance d'être une femme très belle ». Sa vie durant, elle considérera que les riches portent leur laideur en leur âme, tandis que les pauvres la portent par leurs manières. Inversement, les manières des riches sont belles tout comme l'âme des pauvres. Elle s'éloigne donc des observations du physique pour analyser socialement la beauté.

Une Espagnole tenta de saisir le sens de la beauté dans la pensée de Flora<sup>15</sup> : « Flora Tristán qui admire la beauté sous toutes ses formes ne succombe pas à l'enchantement de la beauté pour la beauté vu qu'elle considère que «la beauté impressionne les sens, mais ce sont les inspirations de l'âme, la force morale et les

---

<sup>14</sup> Flora Tristán : *Promenades dans Londres* réédition 1978 puis 2003, Maspéro, commentaires François Bedarida

<sup>15</sup> Asunción Valero Gancedo : *Dimensión política y social de la belleza de la mujer desde la perspectiva de Flora Tristán*, Universidad de Zaragoza

talents de l'esprit qui prolongent la durée de son règne »(dans *les Pérégrinations*) ».

A titre d'exemple, Madame Valero Gancedo porte une très juste attention sur le sens que Flora donne au regard : « une manifestation de l'âme ». Les femmes de Lima séduisent par le magnétisme de leur regard, ce même magnétisme que Flora évoque à Agen quand elle regarde son allié Durand afin de le faire taire : *Je pris le bras de Durand, le forçai à s'asseoir et à se taire. – Et je le magnétisai tellement qu'il fut comme pétrifié.* A Toulouse, elle reconnut utiliser son regard et sa voix à d'autres fonctions. *Je devinai au premier coup que monsieur Ribérol était doué d'une des plus belles natures d'homme qui ne résistent jamais à la puissance d'un doux regard de femme – et dont l'âpreté mâle disparaît complètement sous l'influence magique d'un son de voix et d'un sourire caressant. – Cette découverte, je dois le dire, avait déjà absous à mes yeux le journaliste. – Je le considérai avec une compassion affectueuse en songeant qu'il était victime d'un autre milieu mauvais où les plus belles natures sont plus ou moins entachées par la pourriture générale. J'attaquai donc le journaliste avec mes armes terribles – et je dois dire à l'honneur de monsieur Ribérol qu'il fut vaincu tout de suite<sup>16</sup>.*

Au cours de son séjour à Marseille, Flora note aussi : *Décidément j'ai une grande puissance magnétique quand je veux l'exercer, tout réussit.*

Du magnétisme elle passe au regard : *Pour remuer tout ce monde froid, égoïste, indifférent, il faut l'influence de ma parole, de mon regard.*

---

<sup>16</sup> Vargas Llosa donnera une rédaction affreusement différente de cette relation étrange entre Ribérol et Flora.

Mais le regard des autres n'est pas moins important : *Leur regard* [des ouvriers] *annonce un amour pur, chaste, élevé, heureux, enivrant qui m'enivre moi-même.*

Cette beauté que la société pointe plus attentivement chez les femmes que chez les hommes peut devenir soit une discrimination de plus, soit un allié de l'action politique. D'un côté, la beauté réduit la femme au rôle d'une poupée gracieuse, même parmi les bourgeois où elle doit servir l'homme comme une esclave (une discrimination fruit du hasard de la naissance). De l'autre, la beauté, chez la femme qui lutte pour l'émancipation sociale, est atout capable d'attirer les regards et capter l'attention de ceux que l'on veut convaincre.

Pour parler en termes crus, le mot amour ne servait-il à Flora, qu'à habiller sa soif du pouvoir ? Quand elle demande : « Quelle jouissance d'amour peut l'emporter sur la satisfaction de Napoléon faisant attendre sept rois dans son antichambre ? » ne se trahit-elle pas ?

Napoléon, fils du peuple, faisant attendre les maîtres ordinaires du pouvoir, c'est une revanche et de là vient aussi la jouissance ! La soif de Flora, consiste à changer l'ordre social. Flora n'est pas dupe d'elle-même sur ce point : l'amour est en effet un pouvoir capable de contrôler le pouvoir en place tout en permettant aux ouvriers réunis de construire leur propre pouvoir (une façon d'approcher l'autogestion).

Ici, à parler de l'amour, il n'est peut-être pas inutile de rappeler comment Flora fut conduite à la bisexualité. Deux femmes qui s'aiment c'était pour une part à la mode dans une certaine société parisienne : George Sand dans les bras de Marie Dorval par exemple. L'amour de Flora pour Olympe, qu'elle fera brusquement cesser pour se consacrer à sa mission, est présent dans diverses

lettres. Si du temps de Dominique Desanti la dite Olympe n'avait pas été identifiée, depuis tout est plus précis. Il s'agit d'une polonaise Olympe Chodzko qui pendant deux ans croisa souvent Flora en quête peut-être de réconciliation avec son corps après les épreuves auprès des hommes. Etonnante, la douceur avec laquelle s'acheva cette expérience car, souvent Flora pouvait passer de l'amour à la haine. Au cours de son séjour agenais les personnages *ignobles* et *misérables*, les conduites *odieuses* et *vulgaires*, les êtres *vils* et *bas* ne manquent pas à l'appel. Bien sûr, il s'agit des bourgeois et de l'entourage de Jasmin mais aussi d'êtres qui l'aident concrètement comme le jeune Laffitte qui la seconde pendant une partie de son voyage jusqu'à Toulouse :

*Nous lui fîmes quelques observations sur sa statuette d'Henri V. – Il se mit dans une colère affreuse, nous dit les paroles les plus grossières – ce fut la première fois que je vis un ouvrier dans cet état de vulgarité, de brutalité – J'en éprouvai un dégoût inouï.*

**Voir un ouvrier dans cet état de vulgarité** c'était vraiment une découverte pour Flora ? Au Pérou elle va haïr tant d'habitants, à Londres elle va se moquer de tant d'Anglais, et au cours de ce voyage dans le Midi, elle va si souvent jouer le rôle de Stendhal<sup>17</sup> qu'il est impératif de voir comment Flora articule son appel à l'amour et son mépris de tant de gens. L'amour semble global et est dirigé vers toute la société alors que la haine s'attache seulement à des personnes. Il faudra sans doute repenser à ce comportement au moment de l'étude de ses convictions religieuses.

---

<sup>17</sup> Parlant de Toulouse Stendhal écrit par exemple : « le capitole, façade bâtie en 1760, est tout ce qu'il y a de plus laid, mais le reste de la ville est si mesquin que la vue de ce gros bâtiment donnant sur une place à peu près carrée, fait plaisir ».

## Acte 1, scène 3

*En ce 14 août 2005, les deux habitués discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. Olimpia a pu mettre une tenue plus estivale grâce au soleil tandis que Manuel porte un inévitable polo à la gloire du Venezuela. Au vu du chapitre précédent, le ton prendra une tournure plus sentimentale.*

**Manuel** : *Flora entre amour et haine*, un beau sujet d'études ?

**Olimpia** : Avec *Flora*, tout devient objet d'une lutte. Rien n'est acquis d'avance.

**Manuel** : Je crois deviner que son refus de flatter le peuple peut encore nous rapprocher du présent.

**Olimpia** : En effet, sous prétexte de défendre les ouvriers, il faudrait ne jamais rien dire de ce qui pourrait les fâcher... Sauf à répliquer que des riches ne valent pas mieux qu'eux !

**Manuel** : Sous prétexte de défendre l'URSS, il ne fallait rien dire de mal sur ce pays au risque d'apporter des arguments aux adversaires des ouvriers !

**Olimpia** : Bref, toute vérité ne serait pas bonne à dire... mais laissons le terrain politique pour des questions sentimentales.

**Manuel** : Péruvien de mon état, et défenseur du peuple par devoir, je ne connaissais de cette femme que ses *Pérégrinations* qui furent rééditées à Lima du temps de ma jeunesse, à un moment où en France elles étaient largement oubliées. J'ai toujours retenu, comme guide pour mon action, cette phrase de la préface dédiée aux

Péruviens : « Ceux d'entre vous qui lirez ma relation en prendront d'abord de l'animosité contre moi, et ce ne sera que par un effort de philosophie que quelques-uns me rendront justice ». Flora y précisera même : « Il n'est personne qui désire plus sincèrement que je le fais votre prospérité actuelle, vos progrès à venir. Ce vœu de mon cœur domine ma pensée, et, voyant que vous faisiez fausse route, que vous ne songiez pas avant tout, à harmoniser vos mœurs avec l'organisation politique que vous avez adoptée, j'ai eu le courage de le dire, au risque de froisser votre orgueil national ». Tu entends cette observation : « mon cœur domine ma pensée » ?

**Olimpia** : Souvent la réponse viendra des machos : « avec les femmes le sentiment domine ». Pourtant bien des hommes confirmèrent là aussi, qu'il n'est pas possible de se couper en tranche : la pensée d'un côté et le sentiment de l'autre. Quant à l'action, Flora à cette phrase énigmatique à Agen : « Ces hommes-là doivent être très bons pour l'action, car tous ont le cerveau fêlé ». Comme elle peut-être ?

*A ce moment-là, un passant s'approche de **Manuel** pour le saluer qui lui présente **Olimpia** marquée par son dessin de la tombe de Flora. Ils parlent un moment de cet étrange pays qui vaut bien un Pérou et de son représentant international qui n'aura peut-être jamais le prix Nobel, Mario Vargas Llosa.*

*Quand **Manuel** reprend la conversation, après le départ de son ami, il commence par évoquer le romancier.*

**Manuel** : Vargas Llosa fut sans doute surpris par la lecture des **Pérégrinations** vers 1950. Si je comprends bien, il a écrit un livre sur Flora ?

**Olimpia** : Oui, et il s'appelle *Le Paradis- un peu plus loin*. Comme souvent, Flora avait vu juste : à la sortie de ses *Pérégrinations*, l'orgueil national fut si froissé qu'on brûla le livre en place publique et de plus, son oncle lui supprima la belle pension qu'elle recevait. Tu devrais lire le roman de Vargas Llosa, pour alimenter nos conversations.

**Manuel** : Je vais y penser... En attendant, pourrais-tu écrire un chapitre intitulé : la justicière ?

**Olimpia** : Pour le moment, de retour à Agen, je vais évoquer les rapports de Flora avec la police.

**Manuel** : Quelles contradictions en perspective ?

**Olimpia** : Les mêmes qu'aujourd'hui, quand l'envoi de gaz lacrymogènes constitue, pour des manifestants, la justification du bien fondé de leur cause, une cause dont ils voudront vérifier l'importance, le soir même, au journal télévisé. Pourtant, ces mêmes manifestants vomissent le fonctionnement des médias ! Tout n'est pas linéaire dans la vie, or la majorité aime les lignes droites !

**Manuel** : Bien, vive les lignes brisées et l'une d'elle pourrait nous conduire à nouveau à ton rêve de petit train nous emportant vers des sous-terrains. Après le théâtre lui as-tu donné une destination ?

**Olimpia** : Oui, le Musée Ingres où les deux clowns entreprendraient un grand débat sur le ridicule de l'amour ou sur l'amour ridicule sauf que je vois mal quels personnages ils pourraient interpréter ?

**Manuel** : Naturellement Ingres et Bourdelle ?

**Olimpia** : J'y suis. Ta réaction m'éclaire et je pense à l'Odalisque d'Ingres faisant face à la Pénélope de Bourdelle. Bien sûr le clown blanc serait l'Odalisque.

**Manuel** : Tu me donnes envie d'écrire les dialogues

**Olimpia** : Tout ça, c'est pour rire, et je crois qu'il va falloir que nous allions rire chacun de notre côté car il est l'heure de se séparer.

**Manuel** : Oui, c'est vrai, à la semaine prochaine.

*Ils se séparent et cette fois **Manuel** a payé les consommations.*

P.S. : Les organisations indigènes se sont rendues au Chiapas. « Organizaciones Indígenas y Pueblos Indios » dit l'invitation. Une façon d'inclure les deux termes : indigènes et indiens. Le compte-rendu de l'ultime intervention de Marcos (voir site Rebeldia) confirme les réunions précédentes : l'EZLN n'est pas la référence d'un mouvement à construire mais seulement un élément qui respecte tous les autres. « Nous souhaitons remercier la sincérité des camarades qui nous critiquent comme le firent ceux du CIOPO Flores Magón et nous espérons que ce sera la forme de nos relations mutuelles. A vous et à tous ceux qui s'associent à la *Sexta* et à «l'autre campagne » nous demandons la même sincérité. Nous acceptons la critique de ceux qui nous reprochent l'attention trop grande que nous avons porté aux personnalités et à l'international, au détriment des «petits ». Nous ferons un effort pour que cela ne se reproduise pas... »

### **3 – il ne prête même pas à rire....**

Vraiment, en cinq jours, la ville d'Agen aura rassemblé pour Flora, plus d'expériences que tout le mois précédent. Un peu comme si ses efforts commençaient à porter leurs fruits ! Elle apprend avec joie qu'une délégation d'ouvriers de Toulon est allée jusqu'à Marseille pour renforcer *l'Union ouvrière* ! Elle peut même «célébrer» dans son *Journal* une intervention de la police contre une de ses réunions. Jusqu'à présent, elle avait eu des menaces, des réunions avaient été annulées. L'interruption de son discours par la police, elle n'y avait pas eu droit.

*Enfin j'ai ce que je désirais depuis longtemps. – L'appareil de la police et de la force publique – trente hommes pour dissoudre une de nos réunions ! Procédons par ordre. – Le commissaire Sagone est venu ce matin même chez moi me dire qu'il avait reçu des ordres et qu'il était bien décidé à empêcher toutes les réunions que je pourrais avoir avec les ouvriers. – Ce Sagone est l'ancien commissaire de quartier, qui à Toulouse lors du recensement commanda le feu sur le peuple. – Il fut poursuivi par le peuple qui voulait le tuer. – Il partit de la ville et on lui donna cette place à Agen. – C'est une insolence de l'autorité parce qu'un*

*commissaire qui a commandé le feu sur le peuple ne devrait être jamais employé.*

**L'ancien commissaire de quartier de Toulouse.** Flora Tristán l'avait prouvé à Toulouse, elle connaît l'actualité des luttes populaires même si son projet n'en est pas la continuité. Les événements de Toulouse furent en effet considérables mais *procédons par ordre* pour conserver l'humour de Flora doublé de son ironie dans cette phrase : *j'ai ce que je désirais depuis longtemps*. Son ordre étant subitement un ordre chronologique, commençons par le début : tout se déroula en juillet 1841 et non en 1840 comme elle l'indique à son étape toulousaine (le mélange des dates – elle n'avait pas d'étudiant à son service pour les vérifications – lui causera quelques déboires). A cause du projet de recensement, la population se révolta jusqu'à prendre le pouvoir dans la cité toulousaine. Une insurrection victorieuse conçue comme victoire d'une «république locale». Le chef de l'armée refusa de tirer sur le peuple vu le soutien qu'il recevait de la municipalité. Cette insurrection manifesta, une fois de plus, l'étrange union sur Toulouse des légitimistes (partisans de la branche légitime des Bourbons) et des républicains, contre le gouvernement orléaniste que nous dirions centriste. Parmi les commissaires de quartier, au moins un se distingua : Segond. Il indiqua dans sa déposition sur les événements que le maire de Toulouse lui refusa le droit aux sommations en ces termes : « Oh ! Point de sommations légales, elles devraient être suivies de l'usage des armes. »<sup>18</sup> Le maire sous-entendait que les révoltés ne s'inclineraient pas devant les sommations et

---

<sup>18</sup> Jean-Claude Caron *L'été rouge*, Aubier, 2002

qu'il faudrait alors tirer, avec les conséquences qui pouvaient s'en suivre. Le recensement se fera tout de même : il sera vite expédié face aux refus de la population et les choses resteront en l'état avec des nouvelles élections qui enverront presque les mêmes au conseil municipal, des républicains et des légitimistes !

Dans son livre très instructif, *sur l'Eté rouge*, celui de 1841, **Jean-Claude Caron** commence d'ailleurs son chapitre sur Toulouse en citant le *Journal* de Flora.

*Pauvre ville de Toulouse ! comme elle est administrée ! – depuis cette affaire de monsieur [un nom propre illisible] il y a entre les autorités et les ouvriers une haine implacable – un défi jeté ! - En 1840 les ouvriers ont vaincu, ont forcé le Procureur général à se sauver comme un voleur – le préfet et les autres. – Et depuis lors l'amour propre de la boutique préfecture a été profondément blessé - On veut se venger. – Mais où en sommes-nous, grand Dieux ! comment l'autorité, elle qui devrait représenter la justice, c'est-à-dire le calme, la raison, l'ordre, l'autorité, ose afficher publiquement sa haine, sa colère, son désir de vengeance ? – Mais c'est monstrueux ! cela accuse une faiblesse, une méchanceté et un manque de dignité qui ne s'étaient jamais vu encore dans aucun siècle, dans aucun pays. (J'indique ici seulement – mais j'ai là-dessus de magnifiques pages à faire !)*

***J'ai là-dessus de magnifiques pages à faire.***

Que d'écrits perdus avec le décès précoce de Flora ! Contentons-nous de ceux que nous connaissons en revenant à Agen où Flora, toujours avec son humour, fait les éloges de Boisseneau le commissaire de Toulouse, au détriment de Segond.

*Celui-ci, Segon, est un tout autre type de Boisseneau. – Grand, gros, énorme, rouge de face. - Il annonce cette brutalité féroce de l'homme colère. - Il fait l'important pas autant que Boisseneau, il est tout à fait grossier, pas la moindre politesse. – Je le reçus avec un air qui disait clairement. – Ce que vous faites, dites, prouve que vous êtes un imbécile. – Je ne causai que cinq minutes avec lui. – il est tellement commun qu'il ne prête pas même à rire. Impossible de faire avec lui une pièce de comédie. O Boisseneau, mon ami, vous avez votre cachet ! La seule chose que je trouvais assez plaisante dans sa visite c'est qu'il m'apprit que je me donnais beaucoup de mal pour réunir tous les ouvriers. - Il était 11 heures. – Je n'étais pas même peignée. – Je n'avais vu personne. – Moi ! ». – « Oh ! si ce n'est vous ce sont ceux que vous faites agir. » - Je compris que les amis se remuaient et cela me tranquillisa car j'étais inquiète de ne rien voir paraître.*

***Impossible de faire avec lui, une pièce de comédie.*** Bien qu'engagée dans une démarche de la plus haute importance, Flora ne pense qu'à rire même si cette visite du commissaire la prévenant qu'il empêcherait la réunion, ne s'y prêtait pas. Le policier obligea le président des « Gavots » à refuser la salle pour la réunion et quand les amis de Flora en trouvèrent une autre, il fit intervenir la force publique pour disperser des ouvriers apeurés. Pour compléter le tableau, il fit circuler une fausse information : un homme aurait été tué pendant l'évacuation de la salle ! Mais, ce commissaire fit pire et Flora ne manqua pas de pointer cet élément à la base de toute éducation sérieuse des commissaires, attaquer la vie privée des militants :

*Le commissaire se jeta sur Durand, mais d'une manière tellement brutale que je ne pourrais arriver à*

*rendre par la description écrite, ni son regard, ni son geste, ni sa fureur. – « Je suis bien étonné de vous trouver ici, monsieur Durand ! Vous savez parfaitement que ce n'est pas votre place ? – Que si madame vous connaissait ! » Ici, je l'avoue, je compris que la position était critique. – Je savais que Durand avait dîné chez le patron pour la veillée, que M. le démocrate avait apporté le vin de Sauternes et qu'il en avait bu plus que mesure. – Je m'étais aperçu que sa langue était un peu épaisse et je redoutais les conséquences de cet état. – Durand se leva devint pâle de colère et lui dit : « Pourquoi donc n'est-ce pas ma place ? » - Alors ce commissaire magistrat l'agonisa de sottises comme je n'ai jamais vu de matelots s'agonisant : - « Vous êtes une misérable canaille ! si on savait ce que vous êtes, on vous chasserait. Oui, je vous ferai connaître à madame, à tous, pour ce que vous êtes. Vous vivez aux crans d'une servante de mauvaise maison. » - Durand exaspéré répondit : « Vous mentez ! Si vous entrez dans ma vie privée, je vais entrer dans la vôtre. » - « Ne parlez pas ! taisez-vous, s'écria le gros éléphant en fureur ou je vous fais arrêter ». – Je pris le bras de Durand, le forçai à s'asseoir et à se taire. – Et je le magnétisai tellement qu'il se tut comme pétrifié. – Le commissaire sentait peut-être qu'il avait été trop loin. – il quitta la salle avec ses aides et nous restâmes seuls. Quelle scène ! Oh ! elle ne s'effacera jamais de ma mémoire !*

L'usage de la calomnie à l'encontre des militants sera un sport qui ne cessera jamais de se perfectionner dans la bouche des maîtres du monde. Flora, lucide, de commenter : *je ne sais ce qu'est Durand, mais serait-il le plus grand misérable, que de venir l'attaquer là dans sa vie privée – c'était ignoble.*

*L'attaquer dans sa vie privée – c'était ignoble. Analyser les mensonges et calomnies de la police ne serait qu'une tâche à moitié accomplie sans l'analyse des réactions des ouvriers. Après des départs un peu précipités, Flora fut heureuse de constater leur suite au retrait des forces de la police et de l'armée. Ils étaient prêts à reprendre la réunion. Comme la maîtresse de maison était enceinte et qu'elle avait déjà eu beaucoup d'émotions, Flora préféra en rester là pour la soirée en mentionnant *j'ai remarqué que les cordonniers en général sont très braves – C'est une justice que je me plais à leur rendre.* Par contre, les tailleurs de pierre désignés comme étant « Les loups » du Tour de France, qui devaient dans un premier temps accueillir la réunion, cédèrent aux pressions du commissaire, donc ils subiront sa colère : *Ces terribles se laissent intimider par un agent de police. – Lorsqu'on me rapporta leur refus, je trouvai le mot : « Allons, dis-je à Champagne, voilà maintenant les « Loups » qui se laissent manger par les chiens. » - Ce mot me vint sur les lèvres lorsque le Segon me dit que les tailleurs de pierre avaient fait preuve de sens en ne voulant pas me recevoir.**

Cette intervention de la police obligera le journal officiel du département à sortir de son silence (**Le Journal du Lot et Garonne**). Alors qu'elle est arrivée le 20 septembre 1844 à l'Hôtel de France c'est seulement le 24 septembre qu'on peut y lire :

« Flora Tristán qui poursuit par toute la France ses essais de propagande communiste et sociétaire vient d'arriver à Agen. Nous ne savons pas l'accueil que ses prédications ont reçu dans d'autres villes mais ici elles ont fait fiasco complet. La partie intelligente et active de notre population ouvrière a répondu par l'indifférence et

le dédain aux appels de Mme Flora Tristán et c'est à grand peine que dimanche dernier, celle-ci a pu réunir autour d'elle, dans une Auberge de la rue du Temple, une trentaine d'ouvriers presque tous étrangers à la ville. L'apôtre en jupons commençait à développer ses plans et ses projets devant les auditeurs ébahis quand, par malheur, M. le commissaire de police informée de cette réunion est intervenu et son arrivée a tout dérangé. Malgré les protestations de madame Flora Tristán l'assemblée a été dissoute comme illicite et chacun s'en est allé tout honteux et confus d'être surpris en pareille équipée ».

A la même date, le mardi 24 septembre le journal de droite **Le Mémorial**<sup>19</sup> est plus bavard.

« Qui n'a entendu parler de Mme Flora Tristán que quelques mauvais romans et les malfaiteurs plus ou moins domestiques de sa jeunesse ont rendu quasi célèbre et qui maintenant s'en va courant le monde pour la propagande des idées communistes, saint-simoniennes, fouriéristes, phalanstéristes et autres utopies. Eh bien ! ce singulier apôtre d'une religion plus singulière encore est débarqué depuis deux jours à Agen où il répand à profusion ses petits prospectus de l'Union ouvrière, ces bulletins, dont nous avons un exemplaire sous les yeux, contiennent un appel aux ouvriers et aux ouvrières dans le but de constituer la classe ouvrière au moyen d'une union compacte solide indissociable...

[Ici l'article indique jusqu'au point 9 le programme de l'Union ouvrière]

---

<sup>19</sup> Les journaux d' Agen ont été consultés aux archives départementales du Lot-et-Garonne

« 9 - Reconnaître en principe l'égalité en droit, de l'homme et de la femme comme étant l'unique moyen de constituer l'UNITE HUMAINE. »

Aussi burlesques que soient ces théories, la police devait nécessairement s'opposer à leur propagation aussi nous apprenons avec plaisir que dimanche soir une descente a été faite dans une auberge de la rue du Temple où Madame Tristán avait groupé autour d'elle des ouvriers étrangers à la ville au nombre de 37, qui se sont retirés sur l'injonction qui leur a été faite ».

C'est toujours des étrangers que vient le mal et il semblerait que ce mal soit minime puisque les présents sont partis honteux de s'être fait déloger par la police ! Un double mensonge puisque le lieu de la réunion avait été déplacé sur pression de la police et que le petit nombre était des engagés solides de la ville d'Agen dans le mouvement des compagnons !

Comme il arrive souvent, le journal de droite est plus explicite que celui du centre sur les pensées de Flora, car toute remise en cause du régime de Louis-Philippe est bonne à prendre pour des légitimistes, même quand il s'agit de théories « burlesques » !

Le journal écrit par Flora, à la page d'Agen, est d'autant plus riche sur les questions de police, qu'au départ, elle y décrit la rencontre qu'elle n'avait pas eu le temps de rédiger, avec le commissaire de Toulouse, M. Boisseneau :

*Ma visite au commissaire central Boisseneau [à Toulouse] – une heure de bonne comédie ! – impayable ! L'homme qui sauve la patrie ! – Je lui ai dit des vérités foudroyantes, il bouillait de colère mais en dessous –*

*quel avantage à une femme ! Lorsque je lui ai dit que les ouvriers le détestaient et qu'il pourrait bien un jour passer un mauvais quart d'heure il est devenu pâle comme la mort. – Cet être vil, bas, méchant et poltron. – Il était épouvanté de mon langage ! – Il répétait à chaque instant : - « Mais je pense Madame, que vous ne leur parlez pas ainsi ? » - Mais si et bien plus fort ! » Je ferai peut-être cette conversation – elle serait délicieuse, mais je ne sais si j'oserai – car je ne veux pas me mettre cette misérable police à dos.*

**Je ne sais si j'oserai.** Notons en passant que nous avons là l'indication que Flora prend des notes pour un ouvrage ultérieur et qu'en conséquence le *Journal* est une matière brute qui a ses avantages autant que ses limites. Si tous les écrivains avaient laissé de telles pages peut-être aurions-nous des surprises !

*Et les employés de Boissenneau qui écoutaient dans la chambre voisine. – Lorsque je fus sortie, ils riaient comme des fous. – Tous me regardèrent avec une expression de joie d'admiration que je ne peux m'expliquer que par le mépris qu'ils ont pour leur stupide patron. – Je me retournai vers eux et leur dis, d'un air superbe et sardonique : «- Messieurs, je regrette vivement de ne pas être riche – il eût été bien agréable de vous laisser largement de quoi boire de l'excellent vin blanc à ma santé. – Vous avez eu tant de peine à mon sujet ! – La pluie, la boue. – M. Boissenneau ne vous a pas épargné... Enfin plus tard, messieurs, je serai peut-être en mesure de pouvoir reconnaître vos services. » - Tous partirent d'un grand éclat de rire. Boissenneau lui-même perdit son sérieux officiel et me dit en riant malgré lui : - Il faut convenir*

*Mme Tristán que vous êtes une femme bien étonnante – Si une autre que vous se permettait seulement le quart de ce que vous faites - et il pinça sa lèvre d'une manière qui voulait dire - Oh ! je ne le souffrirais pas ! ...- Je le saluai gracieusement en lui disant : - «Oh ! j'ai vu, M. Boissenneau, que vous êtes un homme de tact – et vous aviez bien compris à qui vous aviez à faire...». Boissenneau resta sur le palier me regardant descendre – il paraissait pétrifié. On pourrait là-dessus faire une comédie délicieuse.*

***Il faut convenir Mme Tristán que vous êtes une femme bien étonnante.*** Dans la bouche d'un commissaire de police ! A Agen, le dialogue fut tout autre : Segon entre en scène pour faire évacuer la salle.

*Le père monta nous dire : le commissaire est en bas. – Bonne contenance, leur dis-je et pas de résistance. Coup de théâtre ! –Le gros commissaire entre revêtu de son écharpe tricolore, une grande canne à la main. – Il s'exprima ainsi (en étendant le bras en avant et la canne au bout) : « Au nom du roi (il n'a pas ajouté et de la loi), je vous ordonne de dissoudre à l'instant même cette assemblée. » - Tous les ouvriers se sont levés, et j'ai la douleur de le dire, sont partis trop précipitamment. Evidemment la peur les faisait courir. – Plusieurs sociétaires se levaient et sortaient aussi. Mais restez, vous, car vous êtes chez vous [Les sociétaires sont les membres de la société qui accueille la réunion]. – Cinq ou six ayant beaucoup peur de moi et du commissaire se rassirent et firent bonne contenance.*

*Le commissaire était floué, pas de résistance, on avait obéi précipitamment à son ordre. – J'oublie de dire que cet homme est incapable de remplir la place qu'il occupe. – Il devait s'en tenir à la formule « Au nom*

*du roi je vous ordonne de dissoudre cette assemblée. » - Voilà tout. – Mais comme cet individu est incapable d’être un magistrat, et qu’il ne sait qu’être un homme grossier et brutal, il ajouta, d’une voix méprisante de colère, et en se servant d’un geste de sa canne tout à fait outrageant : « Allons, sortez ! ». – Sur ce seul geste, ce commissaire devrait être destitué. – Que faire ? Pas moyen de se mettre en colère. – A moi il ne m’avait pas adressé la parole, je ne l’avais pas perdu de vue un instant (la bête est trop curieuse à étudier) et il ne m’avait pas même regardé bien qu’il fût en face de moi – à trois pas – une petite table m’en séparait. Derrière moi était Durand assis sur le lit et son paquet de livres sous le bras. – Les dix sociétaires restant, à ma gauche. – Le silence régnait. – Le gros commissaire pivotait sur lui-même au milieu de la pièce (car il n’avait pas d’espace pour marcher) comme une grosse frégate hollandaise jaboie à l’ancre sur une mer houleuse. – Quatre ou cinq sergents de ville étaient derrière lui – ayant l’air fort embarrassé de leur personne, ne comprenant pas trop ce qu’ils faisaient là. – Le silence prolongé devenait fatigant presque ridicule. – Je disais bien quelques mots à voix basse à Durand mais cela ne suffisait pas. – Il me vint une idée : « Champagne, dis-je du même son de voix que je l’eusse eu dans un salon, faites-moi le plaisir de descendre en bas demander à la Mère un verre d’eau sucrée. » - Il avait oublié la cuiller, je le priai en souriant de redescendre. Le gros homme était pourpre, violet !*

***Le gros commissaire pivotait sur lui-même au milieu de la pièce comme une grosse frégate hollandaise jaboie à l’ancre sur une mer houleuse, n’est-ce pas génial comme formule ? A***

défendre la classe ouvrière Flora n'en perd pas le goût du spectacle. Sa vie durant, elle se considéra spectatrice d'une pièce de théâtre où on lui défendit d'être actrice. Comment pouvait-elle à la fois se considérer messie, apôtre et mettre une telle distance entre elle et la vie ? Elle continuera ainsi ce tableau en décrivant les troubles de la rue où en plus des 20 sergents, 30 hommes de la caserne étaient en renfort :

*Toute la rue du Temple en révolution. – Moi, jouant toujours la princesse, j'étais fort tranquillement à la fenêtre derrière le contrevent entr'ouvert – regardant et écoutant tout. – Les soldats étaient furieux. Je les entendais jurer contre la police – Un petit, qui faisait le farceur et que je reconnus à son accent pour un Parisien disait les choses les plus bouffonnes sur la manie qu'ont tous les commissaires de voir toujours des émeutes partout.*

***Toute la rue du Temple en révolution...*** Au bout du compte, la révolution ce n'est pas elle, mais les autres, la police et leur manie ! Car elle ne cessera de le répéter : Flora Tristán n'est pas une anarchiste, elle veut respecter la légalité, celle que la police n'est pas capable d'assumer !

## Acte 2, scène 1

*En ce 21 août 2005, les deux habitués discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. La police est devenue plus paisible que du temps de Flora : elle frappe plutôt à la caisse qu'à la tête. C'est ce qu'expliquera **Manuel** qui a eu droit à une contravention le samedi précédent car il n'avait pas mis son ticket de parking.*

**Olimpia** : Voici donc la fin d'une première phase qui nous conduit du sérieux de la poésie faite arme par des ouvriers, au ridicule d'un commissaire qui, pour toute arme, n'eut à user que de gestes obscènes.

**Manuel** : Et ce mouvement nous permet de découvrir une écrivaine authentique.

**Olimpia** : Sauf qu'il faudra plus d'un siècle pour que son œuvre sorte dans la rue !

**Manuel** : Et elle sortira quand le peuple lui-même envahira la rue ! Je comprends à présent que Flora Tristán est entre nos mains grâce à mai 68 ! Quelle curieuse comédie nous pourrions écrire n'est-ce pas !

**Olimpia** : A propos de comédie, as-tu un dialogue à proposer entre l'Odalisque et Pénélope ?

**Manuel** : Bien sûr que non, ce qui ne te dispense pas d'une nouvelle étape pour ton petit train sous-terrain ...

**Olimpia** : Il arrive cette fois à l'hôpital où il peut traverser une cave qui voit l'affrontement entre deux nouveaux personnages : Robespierre et Bonaparte. Bonaparte pour les mérites de la police et Robespierre pour ceux de la révolution.

**Manuel** : Sait-on ce que pensa Flora de l'attitude de Robespierre au moment de la condamnation d'Olympe de Gouges ?

**Olimpia** : Je ne suis même pas sûre qu'elle a eu connaissance de cet épisode de la révolution.

**Manuel** : Et nos deux clowns traiteraient avec humour les matraques de la police ?

**Olimpia** : Quel révolutionnaire traita avec humour les charges de police de mai 68 ? Car faut-il le rappeler, au risque de décevoir les glorieux militants : deux morts furent indirectement les victimes de la répression.

**Manuel** : Cependant le pouvoir était à prendre !

**Olimpia** : Plus sérieusement, le droit des femmes fit un pas de géant grâce à toute l'agitation sociale française et internationale. Alors, avant que l'histoire ne devienne une entreprise de pompes funèbres, il est logique de vouloir s'en référer aux ancêtres. Flora est la mieux désignée pour son double combat féministe et social. Elle fut d'abord honoré par une romancière bien avant que les historiens se penchent sur son cas.

**Manuel** : A l'inverse, Mary Wollstonecraft qui publia en 1792 au moment où Olympe de Gouges était guillotinée à Paris, *la revendication des droits des femmes*<sup>20</sup>, refusait de lier la question des femmes et celle des ouvriers. Dans son livre, elle indique que la bêtise du peuple ne lui permettra jamais de comprendre l'intérêt qu'il y avait à donner aux femmes de la haute société des droits nouveaux. La lutte pour les droits des femmes ne

---

<sup>20</sup> Livre jamais traduit en français. Par contre dans le chef-d'œuvre de l'esprit contre-révolutionnaire anglais traduit dans la collection Pluriel : Réflexions sur la révolution de France d'Edmund Burke, Mary Wollstonecraft est mentionné en note, une note sur les questions d'éducation issue de son livre sur les droits de l'homme de 1790.

conduit pas inévitablement à la revendication de l'égalité homme-femme !

**Olimpia** : Nous avançons un peu la suite des chapitres mais suite cette discussion, le nouvel acte commencera par cette décision si sensationnelle chez Flora : lier le sort des droits ouvriers au sort fait aux femmes. Elle reprit en cela des idées à Fourier, Saint-Simon et même Mary Wollstonecraft pour leur faire franchir des étapes qui rendent son œuvre toujours actuelle sur le plan social comme littéraire.

**Manuel** : Pourquoi n'as-tu pas mis au premier plan cette dimension ?

**Olimpia** : A l'étape agenaise, à part l'évocation de la femme de Jasmin, il semble que le droit des femmes se soit fait oublier !

**Manuel** : Je repense à l'actualité, après 1981, pour la journée internationale des luttes des femmes (qui deviendra journée de la femme), des timbres furent émis à l'effigie d'une féministe. Flora Tristán eut le sien ?

**Olimpia** : Yvette Roudy était alors en pointe. Elle qui publia en 1978, *Flora Tristán, socialiste et féministe*, ne pouvait que contribuer à sa reconnaissance. Si en 1982 le premier timbre «féministe » fut pour Clara Zetkin, si le deuxième ne pouvait échapper à Danielle Casanova, le troisième honora Flora Tristán. Pauline Kergomard prit la suite et Louise Michel arriva pour boucler la boucle. La défaite de la gauche arrêta ce principe. Il est incontestable qu'à partir de ce moment-là Flora Tristán entra dans le patrimoine commun ... mais pas forcément la connaissance de son œuvre. Car on peut faire dire tant de choses au mot «socialiste »....

**Manuel** : Tu veux dire que tu sens la récupération dans le travail d'Yvette Roudy ?

**Olimpia** : Depuis 1980 les récupérations viennent de tous côtés. Ça alimente le débat !

**Manuel** : De qui veux-tu parler avec ton «de tous côtés » ?

**Olimpia** : Des anarchistes réduisent Flora à son combat clair contre les élections, des socialistes réduisent ses choix révolutionnaires à leur version à fois pacifiques et pédagogiques. C'est vrai, son projet d'union ouvrière véhiculait des éléments d'un réformisme émancipateur. Les « gays » retiennent sa description des plaisirs de l'homosexualité et divers courants féministes en font seulement une féministe parmi d'autres. Des communistes reconnaissent sa proposition d'union ouvrière comprise comme outil d'émancipation générale et oublient tout le reste. Elle dénonça le socialisme utopique comme le firent les marxistes mais sans retenir la suprématie du politique.

**Manuel** : Encore les tranches, les tranches ... elle n'était vraiment d'aucune tranche !

**Olimpia** : Bref, même si elle se montre bien peu féministe à Agen, je vais me plonger dans cette question dès ce soir.

**Manuel** : As-tu des portraits de cette femme pour scruter ses traits ?

**Olimpia** : Bien sûr et si j'y pense, je te les envoie jeudi avec le chapitre hebdomadaire.

*Les deux amis se séparèrent sur ces bonnes paroles.*

P.S. : Hier, toujours dans la forêt du Chiapas, le sous-commandant Marcos présentait à un nouveau groupe de mexicains, les exploits de son cher pingouin, un animal qui semble prendre de l'assurance.

En ce 21 août, Marcos décide de répéter et répéter encore la même chose : « Tous ceux qui participeront à ***l'autre campagne*** pourront voter de façon souveraine et indépendante pour le candidat et le parti politique de leur choix sans que cela affecte la construction de la force politique de gauche qu'appelle de ses vœux l'EZLN ». « Pas question non plus d'appeler à l'abstention ».

Autre problème, celui de la géométrie. Des observateurs considèrent que l'EZLN vient de prendre un virage. D'autres proposent une évolution en cercles concentriques : premier cercle l'EZLN, ensuite les communautés, l'organisation des communautés, le Chiapas, le Mexique puis le Monde. L'EZLN aurait décidé d'élargir son champ d'intervention.

## **4 – j’oublie la femme** **(avec des extraits de l’Union Ouvrière)**

Après l’éprouvante rencontre qui s’est produite à la boutique du sieur Jasmin, où la défense des femmes n’eut rien à avoir avec une quelconque flatterie envers ce sexe, Flora semble croiser seulement deux autres femmes à Agen. Elle n’a pas eu la chance de Lyon. Puisque c’est *l’Union Ouvrière* qui est la cause de cette aventure, il serait peut-être temps de s’y référer.

« Jusqu’à présent, la femme n’a compté pour rien dans les sociétés humaines. – Qu’en est-il résulté ? - Que le prêtre, le législateur, le philosophe, l’ont traitée en vraie paria. La femme (c’est la moitié de l’humanité) a été mise *hors l’Eglise, hors la loi, hors la société*. – Pour elle, point de fonctions dans l’Eglise, point de représentation devant la loi, point de fonctions dans l’Etat. – Le prêtre lui a dit : - Femme, tu es la tentation, le péché, le mal ; - tu représentes la chair, - c’est-à-dire la corruption, la pourriture. – Pleure sur ta condition, jette de la cendre sur ta tête, enferme-toi dans un cloître, et là, macère ton cœur, qui est fait pour l’amour, et tes entrailles de femme qui sont faites pour la maternité ; et quand tu auras ainsi mutilé ton cœur et ton corps, offre-les tout sanglants et tout desséché à ton Dieu pour la rémission du péché originel commis par ta mère Eve.

Puis le législateur lui a dit : - Femme, par toi-même tu n'es rien comme membre actif du corps humanitaire ; tu ne peux espérer trouver place au banquet social. – Il faut si tu veux vivre, que tu serves d'annexe à ton seigneur et maître, l'homme. – Donc jeune fille, tu obéiras à ton père ; mariée, tu obéiras à ton mari, veuve et vieille on ne fera plus aucun cas de toi. – Ensuite le savant philosophe lui a dit : - Femme, il a été constaté par la science que, d'après ton organisation, tu es inférieure à l'homme. – Or, tu n'as pas d'intelligence, pas de compréhension pour les hautes questions, pas de suite dans les idées, aucune capacité pour les sciences dites exactes, pas d'aptitude pour les travaux sérieux, - enfin, tu es un être faible de corps et d'esprit, pusillanime, superstitieux ; en un mot, tu n'es qu'un enfant capricieux, volontaire, frivole ; pendant 10 ou 15 ans de la vie tu es une gentille *petite poupée*, mais remplie de défauts et de vices. – C'est pourquoi, femme, il faut que l'homme soit *ton maître* et ait toute autorité sur toi.

Voilà, depuis six mille ans que le monde existe, comment les sages des sages ont jugé *la race femme*. Une aussi terrible condamnation et répétée pendant six mille ans, était de nature à frapper la foule, car la sanction du temps a beaucoup d'autorité sur la foule. – Cependant, ce qui doit nous faire espérer qu'on pourra en appeler de ce jugement, c'est que de même, pendant six mille ans, les sages des sages ont porté un jugement non moins terrible sur une autre race de l'humanité : les PROLETAIRES. – Avant 89, qu'était le prolétaire dans la société française ? – *Un vilain, un manant*, dont on faisait *une bête de somme taillable et corvéable*. – Puis arrive la révolution de 89 et tout à coup voilà les sages des sages qui proclament que la plèbe se nomme peuple, que *les vilains et les manants* se nomment *citoyens*. –

Enfin, ils proclament en pleine assemblée *les droits de l'homme* ».

Quel tableau ! Même allégé des notes qui font référence à Aristote, à St Paul, à l'Assemblée nationale de 1792, le texte est superbe. Quel éditeur pouvait diffuser de telles idées ? Aucun bien sûr ! Sa logique imparable nous éloigne des phrases abruptes que peuvent produire telle ou telle réaction à l'événement. Elle s'appuie sur les thèses d'autres féministes, elle croise bien des expériences pour introduire une nouveauté phénoménale. Après avoir montré comment la Révolution avait fait surgir du peuple, des grands généraux, des savants, des poètes, des financiers, des écrivains, triplant ainsi la richesse du pays en 30 ans, elle note pour les femmes :

« Ce qui est arrivé pour les prolétaires est, il faut en convenir, de bonne augure pour les femmes lorsque leur 89 aura sonné. – D'après un calcul fort simple, il est évident que la richesse croîtra indéfiniment le jour où l'on appellera les femmes (la moitié du genre humain) à apporter dans l'activité sociale leur somme d'intelligence, de force, de capacité. – Ceci est aussi facile à comprendre que 2 est le double de 1. – Mais hélas ! nous ne sommes pas encore là, et en attendant cet heureux 89 constatons ce qui se passe en 1843.

L'Eglise ayant dit que la femme était *le péché* ; le législateur, *que par elle-même elle n'était rien, qu'elle ne devait jouir d'aucun droit* ; le savant philosophe, *que par son organisation elle n'avait pas d'intelligence*, on en a conclu que c'était un pauvre être déshérité de Dieu, et les hommes et la société l'ont traitée en conséquence.

Je ne connais rien de puissant comme la logique forcée, inévitable, qui découle d'un principe posé ou de l'hypothèse qui le représente. – L'infériorité de la femme

une fois proclamée et posée comme un *principe*, voyez quelles conséquences désastreuses il en *résulte pour le bien-être universel de tous et de toutes en l'humanité*.

Croyant que la femme, par son organisation, manquait de force, d'intelligence, de capacité et qu'elle était impropre aux travaux sérieux et utiles, on en a conclu très logiquement que ce serait perdre son temps que de lui donner une éducation rationnelle, solide, sévère, capable d'en faire un membre utile de la société. On l'a donc élevée pour être une *gentille poupée* et une esclave destinée à *distraindre son maître ou à le servir*. – A la vérité, de temps à autre quelques hommes doués d'intelligence, de sensibilité, souffrant dans leurs mères, dans leurs femmes, dans leurs filles, se sont récriées contre la barbarie et l'absurdité d'un pareil ordre des choses, et ont protesté énergiquement contre une condamnation aussi inique. – A plusieurs reprises la société s'est émue un moment ; mais, poussée par la logique, elle a répondu : Eh bien ! mettons que les femmes ne soient pas ce que les sages ont cru ; supposons même qu'elles aient beaucoup de force morale et beaucoup d'intelligence, eh bien ! dans ce cas, à quoi servirait de développer leurs facultés, *puisqu'elles ne trouveraient pas à les employer utilement* dans cette société qui les repousse. – Quel supplice affreux que de sentir en soi la force et la puissance d'agir, et de se voir condamné à l'inaction ».

Il fallait cette longue citation pour pouvoir déguster la suite, pour pouvoir comprendre par quels moyens il était enfin possible, aux yeux de Flora Tristán, de sortir de cette histoire (d'autres pourraient dire de cette préhistoire). Voilà enfin le point où elle devient l'unique... et donc l'oubliée de l'histoire :

« Ne voulant pas m'écarter de mon sujet, bien qu'ici l'occasion soit belle pour parler au point de vue général, je rentre dans mon cadre, la classe ouvrière.

Dans la vie des ouvriers la femme est tout. – Elle est leur unique providence. Si elle leur manque, tout leur manque. Aussi disent-ils : *C'est la femme qui fait ou défait la maison*, et ceci est l'exacte vérité ; c'est pourquoi on en fait un proverbe. – Cependant quelle éducation, quelle instruction, quelle direction, quel développement moral ou physique reçoit la femme du peuple ? – Aucun. – Enfant, elle est laissée à la merci d'une mère ou d'une grand-mère qui, elles-mêmes, n'ont reçu aucune éducation. – l'une selon son naturel, sera brutale et méchante, la battra et la maltraitera sans motif ; - l'autre, sera faible et insouciant, et lui laissera faire toutes ses volontés. (En ceci, comme en tout ce que j'avance, je parle en général ; bien entendu j'admets de nombreuses exceptions). La pauvre enfant s'élèvera au milieu des contradictions les plus choquantes, - un jour irritée par les coups et les traitements injustes, - le lendemain amollie, viciée par des *gâteries* non moins pernicieuses.

Au lieu de l'envoyer à l'école, on la gardera à la maison de préférence à ses frères, parce qu'on en tire mieux partie dans le ménage, soit pour bercer les enfants, faire les commissions, soigner la soupe, etc. – A 12 ans on la met en apprentissage : là, elle continue à être exploitée par la patronne, et souvent à être aussi maltraitée qu'elle l'était chez ses parents.

Rien n'aigrit le caractère, n'endurcit le cœur, ne rend l'esprit méchant comme la souffrance continue qu'un enfant endure par suite d'un traitement injuste et brutal. – D'abord l'injustice nous blesse, nous afflige, nous

désespère, puis, lorsqu'elle se prolonge, elle nous irrite, nous exaspère, et, ne rêvant plus qu'au moyen de nous venger, nous finissons par devenir nous-mêmes durs, injustes, méchants. – Tel sera l'état de la pauvre fille à 20 ans. – Alors elle se mariera sans amour, uniquement parce qu'il faut se marier si l'on veut se soustraire à la tyrannie de ses parents. Qu'arrivera-t-il ? – Je suppose qu'elle ait des enfants ; à son tour, elle sera tout à fait incapable d'élever convenablement ses fils et ses filles : elle se montrera envers eux aussi brutale que sa mère et sa grand-mère l'ont été envers elle.

Femmes de la classe ouvrière, observez bien, je vous prie, qu'en signalant ici *ce qui est* touchant votre ignorance et votre incapacité à élever vos enfants, je n'ai nullement l'intention de porter *contre vous et votre nature* la moindre accusation. Non, c'est la société que j'accuse de vous laisser ainsi *incultes*, vous, femmes ; vous, mères qui auriez tant besoin, au contraire, d'être instruites et développées afin de pouvoir à votre tour *instruire et développer les hommes*, enfants confiés à vos soins.

Les femmes du peuple, en général, sont brutales, méchantes, parfois dures. – C'est vrai, mais d'où provient cet état de choses si peu conforme avec la nature douce, bonne, sensible, généreuse de la femme ?

Pauvres ouvrières ! elles ont tant de sujet d'irritation ! D'abord le mari. – (Il faut en convenir, il y a peu de ménages d'ouvriers qui soient heureux) – Le mari ayant reçu plus d'instruction, étant *le chef de par la loi*, et aussi *de par l'argent* qu'il apporte dans le ménage, se croit – et il l'est de fait – bien supérieur à la femme, qui, elle, n'apporte que le petit salaire de sa journée, et n'est dans la maison que la très humble servante.

(...)

Je le répète la femme est tout dans la vie de l'ouvrier : comme mère, elle a action sur lui pendant son enfance ; c'est d'elle, et uniquement d'elle, qu'il puise les premières notions de cette science si importante à acquérir, la science de la vie, celle qui nous enseigne à vivre convenablement pour nous et les autres, selon le milieu où le sort nous a placés. – Comme amante, elle a action sur lui pendant toute sa jeunesse, et quelle puissante action pourrait exercer une jeune fille belle et aimée ! – Comme épouse, elle a action sur lui les trois quarts de la vie. – Enfin comme fille, elle a action sur lui dans sa vieillesse

(...)

Il résulte de cette position qu'il serait de la plus haute importance au point de vue de l'amélioration *intellectuelle, morale et matérielle* de la classe ouvrière, que les femmes du peuple reçussent dès leur enfance une éducation rationnelle, solide, propre à développer tous les bons penchants qui sont en elles, afin qu'elles pussent devenir des ouvrières habiles dans leur métier, de bonnes mères de famille capables d'élever et de diriger leurs enfants et d'être pour eux, comme le dit *La Presse, des répétiteurs naturels et gratuits des leçons de l'école*, et afin qu'elles pussent servir aussi *d'agents moralisateurs* pour les hommes sur lesquels elles ont action depuis la naissance jusqu'à la mort.

Commencez-vous à comprendre, vous, hommes, qui criez au scandale avant de vouloir examiner la question, *pourquoi je réclame des droits pour la femme ?* – pourquoi je voudrais qu'elle fut placée dans la société sur un pied *d'égalité absolue* avec l'homme, et qu'elle en jouit en *vertu du droit légal que tout être apporte en naissant ?*

Je réclame des droits pour la femme parce que je suis convaincue *que tous les malheurs du monde proviennent de cet oubli et mépris qu'on a fait jusqu'ici des droits naturels et imprescriptibles de l'être femme.* Je réclame des droits pour la femme, parce que *c'est l'unique moyen qu'on s'occupe de son éducation,* et que de l'éducation de la femme dépend celle de l'homme en général, *et particulièrement celle de l'homme du peuple.* – Je réclame des droits pour la femme, parce que c'est le seul moyen pour obtenir sa réhabilitation devant l'église, devant la loi et devant la société, et qu'il faut cette réhabilitation préalable pour que *les ouvriers soient eux-mêmes réhabilités.* – Tous les maux de la classe ouvrière se résument par ces deux mots : misère et ignorance, ignorance et misère. – Or, pour sortir de ce dédale, je ne vois qu'un moyen, *commencer par instruire les femmes, parce que les femmes sont chargées d'élever les enfants mâles et femelles.*

(...)

Ce n'est donc pas au nom de *la supériorité de la femme* (comme on ne manquera pas de m'en accuser) que je vous dis de réclamer des droits pour la femme : non vraiment. – D'abord, avant de discuter de *sa supériorité*, il faut que *son individu social soit reconnu.* – Je m'appuie sur une base plus solide. – C'est au nom de *votre propre intérêt à vous hommes* ; c'est au nom de *votre amélioration, à vous hommes* ; enfin, c'est au nom du *bien-être universel de tous et toutes* que je vous engage à réclamer des droits pour la femme, et, en attendant, de les lui *reconnaître* au moins *en principe.*

C'est donc à vous, ouvriers, qui êtes les *victimes de l'inégalité de fait* et de l'injustice, c'est à vous qu'il appartient d'établir enfin sur la terre le règne de la

justice et de *l'égalité absolue*, entre la femme et l'homme.

Donnez un grand exemple au monde, exemple qui prouvera à vos oppresseurs que c'est par le droit que vous voulez triompher, et non par la force brutale ; vous, cependant, 7, 10, 15 millions de prolétaires, qui pourriez disposer de cette force brutale.

Tout en réclamant pour vous la justice : prouvez que vous êtes justes, équitables ; proclamez, vous, les hommes forts, les hommes *aux bras nus*, que vous reconnaissez la femme pour *votre égale*, et qu'à ce titre, vous lui reconnaissez *un droit égal* aux bénéfices de l'UNION UNIVERSELLE DES OUVRIERS ET OUVRIERES. »

(...)

Ouvriers, en 91, vos pères ont proclamé l'immortelle déclaration des DROITS DE L'HOMME, et c'est à cette solennelle déclaration, que vous devez d'être aujourd'hui des hommes libres et égaux en droit devant la loi. – Honneur à vos pères pour cette grande œuvre. – Mais, prolétaires, il vous reste, à vous homme de 1843, une œuvre non moins grande à accomplir. – A votre tour affranchissez les dernières esclaves qui restent encore dans la société française ; proclamez les DROITS DE LA FEMME... »

Que peut-on ajouter à cet extrait de *l'Union Ouvrière* ? Quelques formules ont vieilli mais ici s'enchaînent à merveilles les batailles pour l'éducation, les droits, le bien-être général et le bonheur des couples. Flora Tristán lutte aussi pour le rétablissement du droit au divorce, mis en place par la Révolution française dans un sens favorable aux femmes et qui fut ensuite rogné petit à petit jusqu'à disparaître de la législation avec le retour de la royauté.

## Acte 2, scène 2

*En ce 28 août 2005, deux personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. A présent ce rendez-vous a produit quelques habitudes : la même place dans un coin, les mêmes boissons commandées (Perrier-menthe pour elle, un panaché pour lui), les mêmes papiers sur la table (généralement comme elle arrive un peu avant lui, elle a **Le Monde** avec elle).*

**Manuel** : Tout d'abord merci pour les portraits en particulier celui de Traviès.

**Olimpia** : Traviès était né en Suisse en 1804 et mourut à Paris en 1859. Lui aussi mériterait d'être mieux connu. Il contribua au mythe du gamin de Paris que Victor Hugo immortalisa du nom de Gavroche.

**Manuel** : Pourquoi un mythe ?

**Olimpia** : Il finira en Poulbot après avoir été au cœur de *la liberté guidant le peuple*. Traviès ajoutera sa part au mythe. Il aurait aussi voulu faire de Flora un autre mythe.

**Manuel** : Pour ton texte, j'y ai lu, comme une réponse à Condoleezza Rice (ils disent Condolesa Arrozo au Pérou), n'est-ce pas incroyable ?

**Olimpia** : Je ne comprends pas !

**Manuel** : Les USA ont aujourd'hui une femme, noire qui plus est, aux plus hautes commandes de l'Etat, pour y faire la politique la plus anti-sociale. Voilà où conduit le féminisme quand il n'est pas accroché au moteur de l'émancipation sociale globale. L'URSS des communistes fit l'inverse : le « pouvoir ouvrier » d'abord et plus tard la

revendication féministe. Aux USA, la bataille pour les droits civiques a donc abouti à cette démarche : puisqu'il fallait accorder des droits aux « minorités » les autorités ont traduit : « voyons quels membres des communautés pourrons servir la cause des maîtres du monde ». Incontestablement, la classe politique US sait parfaitement changer pour que rien ne change !

**Olimpia** : Disons qu'au nom de la « justice », l'inégalité sociale a été élargie à tous !

**Manuel** : Exactement ! Avant les droits civiques et les droits des femmes, il y avait un écart immense entre les puissants hommes blancs, et les marginaux en tout genre (les Noirs et encore plus leurs femmes qui vivotaient dans une zone réduite). A présent, la classe moyenne noire est en place ! N'est-ce pas la preuve d'une certaine égalité !

**Olimpia** : Oui, c'est ça l'égalité dans l'inégalité alors qu'il faudrait le droit à la différence dans l'égalité.

**Manuel** : Je comprends mieux à présent qu'ils soient des milliers à vouloir laisser Flora dans les tiroirs !

**Olimpia** : Et pourtant, nous sommes encore à distance de cet ouragan Tristánien !

**Manuel** : Comment ça, à distance ?

**Olimpia** : Parce qu'il faudrait lire en même temps, tous les chapitres pour vivre au cœur de la turbulence. Parce que je me sens mal à couper en tranches cette femme. Je voudrais qu'on puisse regarder son combat comme on regarde son visage : d'un coup !

**Manuel** : Tu voudrais que le regard linéaire du lecteur devienne le regard fou du peintre ? Quand je dis fou, je veux dire organisé et improvisé, superficiel et profond etc.

**Olimpia** : Beaucoup aime mentionner les paradoxes de Flora que je préfère appeler ses contradictions. Par

exemple, elle évoque la nature généreuse de la femme et dit en même temps qu'il n'y a pas de nature féminine. Il n'y a pas de temps sans espace et vice-versa. Pourtant le temps m'apparaît contradictoire avec l'espace.

**Manuel** : Bon ! je n'arrive plus à te suivre...

**Olimpia** : Pense au rapport entre le spectateur et l'acteur au théâtre. Et si le théâtre n'était que la scène réduite de la vie même ?

**Manuel** : Pas d'acteurs sans spectateurs et inversement, pourtant les deux positions sont en effet contradictoires. Où arrivent à présent les voyageurs du petit train ?

**Olimpia** : Dans un autre théâtre, route de Bordeaux, qui s'appelle le Théâtre de l'Embellie. La dame qui accueille le petit train a tout aménagé à merveille. Sans connaître notre histoire je peux dire qu'elle l'a vécu tout au long de sa vie d'artiste. Les deux clowns auraient là une tâche immense qui supposerait un vrai travail de rédaction des dialogues puisque nous aurions Olympe de Gouges face à Mary Wollstonecraft. Je me suis même dit en rêvant à tout ça que je devrais laisser là ce voyage de Flora d'Agen à Castres, pour me lancer dans l'étude liant les deux femmes, la Montalbanaise et la Londonienne face aux événements de 1792. Faute de documentation, je pourrais éventuellement remplacer Mary par Emilie du Châtelet liée à Montauban puisque mariée avec Monsieur Le Tonnelier de Breteuil le nom de l'évêque majeur de la ville, le constructeur du magnifique bâtiment qui se changea en Musée Ingres.

**Manuel** : La liberté, c'est la dure tâche de choisir sa vie !

**Olimpia** : Et toi, as-tu choisi de commencer à lire *Le Paradis – un peu plus loin* ?

**Manuel** : Oui, mais je n'ai pas terminé la lecture et je garde donc mes réflexions pour la semaine prochaine. Je note simplement que Vargas Llosa, que j'ai cessé de lire après son *Poisson dans l'eau*, y est égal à lui-même.

**Olimpia** : Termine vite ta lecture car avec le prochain chapitre, tu vas pouvoir organiser une confrontation importante.

**Manuel** : Dans quoi tu te lances ?

**Olimpia** : Flora et la politique !

**Manuel** : Je te promets d'attendre avec impatience ta prochaine tranche tout en considérant qu'il n'y a pas de tranche possible avec Flora !

P.S : La nouvelle carte d'invitation du sub concerne les responsables d'ONG ainsi que les femmes, les hommes, les vieux, les jeunes qui, à titre individuel, veulent participer aux débats sur la *Sexta*. Une association de Mexico propose le voyage pour 520 pesos. Direction San Miguel à une heure de Ocosingo. Ce jour-là, le 28 août, il y a beaucoup de jeunes (les jeunes-jeunes) mais se différencient-ils vraiment des « jeunes avec expérience » constituant le reste de l'assistance ? Pour Marcos, ceux qui luttent restent jeunes.

Comme les droits des femmes sont les thèmes en débat (contre le patriarcat qui prend parfois des allures progressistes), pas surprenant si ce détour par le Mexique va être plus long que d'habitude.

Au moment même où se tenait la réunion, Carlos Martínez García posait une question précise à Marcos : que dire des Indiens évangélistes ?

Cette question est d'importance sur le terrain religieux et politique. Partout aux Amériques, sans

vouloir généraliser, les évangélistes servent souvent de bras armés des pouvoirs des USA. Ils existent aussi au Chiapas. Ils furent mentionnés à propos du massacre en décembre 1997 d'Acteal. Les victimes furent des catholiques nota Marcos. Les coupables étaient-ils évangélistes ? En Equateur beaucoup d'indiens sont devenus évangélistes et ils jouent sur le fait qu'ils sont «religieusement incorrects » pour appeler au secours. Leur chef, Antonio Vargas, leader indigène converti, fut le plus ferme soutien de Lucio Gutierrez, le président qui se vendit tellement aux USA qu'il fut chassé du pouvoir par une révolte. L'article mentionné pose la question à Marcos seulement sous l'angle religieux : les zapatistes sont-ils pour la liberté religieuse ? Ils ont déjà répondu oui mais l'auteur de l'article prétend que les évangélistes continuent de subir des discriminations, l'EZLN ne se montrant pas plus solidaire envers eux, que la gauche traditionnelle.

Le même numéro de **La Jornada** donne la parole, comme tous les dimanches, à **Guillermo Almeyra** qui intitule son article : *La sexta : observations et propositions.*

## 5 – il a tué la politique

A Agen, la confusion est à son comble.

*Je reviens à mes hommes de ce soir. Tous ces malheureux étaient dans l'ordre politique (Kersansie). L'un m'a fait une réflexion à propos de lui [l'ordre du politique]. Le chevalier voulait exactement savoir quelle serait la forme de gouvernement que je prendrais si je parvenais à réussir, et il nous fit une longue tartine à ce sujet, d'une bêtise comme jamais encore je n'en avais entendue. L'un des ouvriers aussi bête que le chevalier me dit alors : « Madame il est indispensable que vous me disiez quel gouvernement vous voulez car si je veux faire de la propagande parmi les paysans, moi qui habite la campagne, eh bien ils me diront. – Mais avant de signer, je veux savoir quel gouvernement nous aurons. » - Je ne pus m'empêcher de partir d'un grand éclat de rire. – Voyez-vous le paysan qui veut savoir quelle sera la forme du gouvernement. – Vraiment ces hommes politiques seraient de grands coupables s'ils n'étaient de grands stupides d'avoir mis les ouvriers dans une semblable voie.*

***Si je veux faire de la propagande parmi les paysans, moi qui habite la campagne...*** Pour Flora la classe ouvrière comprend tous les producteurs de richesse et pas seulement les ouvriers de l'industrie. Dans les débats, fondamentaux pour Flora Tristán, nous

y retrouvons toute classe de citoyens et en particulier les *chevaliers* qui sont les bourgeois démocrates.

**Tous ces malheureux étaient dans l'ordre politique** un ordre qu'elle combat avec détermination suivant un principe qui fait plaisir aux anarchistes : les droits sociaux sont prioritaires et les droits politiques en découleront. Elle aborda le même thème un peu avant dans le récit :

*11 heures du soir : Je viens de ma réunion : j'ai trouvé là 15 hommes dont un seul appartenait à la classe ... des chevaliers. C'est décidé, il paraît que j'en trouverai partout. Un beau phraseur bête comme un pot. – Aucun bon sens, aucune logique, des phrases sentimentales, l'honneur ! la gloire ! C'est un ancien saint-simonien. Et il m'a l'air de moins que rien. Il n'a pas fait une réflexion qui ait le sens commun. Rien compris, et méchant dans sa manière. Je me suis donné le plaisir de le mener un peu rudement, aussi il s'est tu. Ces ouvriers-là étaient sans intelligence. Trois seulement ont compris. – L'un a dit pourtant une chose de fort bien. – « J'ai renoncé aux moyens politiques parce que j'ai vu que ça ne prenait plus. Le moyen politique remue, mais il ne fera plus marcher. C'est superbe ! – Oui, c'est le mot. Il remue quelques esprits mais il est impuissant pour les faire marcher. » Le menuisier en prononçant cela a tué la politique. – j'ai expliqué le pourquoi de ce fait et j'ai vu que tous étaient fortement impressionnés. – Et ce fait prouve un grand sens parmi le peuple. Pourquoi voulez-vous qu'un ouvrier agisse au nom du vote universel des droits politiques. – Il se dit – après tout que m'en reviendra-t-il ? – Rien, je serai encore floué. Ah ce n'est pas la peine de me compromettre ou de m'agiter. Et il ne marche*

*pas. Tandis qu'avec le droit au travail et le droit à l'instruction, il sent très bien qu'il lui en reviendra quelque chose à lui et aux siens, - et alors il marche. - ce qui m'a amené aux idées socialistes ajouta le menuisier, c'est la faim.*

***Pourquoi voulez-vous qu'un ouvrier agisse au nom du vote universel des droits politique...***  
jusqu'ici l'anarchiste se frotte les mains : oui, le vote trompe toujours le votant. Malheureusement la politique a horreur du vide suivant une expression très juste en conséquence que met, à la place, Flora Tristán ?

Avant de répondre continuons de lire son Journal à la page d'Agen. Après l'intervention de la police elle fera un bilan : *En résumé, je suis très satisfaite de moi d'abord, car j'ai étudié tout cela avec un sang froid admirable. - je suis satisfaite aussi des ouvriers. - Je vois qu'encore deux ou trois alertes de cette sorte et ils seront fervents. Puis enfin j'ai vu appeler la force gouvernementale. Oh ! c'est au nom du roi qu'on opère, c'est tout à fait comme en 88. Ma foi, ce n'était pas la peine d'en guillotiner deux ou trois - en chasser 4 ou 5. - Pour en revenir 56 ans après à la vieille formule : « Au nom du roi. », - et que dit-on de plus en Russie ? - Il faut convenir que les révolutions politiques sont de fameuses farces ! - Se battre, se faire tuer pendant 56 ans pour en définitive approuver absolument que le lieutenant de police opèrerait sous le bon plaisir. - Mais c'est plus que farce. - C'est bête, c'est atroce ! - Battez-vous ouvriers, tuez-vous donc pour changer des gouvernements. Oui, il vous en revient gros ! - Ah ils doivent rire des ouvriers, les gouvernements !*

***Il faut convenir que les révolutions politiques sont de fameuses farces !*** Sauf que dans son argumentation de féministe développée dans *l'Union Ouvrière* nous avons vérifié qu'elle faisait ainsi référence à 1789 : « Ouvriers, en 91, vos pères ont proclamé l'immortelle déclaration des DROITS DE L'HOMME, et c'est à cette solennelle déclaration, que vous devez d'être aujourd'hui des hommes libres et égaux en droit devant la loi. – Honneur à vos pères pour cette grande œuvre ».

En février 1848, les ouvriers firent une nouvelle révolution, puis en juin, la République dirigée par une chambre élue au suffrage universel, leur fit tirer dessus : Flora Tristán aurait pu reprendre le même discours ! Oui mais... que dire quand nous découvrons dans *l'Union Ouvrière* que les gouvernements issus de la Charte de 1830, qui pourtant perturbent ses réunions, sont compatibles avec ses revendications. A la fin de son petit livre, Flora s'adresse aux Bourgeois sourds et aveugles en ces termes :

« Si M. Pernet appartenait aux *voyants*, il comprendrait *que les ouvriers ne trouveraient aucun avantage dans le renversement du gouvernement.* – Depuis 89 on a *renversé bien des gouvernements*, et qu'ont gagné les ouvriers à ces révolutions ? N'est-ce pas toujours à leurs dépens qu'elles se sont faites ? – Ne sont-ce pas *eux qui se battent* ? Ne sont-ce pas *eux que l'on tue* ? – Puis à la mêlée, succède le désordre ; les capitaux se retirent ; le commerce ne va plus, les travaux manquent, et l'ouvrier meurt de faim. Bel avantage pour lui que de faire les révolutions ! – Non, Messieurs, non je ne veux pas que les ouvriers *stipendient un agent révolutionnaire, un perturbateur de l'ordre public* ; bien loin de là, ce que je veux, c'est qu'ils paient largement un homme de cœur et de talent, qui ait pour mission

*d'empêcher les révolutions, parce que les révolutions sont contraires à la liberté et aux vrais intérêts du peuple.* » (les italiques sont de Flora Tristán)

En clair, pour Flora Tristán l'essentiel consiste à créer la classe ouvrière comme s'est créée la classe bourgeoise et alors elle pourra tenter de prendre le pouvoir politique. Cette constitution de la classe ne peut que heurter les autorités, elle le sait, elle le vérifie pendant ce Tour de France. Pour le moment, cette classe ne vise pas à se substituer aux pouvoirs, donc il faut traiter avec eux le temps nécessaire, le temps que l'union devienne une force.

La citation est connue : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ». Elle achève *le Manifeste* de Marx et Engels comme elle pourrait achever *l'Union Ouvrière* sauf que vous l'avez compris cette ressemblance s'articule sur bien des divergences.

Ressemblance quant à la date de parution : 1843 pour l'un, et 1848 pour l'autre, sauf que la date de 1848 est en France surfaite : la première traduction française date seulement de 1872 et encore, elle fut faite à New York par des immigrés français suite à la Commune. A une date il est vrai, où *l'Union Ouvrière* était déjà oubliée.

Ressemblance quant à la démarche : il s'agit de deux livres pour l'action. Sauf que Marx et Engels n'entreprirent aucun tour du monde pour défendre *le Manifeste*. En tant qu'intellectuels ils se contentèrent de produire la théorie que les militants devaient ensuite faire vivre.

Divergence sur le premier mot : « prolétaires ». Marx déduit de son analyse économique qu'il s'agit des

ouvriers industriels, les paysans n'étant que des imbéciles. Pour Flora, le nombre est important aussi elle englobe tous les producteurs. Marx néglige (le mot est faible) de discerner le cas spécifique des femmes. Cette fois ce n'est pas pour faire nombre, mais pour être le moteur de l'émancipation sociale que Flora inclut dans les prolétaires, les prolétaires des prolétaires, les femmes. Comprendre la formule « prolétaires » sans désigner les plus prolétaires, celles que les prolétaires eux-mêmes usent comme leurs prolétaires, c'est oublier la moitié de l'humanité.

Divergence sur « unissez-vous ». Marx en déduit que cette union passe par la création d'un parti. Pour Flora l'union est plutôt d'ordre syndical afin d'aboutir à des réalisations concrètes immédiates comme les Palais ouvriers.

Il n'est pas inutile de savoir que l'union version Marx, tentera de devenir une force avec l'Association internationale des travailleurs fondée en 1864 où les femmes seront longtemps interdites à cause surtout des délégués français avec en tête Proudhon. Oui, 20 ans après la mort de Flora Tristán, le 28 septembre 1864, naissait à Londres la mythique Première Internationale où de nombreux groupes demandèrent d'interdire l'entrée aux femmes. En 1866 le Congrès devait étudier le travail des femmes et des enfants. Une fois encore la réunion s'est tenue en l'absence de femmes. Les deux groupes les plus anti-féministes étaient toujours le groupe français et le groupe allemand. Pour eux, défendre le droit au travail des femmes, pièce fondamentale de la pensée de Flora, entraînait la mise à l'écart de travailleurs alors que les femmes ont tant à faire au foyer familial. A ne jamais oublier : l'anti-

féminisme s'est toujours développé pour «le bien » des femmes ! Encore en 1867, à la Première Internationale la famille fut portée au pinacle et le droit à l'égalité des sexes condamné sans ménagement par l'élite révolutionnaire de l'époque. Cette vision différente du rôle et de la place des femmes entraîne par exemple des approches différentes de la religion. Marx ne réduira jamais la religion à l'opium du peuple comme souvent on le lui fera dire mais il refusera de voir germer dans le christianisme en particulier, une référence au socialisme sur laquelle par contre s'appuiera Flora. De même, le sens pédagogique des deux démarches peut sembler commun or il comporte quelques différences. Karl et Flora veulent apporter aux ouvriers «la vérité ». Sauf que pour Karl la dite vérité consiste à décrypter le système d'exploitation alors que pour Flora il s'agit plutôt de s'emparer de la connaissance universelle générale (sur ce point Marx pourrait la traiter d'utopiste). Armand Mattelart en présentant la dite Première internationale dans son ouvrage, *Histoire de l'utopie planétaire*<sup>21</sup>, a fait fi de ce débat (alors que «l'utopie » de Flora Tristán conclut pourtant son ouvrage !).

A partir de la même idée, défendue d'abord par la Franco-péruvienne, «l'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » l'affrontement entre marxistes et proudhoniens portait surtout sur les rapports entre centralisme et fédéralisme, pour dire les choses schématiquement. Un débat entre hommes, pendant que les femmes regardaient passer le train. Marx et Engels, tout aussi sexistes que les

---

<sup>21</sup> Armand Mattelart, *Histoire de l'utopie planétaire*, La découverte, 1999

proudhoniens avaient cependant le sens pratique et défendaient une présence féminine. Peut-être pour avoir lu Flora Tristán dès 1843 ?

En 1972, au moment où Dominique Desanti, ancienne du PCF, remet Flora dans l'actualité, les Editions sociales publient, *la Sainte Famille*<sup>22</sup> qui contient le texte d'Engels intitulé : « La Critique critique sous les traits du calme de la connaissance », ou « la Critique critique personnifiée par M. Edgar Bauer », dont la première partie traite de « l'union ouvrière » de Flora Tristán. Engels veut défendre l'idée de Flora qu'il présente ainsi : « l'ouvrier fait tout, produit tout et cependant n'a ni droit ni propriété, bref, il n'a rien » que la Critique critique tient à ridiculiser en disant que l'ouvrier ne fait rien « parce que son travail reste toujours singulier, calculé sur les besoins les plus personnels, qu'il est purement journalier ». Toute valeur viendrait en fait de la connaissance, cette connaissance commençant par l'organisation du travail. Et Engels d'ajouter : « Flora Tristán – c'est à l'occasion du jugement porté sur ses idées que surgit cette grande thèse – formule la même exigence, et cette insolence d'avoir devancé la Critique critique lui vaut d'être traitée en canaille. L'ouvrier ne crée rien ; cette formule est d'ailleurs – mise à part l'idée que l'ouvrier singulier ne produit pas de totalité, ce qui est une tautologie – absolument idiote ».

Cet article aura une conclusion étrange, la Critique critique transformée par Engels en... vieille femme : « Elle est et demeure une vieille femme : on reconnaît en elle cette philosophie hégélienne, veuve fanée qui farde

---

<sup>22</sup> Marx, Engels, *La Sainte Famille ou critique de la critique critique*, Editions sociales, 1972

et attife son corps sec, réduit à l'abstraction la plus répugnante, et, en quête de galant, s'en va de par l'Allemagne ».

Puisque le chapitre 3 de l'article porte sur la question de l'amour, sous la plume de jeune Karl Marx, que peut-on y puiser de plus pour comprendre l'époque ?

Voilà que la Critique critique veut se débarrasser de l'amour suite à la lecture d'un roman d'une allemande Mme Von Paalzow : « Le culte de l'amour, c'est la souffrance, et l'apogée de ce culte, c'est le sacrifice de soi-même, le suicide ». La Critique critique n'a pas tout à fait tort quand on pense à la vie de Flora qui fut tentée souvent par le suicide et dont le dernier voyage prend la forme de ce fameux sacrifice. Que répond Marx ? En matérialiste, il répond qu'il est impensable de détacher l'homme de « l'Amour » en faisant du dit « amour » un dieu cruel, autant dire un diable. L'amour ne peut avoir une existence indépendante de l'homme. Pour la Critique critique l'amour deviendrait égoïsme, et ferait de l'homme un objet pour un autre homme, objet détestable puisque l'homme est au-dessus de l'objet. Marx présente ainsi la haute pensée de la Critique critique : « l'amour va jusqu'à faire d'un être humain « cet *objet extérieur de l'affectivité* » d'un autre être humain, l'objet où trouve sa satisfaction le sentiment *égoïste* de l'autre, égoïste, parce que c'est sa propre essence que chacun quête chez l'autre ». L'amour positif prouverait que l'autre être humain existe par l'objectivité du réel. « Par sa victoire sur l'amour, M. Edgar s'est parfaitement *posé* en « calme de la connaissance », et peut aussitôt faire la preuve sur *Proudhon* de la rare virtuosité d'une connaissance pour laquelle l'*objet* a cessé d'être « cet objet extérieur » : il apporte aussi la preuve d'un *manque d'amour* encore

plus grand pour la langue française. ». Le développement de Marx pour défendre *Qu'est-ce que la propriété ?*<sup>23</sup> sera plus long (déjà la primauté de l'économique ?) et sera ensuite remis en cause par Marx lui-même après ses études sur le capital. Par ce détour, nous comprenons que les années 1840 furent un foisonnement de réflexions en tout sens qui fondèrent bien des débats qui nous poursuivent. Marx développa-t-il quelque part ce travail de jeunesse ?

Dépassons ces petits riens pour poursuivre un parallèle entre les théories présentées par les deux livres, le Manifeste et l'Union ouvrière (que sachent ceux qui trouvent cette comparaison sacrilège, que le livre de Flora aurait mérité une diffusion aussi grande que celui de Marx-Engels)<sup>24</sup>. Marx met en titre la référence à une pensée (un manifeste qu'ils avaient failli appeler catéchisme ou credo) tandis que Flora met en titre le moyen même de mettre en œuvre cette pensée : l'union ouvrière. Marx reste du côté de la pensée tandis que pour Flora l'action prédomine.

Les deux se placent en marge des structures politiques existantes pour proposer une alternative à l'ordre social tout en refusant l'approche des « socialistes utopiques ». Pour les deux théories pas question de défendre les diverses variantes de l'élitisme politique ou la tendance aux sociétés secrètes. De même, le travail joue un rôle central.

La différence essentielle, nous l'avons noté, touche à la place et aux rôles des femmes. Elles disparaissent en

---

<sup>23</sup> Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?* Paris 1840.

<sup>24</sup> Voir une analyse de Michael R. Michau : *Tristán and Marx : The Question of Feminist Socialism*

tant que telles dans le *Manifeste* alors qu'en 1844 Marx considérait encore que la relation de couple comme base de la société. Peut-être ne faut-il pas oublier que le machisme de Marx et Engels devait être consolidé par l'organisation politique pour laquelle est fait le texte.

Enfin, les deux démarches s'opposent quant à l'usage de la violence. Pour Marx parce que la bourgeoisie ne se laissera pas facilement déposséder de son pouvoir, la lutte armée est envisageable. Tandis que pour Flora Tristán, la classe ouvrière pouvant peser de tout son nombre, elle peut faire l'économie d'une révolution violente (le prochain extrait du journal de Flora contredira cette opinion !). Les deux positions s'articulent sur deux visions de leur pédagogie : pour Marx seule une avant-garde pourra mener la bataille tandis que Flora, très confiante en l'éducation, pense que la grande majorité peut être acquise au projet *d'Union ouvrière*, obligeant ainsi la bourgeoisie à s'incliner. Pour Marx les intérêts de la classe ouvrière et de la bourgeoisie étant antagonistes, il en déduit que comme la bourgeoisie fit disparaître la noblesse en tant que classe, la classe ouvrière ne pouvait que faire disparaître la bourgeoisie en tant que classe possédant les moyens de production. L'objectif d'une disparition des propriétaires nous ramène à Flora Tristán de passage à Agen. Suite à une aventure où elle aurait pu voler une montre, elle indique :

*Comment se fait-il que moi qui ai juré de détruire toutes propriétés – et cela en pillant et tuant les propriétaires s'il n'y avait pas d'autre moyen d'en venir à bout – comment se fait-il que moi, je n'aie pas pu m'approprier cette petite montre d'une valeur de quarante francs ? – Eh bien ! je vais vous le dire. – C'est*

*que moi, j'attaque la propriété parce que la propriété c'est le vol. Et que moi, pleine d'amour et de probité je pousse l'amour de la justice jusqu'au donquichottisme. – Ma nature à moi me porte à attaquer les voleurs, les combattre à outrance – à mort – mais ma nature à moi m'empêche de voler les mêmes voleurs – parce que l'action de voler est basse, vile, dégradante.*

***J'attaque la propriété parce que la propriété c'est le vol*** cette référence à Proudhon, dont le livre paraît en 1840, est finalement peu prise en compte dans le pacifisme de Flora qui, pour confirmer, dira un peu plus loin dans son texte : *Si jamais je parviens à renverser la propriété....*

Mais attention, n'écartons rien de ce qu'elle dit : *Il faut que la devise de la première révolution soit : - « Plus de propriétaires d'aucune espèce » - et respect à l'ordre – car l'ordre est la vie, sans ordre pas de vie possible.*

Puis elle mentionne le vol patenté que commet chaque jour le maître de « l'Hôtel de France », à savoir le vol institutionnel de tout propriétaire. Le positionnement par rapport au pouvoir économique de la bourgeoisie mériterait une étude plus minutieuse que ces notes mais laissons à d'autres des raisons de relire tout Flora Tristan. Avec ce dernier indice tout de même :

*Je comprends maintenant qu'on ne saurait trop répéter que la propriété c'est le vol. – Il faut répéter cette grande vérité sur tous les tons, dans tous les lieux – que toute propriété est vol – propriété du sol, de capital, de femmes, d'hommes, d'enfants, de familles – d'idées, en un mot toute propriété. - Il faut jeter sur la propriété un anathème terrible ! – Il faut qu'avant dix ans la plus grande des injures soit celle-ci : « Tu es un*

*propriétaire. » - Il faut que la devise de la première révolution soit : « Plus de propriétés d'aucune espèce – et respect à l'ordre – car l'ordre c'est la vie, sans ordre pas de vie possible.*

Cette confrontation trop rapide Marx-Tristán rappelle une fois encore le bouillonnement des idées entre 1830 et 1848. Elle fait naître plus de questions que de réponses. Et en particulier celle-ci qui devient obsédante au fur et à mesure que l'on prend conscience de l'ampleur des écrits de Flora Tristán : pourquoi a-t-elle été oubliée pendant des années ?

Pourquoi le cacher, en introduisant ici Marx, nous pensons à Vargas Llosa, qui *dans Le Paradis – un peu plus loin*, imagine une rencontre entre Flora et Karl dans une imprimerie parisienne. Une rencontre à l'avantage de l'héroïne, Marx se montrant passablement bête. Cependant, loin de cette anecdote nous pouvons continuer d'en apprendre beaucoup en comparant *l'Union ouvrière* de 1843 et *le Manifeste communiste* de 1848. Le lecteur aura d'abord observé qu'Engels ne traite du livre de Flora que comme matière à un travail plus important : dénoncer la Critique critique. Aurait-il été trop difficile de rendre compte de l'ouvrage pour ce qu'il était ? D'autant que la route de la Française et des Allemands aurait dû se croiser bien souvent. Engels n'a-t-il pas étudié après Flora la vie à Londres ?

Pour un retour en France, nous devons mentionner la présence minime de Flora Tristán dans un livre pourtant

très beau et essentiel de Michèle Riot-Sarcey<sup>25</sup>. C'est vrai nous comptons dix références à la Franco-péruvienne mais qui restent anecdotiques. Sans contester le choix qui pousse l'historienne à s'intéresser aux femmes de la «base», des ouvrières authentiques, l'absence de la démarche de fond de Flora empêche de saisir bien des enjeux pourtant magnifiquement présentés. Nous saurons qu'Eugénie Niboyet et Flora Tristán fréquentent ensemble les cercles autour d'Owen, qu'elles sont proches et que le projet d'Union ouvrière, est connu mais le lecteur reste sur sa faim (s'il a été pris par la faim). Bien sûr, tout livre est réussi s'il en appelle un autre, mais je crains que dans ce cas, l'autre ne vienne jamais !

J'avais cru en avoir terminé avec ce chapitre quand la référence à Owen me rappela cette phrase de Flora à la fin de son récit agenais (d'Owen à O'Connell on reste dans les O) :

*En parlant d'O'Connell [Champagne] veut faire de l'Irlande une révolution aristocratique, absolument comme les Polonais voulaient faire en 1830. – Ce sont des aristocrates parlant au nom du peuple. Cette comparaison est fort juste. – C'est toujours pour moi un sujet d'étonnement que de rencontrer chez ces intelligences brutes des éclairs que je ne trouve pas chez les milieux cultivés.*

Flora Tristán connaissait bien le combat des Irlandais et particulièrement celui d'O'Connell. **Promenades dans Londres** contient un passage élogieux à l'adresse du tribun : « Lorsqu'il prend la défense du peuple ou

---

<sup>25</sup> Michèle Riot-Sarcey La démocratie à l'épreuve des femmes, trois figures critiques du pouvoir 1830-1848. Les trois figures sont celles de Jeanne Deroin, Désirée Gay et Eugénie Niboyet.

qu'il parle au nom de sa foi religieuse, il est entraînant, sublime ! il fait frémir l'opprimeur ! ... Sa laideur disparaît, et sa physionomie impressionne comme ses paroles. Ses petits yeux lancent des éclairs, sa voix est animée, claire, sonore ; ses paroles sont bien accentuées, elles vont à l'âme et font naître les plus violentes comme les plus douces émotions ; au *meeting*, il provoque à la fois les larmes, la colère, l'enthousiasme et la révolte !!! Je ne connais rien de si merveilleux que cet homme ».

En relevant l'analyse de Champagne, au sujet d'O'Connell, Flora montre à la fois son attention aux autres, son refus des dogmes et son souci permanent des questions internationales. Le nationalisme permet en Irlande et Pologne une alliance de classe originale entre aristocratie et peuple. Dès les années 1840 nous pouvons comprendre avec Flora ce qu'aujourd'hui encore certains ont du mal à admettre : la révolution n'est pas seulement démocratique, progressiste, ouvrière ou féministe. La révolution n'est rien d'autre qu'un changement avec retour au point de départ alors ... on peut tout lui faire dire pendant sa trajectoire. O'Connell était dans la France de 1840 la même chose que Lech Walesa dans celle de 1980.

## Acte 2, scène 3

*En ce 4 septembre 2005, deux personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. Les consommations demandées sont devenues un rituel avec l'été qui s'en va. Nous écartons des dialogues publiés les échanges sur la vie propre des deux personnages.*

**Manuel** : Cette fois tu fais référence au livre de Vargas Llosa sur lequel je ne veux encore rien dire de sérieux. J'avoue seulement être un peu déstabilisé par le talent de ce romancier et j'en reste à une approche superficielle.

**Olimpia** : Une référence rapide que tu ne peux donc compléter ?

**Manuel** : Je crois que l'actualité nous oblige à répondre à cette question : pourquoi Mario a-t-il éprouvé le besoin de récupérer une révolutionnaire alors que politiquement il défend sans cesse le néo-libéralisme, et avec intelligence qui plus est ?

**Olimpia** : Parce qu'il délimite parfaitement bien ses responsabilités de romancier, et celles de citoyen. En tant que romancier, les vies de Flora et Paul Gauguin constituaient une très riche matière et il a créé une œuvre leur redonnant une existence, donc une œuvre littéraire. Pour donner son opinion sur l'utopiste Flora Tristán il aurait écrit un essai.

**Manuel** : Je connais sa théorie plaçant la littérature au-dessus de tout, une littérature de ce fait porteuse d'insoumission, et je veux bien penser qu'il se s'applique à lui-même, or je trouve peu de différence entre son roman et son essai introductif au livre de Stéphane Michaud, *la paria et le rêve*<sup>26</sup> qu'il a intitulé *l'odyssée de Flora*.

**Olimpia** : Tu en déduis quoi ?

**Manuel** : D'une part je ne néglige pas l'exploit du montage technique du roman : les chapitres impairs pour Flora et les pairs pour Paul ; avec au sein de chaque chapitre deux temporalités matérialisées par deux titres. Pour Flora, celles des étapes de son dernier «livre», *le Journal de son Tour de France*, et celle de sa vie entière. En conséquence, dès le chapitre trois, nous avons : « Bâtarde et fugitive *Dijon, avril 1844* ». Je dis exploit car à la lecture, tout ceci semble fluide et se lit ... comme un roman.

**Olimpia** : Et d'autre part ?

**Manuel** : En transformant Flora en héroïne de roman - pour Paul les questions sont un peu différentes à partir du moment où ses tableaux sont très largement consultables et donc connus – il l'enfoncé dans son siècle et la désarme pour les combats d'aujourd'hui.

**Olimpia** : Une fois de plus, le romancier n'a que faire de l'actualité si bien que Mario rend enfin Flora universelle.

**Manuel** : Sauf que le livre est rédigé au moment du bicentenaire de sa naissance, qu'il est publié en même temps en France et dans le monde hispanique pour ne pas rater la date, et qu'il a été entouré d'une vaste

---

<sup>26</sup> Stéphane Michaud : *La Paria et le rêve*

campagne de promotion d'une presse au service des idées de Mario. Alors, quant à se moquer de l'actualité...

**Olimpia** : La vie est ainsi, il faut saisir les opportunités. Sans Mario le bicentenaire aurait été bien terne pour Flora !

**Manuel** : Tu n'as donc pas la sensation que ce roman enterre certains combats de Flora ? Ou même qu'il la statufie ? Comme un romancier peut tout se permettre, à partir du moment où il arrive à captiver son lecteur, tu trouves normale la rencontre qu'il imagine entre Marx et Flora Tristán pour ridiculiser le philosophe allemand. Cependant je reconnais un magnifique faux-vrai. En 1843 au moment même où Flora publie son *Union Ouvrière*, Karl Marx est en effet à Paris et la rencontre aurait pu se produire comme Mario la raconte !

**Olimpia** : Donc tout va bien ?

**Manuel** : Pas exactement. Avec ce livre, Vargas Llosa reprend une idée qui le travaille depuis longtemps : le rapport à l'utopie. Il a publié, contre l'écrivain péruvien José María Arguedas, un livre qui s'intitule *l'Utopie archaïque*<sup>27</sup> pour tenter de démontrer – je résume – que Arguedas s'inventa un projet indigéniste qu'il aurait voulu réel, mais qui restera une fiction. Comme pour Flora, Mario utilise l'éloge pour mieux disqualifier celle dont il fait le portrait ! Ah ! si tous les archaïques de la terre voulaient se donner la main...

**Olimpia** : Je le reconnais, c'est volontairement que j'ai refusé d'employer le mot utopiste pour qualifier Flora.

**Manuel** : Cette étiquette me paraît devenir très vite une prison. A lire ce que j'ai lu, comment ne pas noter

---

<sup>27</sup> Mario Vargas Llosa : *L'utopie archaïque*, José María Arguedas et les fictions de l'indigénisme, Gallimard 1999

des objectifs impossibles chez Flora ! Est-ce que l'utopie est l'horizon que l'on ne peut atteindre ? Or dans le même temps Flora est la première à proposer des avancées sociales devenues réalités : la Sécurité sociale, la Maison de retraite, l'Éducation gratuite laïque pour tous, le droit au divorce, l'abolition de la peine de mort. Où est l'utopie dans de telles revendications ?

**Olimpia** : Tu sous-entends que le terme utopie est une façon de renvoyer Flora au rang du romanesque ?

**Manuel** : J'hésite mais j'insiste en même temps, je sens l'enterrement génial de Flora dans le *Paradis – un peu plus loin*.

**Olimpia** : Pas du tout, et même au contraire, quand on sait qu'une part des combats passés mériteraient d'être enterrés. Pour l'essentiel, malgré son néolibéralisme ou à cause de lui, Mario a toujours été féministe et il retrouve avec plaisir ce combat chez l'héroïne, un combat dont tout le monde sait l'actualité.

**Manuel** : Tu veux dire : Mario nous offre les palpitations d'un combat social, et à nous de faire l'actualité.

**Olimpia** : Oui, en quelque sorte.

**Manuel** : Je vais réfléchir à cette éventualité. Globalement je sens mal la question. En attendant, cette petite anecdote qui tient au titre. *Le Paradis – un peu plus loin* est le nom que l'on donne au Pérou à un jeu que vous appelez, colin-maillard. En conséquence l'édition espagnole montre des enfants pratiquant ce jeu. Je ne discute pas pour le moment la symbolique de l'enfant qui, les yeux bandés, cherche le Paradis mais simplement la traduction donnée par Bensoussan. Il ne pouvait donner comme titre de roman : colin-maillard donc il garde la traduction littérale de l'espagnol, *le Paradis – un peu plus loin*. Pourquoi l'éditeur montre-t-il des

enfants faisant une ronde sans qu'apparaisse le masque ? Ensuite, quand la référence au jeu arrive dans le texte page 22, il continue d'appeler le jeu : « le paradis ». En France, les joueurs ne font aucune référence au Paradis donc la présentation risque d'empêcher de deviner qu'il s'agit de Colin-Maillard ...

**Olimpia** : ...pour perdre ainsi la symbolique ? Peut-être y en a-t-il une autre qui échappera au lecteur, celle au grand musicien Liszt qui court tout au long du voyage de Flora.

**Manuel** : Tu te prépares à l'étudier ?

**Olimpia** : Oui, et pour finir avec Mario, un seul point me gêne dans son roman : le langage assez cru qu'il prête à Flora et qui correspond sans doute au tempérament de cette femme mais peu à ses manières de grande dame. Il veut transposer en langage d'aujourd'hui, le comportement assez aristocratique de Flora ce qui me pousse à l'interroger sur le cas de Liszt et ses auditeurs.

(**Olimpia** faisant mine de partir, **Manuel** l'arrête)

**Manuel** : Attends, je ne peux te laisser partir sans avoir des nouvelles de ton petit train !

**Olimpia** : Je sens qu'il se perd un peu. Il est évident qu'il commence à revenir vers son point de départ et s'arrête au Cours Foucault. Là, dans un sous-terrain les deux clowns ridiculisent la politique : l'un est Jeanbon Saint-André et l'autre Poncet-Delpech. Je n'ai pas la moindre idée de la première réplique !

**Manuel** : Les rêves sont toujours ainsi, ils ne font que passer. Peut-être imagines-tu que mes recherches historiques pourront t'aider ?

**Olimpia** : Je ne sais pas. Nous verrons de quoi demain sera fait.

*Les deux bavards se séparèrent une fois de plus.*

**P.S. : Du Chiapas nous vient un échange sur la question féministe : Le mercredi 7 septembre 2005** le journal mexicain *La Jornada* publie cet article de **Rosa Rojas** qui met en cause l'EZLN sous ce titre :  
*L'EZLN a expulsé des groupes féministes de ses zones d'influence.*

« Des féministes du Chiapas qui travaillent pour les droits des femmes ont indiqué à la Comandancia General de l'EZLN que leurs organisations avaient été expulsées du territoire zapatiste, et que quelques Indigènes qui recherchèrent leurs services furent menacées de prison.

Suite à la Sexta Declaración de la Selva Lacandona, au cours d'une des réunions pour mettre en marche *la otra campaña*, des membres du groupe des femmes de San Cristóbal, appartenant au Colectivo Feminista Mercedes Olivera AC, del Centro de Derechos de la Mujer de Chiapas AC y del Feminario, ont déclaré : "Nous n'avons jamais compris pourquoi, sans la moindre explication, on demanda à quelques organisations non gouvernementales (ONG) de sortir des communautés et régions zapatistes où nous intervenions, même quand les projets mis en œuvre étaient discutés avec les communautés et administrés avec transparence. Nous savons comme vous, que les problèmes de «genre» sont universels. Nous n'avons jamais pensé que d'appartenir à l'organisation cela pouvait les faire disparaître automatiquement. Au contraire nous pensons aussi qu'on peut les combattre. Atteindre le respect et l'égalité entre hommes et femmes, récupérer la possibilité d'être maîtresses de nos corps, d'exercer une sexualité libre et responsable, de revaloriser nos identités, sera un long chemin surtout quand les inégalités se cachent sous les traditions. Que pouvons-nous faire quand les femmes

violées ou maltraitées recourraient à nos services en quête d'attention ? Que faire pour prévenir ces problèmes ? Plusieurs fois nous avons demandé à votre organisation un lieu pour parler de ces problèmes et d'autres, comme l'achat de femmes ou le vol de leurs terres en zones zapatistes, mais nous n'avons jamais eu de réponse. Au contraire, parfois on frappa ou menaça de prison celles qui cherchaient nos services."

Elles ont proposé de construire ensemble une politique d'alliances "claire et respectueuse des différences, qui fonctionne de façon transparente et horizontale, sans autoritarismes, « verticalismes » ni exclusions arbitraires". Ensuite, par téléphone, elles ont indiqué qu'après leur intervention des envoyés de la Comandancia General del EZLN leur ont demandé de parler avec elles mais ce ne fut pas possible car quelques-unes des intervenantes s'étaient retirées en attendant que se fixent une date et un lieu pour une telle réunion. »

**Que peuvent répondre les Zapatistes ? Le jour même, dans un communiqué Marcos déclare :**

« Nous étions en train d'écrire cette lettre quand nous avons lu la note apparue dans *La Jornada* du 7 septembre 2005 signée par **Rosa Rojas**. qui rend compte de la critique qui, librement et sans censure, a été faite publiquement, à la réunion des ONG des 27 et 28 août. Voici la déclaration que nous voudrions faire à ce sujet :

En effet, avec vous (et pas seulement avec vous), notre structure politico-militaire a commis, au cours des années passées une série d'actes arbitraires et injustes. De tels actes se sont produits même au-delà de la zone où vous travaillez, en fait, on peut même dire dans toutes

les zones. Sur ce point, nous vous présentons (à vous et à toutes celles que subirent nos dommages) publiquement nos excuses en espérant que votre noblesse puisse les accepter. Cependant, nous considérons que dans ce type d'erreurs (et d'autres) que nous avons commises au cours de notre histoire comme organisation, il ne suffit pas de présenter des excuses (et ne suffisent pas les sanctions prises alors envers les responsables de ces actes d'autoritarismes). C'est pour cela qu'à partir de 2001 nous avons commencé un processus de restructuration interne en vue d'enlever à l'appareil politico-militaire, de façon tendancielle et irréversible, les questions touchant aux structures civiles propres aux communautés indigènes. Nous avons reconnu ainsi que la présence de nos chefs politico-militaires n'était pas toujours bénéfique au développement de la résistance et que, assez souvent, nous avions à résoudre, à partir de critères militaires, des questions qui avaient plutôt besoin de critères politiques. Pour cette raison (et d'autres) furent créées les Caracoles et les Juntas de Bon Gouvernement. A présent les camarades hommes et femmes, formant les autorités civiles, prennent leurs décisions sans dépendre des autorités militaires et sans les consulter. Tous les travaux dans les communautés, y compris le plus louable quant à la promotion des droits des femmes, sont réalisés à présent, et depuis quelques années, directement par les Juntas du Bon Gouvernement et les autorités des communautés. Nous ne nous y impliquons en rien. Vous (et d'autres comme vous) ne verrez plus en nous un obstacle à leur intervention, vous aurez seulement à gagner l'approbation et l'agrément des peuples. Si nous vous avons demandé une réunion bilatérale c'était pour parler de cette question et d'autres qui à présent ne sont

plus nécessaires. Nous comprenons que, par votre intervention publique et à présent par la note journalistique, vous demandez une explication et des excuses publiques et nous les présentons ici. Nous espérons sincèrement, que l'erreur que nous avons commise, et que nous reconnaissons publiquement, ne vous a pas arrêtée dans votre travail de promotion et de défense des droits des femmes indigènes et non-indigènes et que vous trouvez en vos cœurs la bonté pour pardonner à nos bourdes passées (en répétant que nous nous engageons à ne pas retomber dans les mêmes travers). Santé et noblesse. El Sub. »

Peut-être qu'à présent les Zapatistes seront plus attentifs à la parution de livres du genre de ceux d'**Ambar Past**, poète du Chiapas (un recueil titré « Quand c'était un homme » publié le 20 août 2004 et où l'écrivaine se fait homme avant de redevenir femme). C'est un chroniqueur français qui attira mon attention sur le sujet. Pour la sortie du livre, Elena Poniatowska qui présenta le dossier dans *la Jornada*, suggéra au «Sub», de « manière modeste » d'inclure parfois, dans ses communiqués, des poèmes des nombreux artistes du Chiapas. Pour vous faire rêver, j'aligne les noms de ces enfants du néant : Rosario Castellanos, Jaimes Sabines, Oscar Oliva, Eraclio Zepeda, Elva Macias, Carlos Jurado, Juan Bañuelos, Miguel Angel Hernandez.

Presque au même moment, le chroniqueur français releva le 2 septembre 2004, une dépêche de l'AFP si minuscule qu'elle attira seulement l'attention des médias équatoriens ! Olga Caro, prof à l'Université du Mans, venait de publier deux contes presque inédits de **Jorge Icaza**. Peut-on faire plus sous-terrain ? Une femme,

publiant en France, les écrits en castillan, d'un Equatorien ! Etonnement suprême, cette publication, qui attendait depuis 10 ans, a été rendue possible suite à l'obscur décision d'un (ou d'une) employée de l'Education nationale ! Cette personne eut la bonne idée d'inscrire au programme du concours de professeur de littérature en lettres hispaniques, le thème de la domination, thème à étudier à travers les œuvres du Péruvien **José Maria Arguedas**, de l'Equatorien **Jorge Icaza**, et de la Mexicaine **Rosario Castellanos**. Voilà comment, coup sur coup, une femme qui écrit au Chiapas attira l'attention d'un chroniqueur français inconnu !

## 6 – sur les bienfaits de la poésie

Grouper en si peu d'heures autant d'aventures prouve que Flora était une grande dame. Aussi en cette étape elle ne manquera pas de se couvrir d'éloges : *je suis douée d'une force de volonté peut-être sans exemple dans l'humanité... ;.. je songe à la hardiesse de ma nature – cette passion démesurée qui est en moi – de tout – connaître - j'y cède avec l'aveuglement de la passion... ; moi qui certes ne suis pas manchote en fait de force quelconque... ; moi qui me croyais capable de tout lorsque je le voudrais...* Elle note aussi les qualités qui lui jouent de mauvais tours : *Cet esprit d'à-propos que je possède à un haut degré souvent m'est très nuisible. Je le combats autant que je peux.*

La grande dame se pose des questions au sujet de l'artiste qui involontairement accomplit le même Tour de France qu'elle.

*Minuit. – Je ne puis dormir parce que M. Liszt a grande soirée chez lui. La société fait un si grand vacarme qu'on s'attroupe en bas en sachant ce que c'est. Cela donne l'idée du bon ton de ladite société. Il paraît que Jasmin a scandalisé tout le monde. – Il s'est toujours mis avant son ami Liszt, ainsi au théâtre il a dit en patois - On me donne les couronnes et je te les donne. Mes Agenais commencent à s'apercevoir que leur poète est passablement ridicule. Flora aurait réussi*

à convaincre de dignes ouvriers de se moquer de Jasmin ?

**M. Listz a grande soirée chez lui.** Que je te dise, Jasmin, ce musicien du nom de Listz a côtoyé beaucoup d'amis de Flora. Elle va s'en servir pour régler quelques comptes supplémentaires avec toi. Elle avait déjà indiqué dans les premières lignes de son journal :

*A chaque instant je suis interrompue par les bravos ! les battements de main, les cris de joie que font entendre les bruyants convives qui donnent un banquet à M. Liszt. C'est Jasmin qui fait les honneurs de la fête. – La foule des badauds d'Agen est en bas, aux croisées – se moquant de Jasmin - ce qui fait dire à celui-ci que ses compatriotes sont ingrats – qu'à Paris, à Toulouse, à Bordeaux, partout enfin où il y a de vrais connaisseurs il est lui, Jasmin, fort apprécié. – Je ne sais pas de quelle manière M. Liszt aura été fêté dans les autres villes, mais certes s'il n'a pas eu de convives plus choisis qu'ici je n'envie pas son sort. – Dieux, que je serai malheureuse s'il me fallait frayer avec tous ces bourgeois vulgaires, bêtes, chantant faux, criant fort, parlant mal – quelle différence avec mes ouvriers (j'écris ceci à Agen)*

**Les bourgeois vulgaires, bêtes, chantant faux, criant fort, parlant mal...** Les bourgeois cumulent les tares sociales, les mêmes que les tiennes Jasmin sauf que tu n'es pas un bourgeois et que tu deviens doublement ridicule. Dès le départ, en te rencontrant, Jasmin, elle note à ton, sujet : *Il paraît dans un état d'exaltation, de folie, de joie. – J'en apprend enfin la cause : Liszt, son ami Liszt est ici, il y est venu exprès pour lui Jasmin – et c'est lui, Jasmin qui fait le concert.*

Jasmin, à chaque page du récit tu obsèdes Flora qui au-delà de l'anecdote, rapporta encore tes propos :

*Il me dit qu'il avait fait une révolution dans l'art poétique, qu'il parlait au cœur – avec de pareils sentiments ! qu'il faisait une langue nouvelle, et toutes choses monstrueuses de vanité ! – qu'il voulait un changement, lui, dans la poésie – ce qui était bien plus important que de le faire dans l'ordre social. – Enfin il me parla de Liszt son ami, - il le met bien au-dessus des apôtres passés présents et futurs (textuel). Et la même tartine sur les bienfaits de la poésie.*

**Et la même tartine sur les bienfaits de la poésie** et parmi les bienfaits de la poésie Jasmin envisage rien de moins que d'écrire peut-être un jour à la gloire de Flora Tristán : *Cependant madame, j'admire les personnes qui comme vous se dévouent à l'humanité et à ce titre je vais prendre votre nom (textuel) et peut-être, si l'occasion se présente, je parlerais de vous dans mes vers (textuel). J'en aurai bien vu dans ce Tour de France, mais jamais le ridicule, la vanité, le grotesque n'étaient allés jusque là. – Je ne pus m'empêcher de sourire et de dire : - Je vous remercie bien, monsieur Jasmin de cet honneur – mais les vrais apôtres ne briguent pas l'honneur d'être chantés par les poètes de leur époque. – Cette gloire est réservée aux poètes qui viennent 4 ou 500 ans après eux.*

**Cette gloire est réservée aux poètes qui viennent 4 ou 500 ans après eux**, là je m'arrête un peu. Flora luttera toujours contre l'art pour l'art et montre ici un rapport étrange entre l'art et son sujet. 4 à 500 ans d'écart ! L'art est secondaire. Pour Jasmin aussi puisqu'il met sa plume au service des autres, ses contemporains. Quand il dit *qu'il faisait une langue nouvelle*, elle se moque, or, n'est-ce pas la véritable

fonction du poète ? Jasmin ne fait pas preuve de vanité, c'est exactement une de ses ambitions : donner au patois des lettres de noblesse ! Ce que Mary-Lafon lui conteste, mais ce dernier aurait tout autant contesté Flora Tristán qui, sans doute, n'en avait que faire des troubadours. Pour Mary-Lafon, la langue nouvelle n'était pas à inventer, il suffisait de la chercher chez les troubadours, ce que le populisme de Jasmin ne pouvait comprendre.

La presse agenaise sera beaucoup plus bavarde pour Liszt que pour Flora. Dès le mardi 17 septembre, **le Mémorial** voulant montrer qu'il est bien informé, indique sous le titre : M. Liszt à Agen

« Cet artiste célèbre qui est actuellement à Bordeaux doit se faire entendre à Agen. De vives instances lui ayant été adressées afin d'obtenir cette faveur, il a bien voulu répondre avec une grâce qui donne un plus grand prix à sa complaisance que ce serait pour lui une véritable fête. Depuis que cette heureuse nouvelle est connue, on est impatient de savoir le jour où le concert aura lieu. Nous pouvons assurer que ce sera vendredi prochain ».

Puis le jeudi 19 septembre nous apprenons :

« Le concert donné par M. Liszt aura lieu ainsi que nous l'avons annoncé vendredi au théâtre. Il ne sera joué aucune pièce dramatique mais on croit que les membres de la société philharmonique d'Agen, si remarquables sous tant de rapports, exécuteront quelques morceaux de chants comme témoignage de sympathie envers le grand artiste que notre ville sera fière de posséder et heureuse d'admirer : Ouverture de Guillaume Tell (Rossini) ; Andante de Lucie de Donizetti ; Fantaisie de Robert le Diable valse infernale de Mayerbeer ; Invitation à la valse

de Weber ; Mazurka de Chopin ; Mélodies hongroises ; Galops chromatiques ».

Un beau programme que toujours le même journal va décrire le samedi 21 septembre sous la plume de Adolphe M...n : « Le roi des pianistes est dans nos murs. Il s'est retourné vers nos belles contrées et il a compris que dans cette patrie naturelle des poètes inspirés et populaires l'art devait avoir nécessairement un culte et des autels. Le ciel assombri depuis deux jours par la pluie et les orages, laissait voir son plus bel azur et dans toutes les rues de la ville d'éblouissantes toilettes apparaissaient pour joindre à la magie des sons que promettait le concert, le charme prestigieux des couleurs.

(...)

A Dieu ne plaise que j'oublie une ravissante improvisation de Liszt sur la romance favorite de Jasmin ***Faribolo pastouro***. C'étaient à chaque instant des broderies nouvelles sur ce thème si naïf et si frais, et toujours la dernière éclosion faisait oublier la précédente à propos de laquelle on venait pourtant d'épuiser toutes les formules connues de l'enthousiasme. Pour moi, je me prenais à redire les quatre vers d'Antony Deschamps

Voilà le merveilleux enfant, homme à présent !

Au trépid musical poète improvisant ;

Liszt, Liszt qui changerait, sans changer de délire,

Les notes pour les vers, le clavier pour la lyre.

Cette improvisation était à tout prendre un hommage délicat rendu à l'auteur de Françonetto et de Maltro l'innoucento. Jasmin l'a bien compris, et il a chargé sa muse d'acquitter la dette de son cœur. Nous allons le laisser parler. (...) Et il termine ô quelle audace en disant qu'il avait reçu des couronnes mais qu'il comprenait à présent qu'il ne les avait reçues que pour les lui donner !

Avec le dernier vers deux couronnes lancées par le poète et une pluie de fleurs lancée par toutes nos dames, sont venues tomber au pied de Liszt qui, prenant une rose au milieu d'un magnifique bouquet, en a orné sa boutonnière avec une grâce toute chevaleresque. »

Le jeudi 26 **Le Mémorial** après s'être insurgé contre les nouvelles restrictions de la liberté de la presse «prohibition faite aux journaux non cautionnés de s'occuper de matière politique, prohibition qui doit s'appliquer à la polémique sur les actes de la société municipale ainsi qu'à la conduite des agents des ponts et chaussées ».

Sur la séance de Liszt chez le préfet voici un compte-rendu :

« Aussi modeste que distingué par ses manières Liszt s'est dérobé sans bruits aux regards empressés de tous. On le croyait encore dans les salons qu'il était déjà loin mais, exalté par son génie, la foule si brillante qu'il avait charmée n'a pu se résigner à une inaction si subite. M. Brun l'a bien compris et le premier il a fait entendre le signal d'une polka bientôt suivie d'autres danses aériennes. Il était près de deux heures du matin quand l'hôtel préfectoral retentissait encore du bruit de l'orchestre et des glissades (sic) de nos gracieuses demoiselles. »

Parmi les faits divers de la presse qui pourraient nous donner l'ambiance à Agen, en ce mois de septembre 1844, en voici quelques-uns :

« Notre foire de septembre avait réuni beaucoup de curieux attirés par un temps magnifique mais néanmoins elle a été insignifiante. Un grand nombre de magasins n'avaient pas été loués. Point de ces divertissements qui

charment la foule. Les baladins et les charlatans avaient fait défaut et le cirque était vide. Enfin les affaires ont été à peu près nulles ».

« Hier soir les membres de la première société philharmonique sont allés donner une sérénade à notre brave compatriote le général Tempoure ».

« Le docteur Revel, médecin-oculiste de Paris, à qui nous devons une foule de guérisons dans notre département est arrivé à Agen. Le cabinet de consultation est 29 rue Saint-Antoine ».

« Pour le projet d'éclairage au gaz, le conseil municipal demande de s'en occuper à Blanchert de Paris. Une commission va y travailler ».

Et l'Algérie, toujours l'Algérie pour produire une actualité qui risque de compliquer les relations avec Tunis où le Bey fait fuir des tribus en voulant les recruter pour l'armée.

Est-ce qu'on s'embrouille les pinceaux ? Revenons à la lecture de Flora Tristán :

*21 septembre : Toute la ville ne parle que de Liszt. Ces gens de province se donnent des airs de musiciens et ne le sont pas du tout. – Mais c'est un genre. – J'ai un malheur, ce Liszt me poursuit depuis Avignon. Toujours il est dans les villes en même temps que moi. Du reste les ouvriers ne savent pas même son passage. Et sous le rapport de nos clientèles respectives, certes nous ne nous faisons pas de concurrence. – Oui, ces misérables bourgeois pour avoir une sensation de plaisir ne ménagent rien. – Tous viennent des environs – dépenses de voyage, d'hôtel, de toilettes – rien ne leur coûte pour eux. – C'est la même histoire que Rachel. – Que Fanny Esler. – Si un chanteur, une comédienne, une danseuse les amusent, ils sont toujours prêts à*

*donner leur argent. – Quelle race que ces oisifs ! Quelle impudeur !*

***Du reste les ouvriers ne savent pas même son passage...*** Ici Flora confirme son prisme social pour juger de l'art (les ouvriers n'ont que faire de Liszt et quant aux bourgeois l'art occupe leur oisiveté) mais en même temps elle trouve qu'il faut être musicien ! Seul problème, en province elle ne découvre qu'une chose : se donner des airs de musicien, c'est un genre. Jugement passablement expéditif !

Comme une obsession, elle reviendra sur cette vie convenue, ce comportement provincial qui l'écoeure et pourtant c'est elle qui a voulu s'enfoncer dans la province :

*Le Jasmin a dîné hier avec son ami Liszt. Il déjeune ce matin et ce soir, il lui donne un grand banquet. Comprend-on Liszt, un artiste distingué recevant les honneurs de la ville d'Agen par Jasmin – le saltimbanque le plus bouffon, le plus ridicule qu'on puisse trouver. – Cela me donne une très mauvaise idée de Liszt.*

***Liszt, un artiste distingué*** ce qui confirme sont respect pour le musicien et sa rage, avec toujours, toi, Jasmin en bouc émissaire proche des bourgeois : *Les calomnies vont leur train comme à Carcassonne [calomnies contre Flora]. – Soi-disant, tout cela serait débité dans le salon de M. Liszt. Je me refuse à croire que M. Liszt ait souffert qu'on débitât de pareilles ordures devant lui. – Peut-être les bourgeois et le célèbre pensionnaire du roi Jasmin l'ont-il dit – mais dans un coin – Mais voyons jusqu'où va la noirceur, la*

*méchanceté de ces bourgeois : pour donner plus de force à leurs calomnies, ils les prêtent à Liszt.*

Laissons Liszt et Jasmin pour étudier chez Flora, sa conception de l'art qui la conduit à écrire un roman *Mephis*. Pour elle, la fiction n'est pas de nature à susciter des changements dans la société. Au moment même où le genre romanesque s'impose, elle se refuse à être une romancière. Parce que *Mephis* est un échec ? Même avec l'usage de la fiction, ce roman se voulait surtout pédagogique.

En évoquant par exemple Laffitte, elle glisse une vacherie contre George Sand dont la postérité dépasse largement la sienne !

*Je reprends Laffitte - La première éducation est tout, et décide de l'avenir d'un individu - Le pauvre garçon a commencé par être vendeur-colporteur dans les foires, villages etc. etc. il a donc commencé par hâbler, filouter, voler légalement (les colporteurs sont patentés). - Laffitte ne sera donc jamais un artiste - un défenseur du peuple. - Non, avant tout et après tout il cherchera à faire sa position. Laffitte représente cette partie de la classe ouvrière qui est réellement odieuse de nos jours - des jeunes gens forts intelligents qui pourraient s'ils le voulaient faire une propagande d'enfer, et d'une manière terrible - eh bien ! employant leur jeunesse, leur force, leur activité à se faire une misérable position. - Voilà Laffitte. - Du peuple et travaillant pour le peuple, il serait superbe ! tandis que travaillant pour lui il est ignoble.*

*Je l'ai vu dans tout son laid. - Nous lui fîmes quelques observations sur sa statuette d'Henri V. - Il se mit dans une colère affreuse, nous dit les paroles les*

*plus grossières – ce fut la première fois que je vis un ouvrier dans cet état de vulgarité, de brutalité. – J'en éprouvai un dégoût inouï. – Je vis avec plaisir que cela produisait le même effet sur trois personnes là avec nous. – les ouvriers ordinairement ne se laissent pas aller à leur grossièreté devant le monde. – Oh ! j'aurais bien voulu voir Madame Sand là, elle aurait vu si une femme élégante bien élevée peut devenir amoureuse d'un ouvrier grossier.*

**– Laffitte ne sera donc jamais un artiste – un défenseur du peuple.** Parce que les « vrais » artistes sont les défenseurs du peuple ? Nous aimerions plus d'explications. La lecture de ce Journal commence à devenir une frustration : il y manque des développements du genre de ceux de *l'Union Ouvrière*. Jasmin, n'est pas un artiste faute de défendre le peuple ? Disons, à la décharge de Laffitte, que de nombreux colporteurs participèrent à la défense du peuple en diffusant très souvent la littérature interdite. Peut-être s'agissait-il de colporteurs qui, durant leur enfance, bénéficièrent d'une éducation différente de celle de Laffitte ?

Que dire de *cette partie de la classe ouvrière* fracturée en deux : celle qui se cherche une position et celle qui prend position.

*– Oh ! j'aurais bien voulu voir Madame Sand là, elle aurait vu si une femme élégante bien élevée peut devenir amoureuse d'un ouvrier grossier.* Sur ce point, voici une note de Jules-Louis Puech qui a complété la publication du Journal de quelques indications : « Allusion au roman de George Sand : *Le Compagnon du Tour de France* paru en 1840 avec l'amour de la noble Yseult de Villepreux pour l'ouvrier Pierre Huguenin. »

Mary-Lafon donna un portrait de George Sand, qui peut nous replonger dans l'ambiance de l'époque (ceci avec la certitude de l'inédit !) :

« Sur le côté droit de la rue de l'Ancienne-Comédie et presque en face du café Procope, encore plein des ombres de Voltaire et des lettrés du XVIIIème siècle, se trouvait le restaurant Edin, tenu par un gros bonhomme à face joufflue qu'on appelait Pinson. (...).

C'est là que je vis, pour la première fois, deux personnes destinées à une célébrité d'un caractère bien divers : George Sand et l'aimable et bon écrivain qui lui avait cédé la moitié de son nom. Comme homme, avec ses doux yeux bleus, ses cheveux blonds et sa figure souriante, Jules Sandeau était charmant ; on eût dit une femme habillée en homme, et sa célèbre compagne, un homme à moitié déguisé en femme. Madame Sand a fait d'elle un portrait aussi flatté que celui de Boulanger ; je dois dire, l'ayant vue vingt fois avec des yeux de vingt ans qui ne diminuaient pas la beauté des femmes, qu'elle n'avait rien de bien séduisant. Une figure mentonnée, le nez de brebis du Berry et trop fort, une bouche trop grande, des yeux trop hardis, assez de cheveux, mais d'une longueur ordinaire, voilà ce qui me frappait en elle. Joignez-y la tournure ridicule que, par les jambes et le buste, développe une femme sous le costume masculin, avec une gorge qu'on eût admiré à bon droit à la Maternité et vous verrez madame George Sand telle qu'elle apparut, sous sa forme plastique, à la jeunesse de 1831. Si elle avait eu peu d'attraits pour moi comme femme, il n'en était pas de même comme écrivain. Ce jeune talent, à son lever surtout, m'enchantait ; je n'oublierai jamais l'impression que me laissa la lecture de ses deux premiers romans *Indiana* et *Valentine*. La

fraîcheur des descriptions, bien que procédant des *Etudes sur la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre, la vérité des personnages et, avant tout, ce coloris charmant d'un talent en floraison printanière, nous ravissait tous.

Traduisant cette impression deux ou trois ans plus tard, je disais dans une des pages de **Silvio** [livre de Mary-Lafon]:

Comme une aube d'amour qui rayonne dans l'âme, /  
Le matin, j'avais vu se lever cette femme / De loin sur  
mon chemin : / Elle venait, ayant, comme deux fraîches  
roses / Sur le jeune églantier avant la nuit écloses, /  
Deux enfants à la main ; / De ces filles d'un jour qu'en  
esprit la mort change, / Que sur ses ailes d'or, en  
souriant, un ange / Dans le ciel amena ; / De ces vierges  
de Dieu que Raphaël dessine ; / Et disait sa voix douce à  
l'une Valentine / A l'autre Indiana.(...) »

En arrivant à Bordeaux, Flora ira enfin écouter Liszt ... et ce sera sa dernière sortie. Ensuite elle restera deux mois alitée avant de s'endormir pour toujours. Frantz Liszt sera un grand représentant du Romantisme humanitaire. Il naviguera dans les eaux du Saint-simonisme, sera l'amant de Marie d'Agoult avec qui il aura une fille, Cosima, qui deviendra Madame Wagner. Le monde est si petit qu'avec Marie d'Agoult on trouvera encore une féministe ... qui écrira sous le nom de Daniel Stern. De quoi faire enrager Flora !

## Acte 3, scène 1

*En ce 11 septembre 2005, deux personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. Ils pourraient évoquer divers 11 septembre vu que la date est chargée en anniversaires mais **Manuel** préfère entrer de suite dans le vif du sujet.*

**Manuel** : La musique était populaire au XIX<sup>e</sup> siècle d'où le succès rapide de l'accordéon. Si les ouvriers se tenaient loin de Liszt, ils avaient leurs références.

**Olimpia** : Il n'y a jamais eu d'un côté une masse sans culture et de l'autre une élite cultivée. Je ne sais si Flora avait vraiment conscience que la culture pouvait être populaire.

**Manuel** : Et quelle conscience du rapport entre le groupe et l'individu ?

**Olimpia** : Elle reproche à Jasmin sa vanité, on dit plutôt aujourd'hui son énorme ego. Penses-tu que cette vanité soit plus cruciale parmi les artistes ?

**Manuel** : L'artiste est obligé, pour exercer son art, d'y engager sa vie tout entière qui devient objet de son travail. En conséquence, il peut se laisser aller à se prendre pour le nombril du monde qui alors ne serait plus la ville de Cusco.

**Olimpia** : Certains usent de l'ironie pour mettre une distance entre leur œuvre et leur vie.

**Manuel** : Pas Flora qui utilise plutôt l'ironie aux dépens des autres qu'à ses dépens !

**Olimpia** : Je crois que sur ce point on se comprend parfaitement.

**Manuel** : Une autre question propre aux artistes : la jalousie. Je devine, entre George Sand et Flora Tristán une jalousie ?

**Olimpia** : Question qui nous renvoie à celle du réalisme. Est-ce seulement par réalisme que George Sand prit un prénom masculin ou souhaitait-elle ainsi entrer dans le monde des hommes ?

**Manuel** : Question qui nous renvoie à la différence. Aujourd'hui, on entend souvent que la question féministe doit être traitée de manière transversale et non pas spécifique, pour mieux, nous dit-on, la prendre en compte. Les zapatistes disent non à cette démarche qui produit l'effet inverse : elle noie la question féministe qu'il faut reconnaître comme une différence irréductible à une inégalité.

**Olimpia** : Nous retombons toujours sur les mêmes problèmes.

**Manuel** : En conséquence sur celui de ton petit train imaginaire...

**Olimpia** : Qui arrive dans un couvent catholique où les deux clowns s'en prennent à la culture.

**Manuel** : Ils représentent qui ?

**Olimpia** : Ils sont les deux clowns à part entière comme phénomène culturel majeur !

**Manuel** : Le clown blanc commencerait par ces termes : « Nous sommes l'histoire de la culture car la culture commence avec le rire. »

**Olimpia** : Et l'autre de lui cracher à la figure : « Nous sommes l'histoire du néant à cause du nez en rouge que nous avons ! »

**Manuel** : Oui, il faudra l'écrire cette comédie.

**Olimpia** : En attendant, je vais me pencher sur la question de l'éducation chère à Flora. Elle fut une pionnière de ce qu'on appellera par la suite le socialisme d'éducation contre le socialisme d'action.

**Manuel** : L'éducation qui n'est plus aujourd'hui qu'une formation...

**Olimpia** : Parce qu'il n'y a plus d'aristocratie à imiter, de «bonne éducation » à construire, mais je suis un peu brutale !

**Manuel** : Tu n'as peut-être pas tort car si je demande «où sont les références ? » combien vont me répondre qu'il ne faut surtout plus parler de référence !

**Olimpia** : Quelques démagogues diront que les références, ce sont les capacités de la jeunesse à s'adapter. Pire, les enfants auraient toujours raison !

**Manuel** : Les maîtres du monde veulent nous enfermer dans l'enfance de l'humanité !

*La suite du dialogue s'est perdue. La machine à transcrire se fatigue.*

**P.S. : Bilan dans la forêt du Chiapas.** Pour le moment les réunions de *la sexta* ont rassemblé : 48 organisations politiques, 95 organisations indigènes, 135 organisations sociales, 287 groupes d'ONG ou de collectifs divers et 1079 individus dont 286 extérieurs au Mexique (650 personnes présentes et 258 observateurs). Par besoin d'avoir les rapports des renseignements généraux pour étudier les questions, tous les travaux sont publics et on peut les lire sur le site *Rebeldia*.

Les Zapatistes relancent la révolution par le bas alors que les élections locales au Venezuela ont démontré encore une fois que la révolution qui s'y déroule est surtout une révolution par le haut.

Les Zapatistes, tout en revendiquant leur autonomie, refusent toute idée de séparatisme : face au géant US pas question de morceler la nation mexicaine. Ce contexte, marqué tous les six ans par l'élection présidentielle (le président ne peut se faire réélire) conduisit à la chute du PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel) qui, en l'an 2000, dut laisser la place au PAN (Parti d'Action Nationale) de Vicente Fox, l'homme des USA. A ce moment-là, des militants de gauche décidèrent de soutenir le PAN pour en finir avec la domination du PRI, et orienter le nouveau régime vers la gauche. Jorge Castañeda<sup>28</sup> est un symbole de cette position. Ce fut l'échec et aujourd'hui un troisième parti est en mesure de gagner la dite élection, le PRD (Parti de la Révolution Démocratique) fortement rassemblé derrière Lopez Obrador, un homme que les députés tentèrent d'écarter de la course à la présidence. Un million de personnes dans les rues arrêtaient cette manœuvre politicienne. A présent, les sondages le donnent largement gagnant. Finalement il perdra après une fraude.

---

<sup>28</sup> Juste avant le soulèvement zapatiste, en 1993, Jorge G. Castañeda publiait *L'utopie désarmée, L'Amérique latine après la guerre froide*, traduit chez Grasset en 1996. Les zapatistes font s'écrouler son analyse mais l'éditeur français récupère en couverture l'étoile rouge des zapatistes comme argument de vente !

## 7 – si le peuple s’avilissait

Si en 1972, Dominique Desanti notait que le verbe-clé de Flora était le verbe aimer, en 2001 Evelyne Bloch-Dano pense plutôt : « Cet appétit de connaissance, cette mémoire, cette aptitude à étudier sont, selon moi, l’une des clefs de la personnalité de Flora Tristán, et un grand nombre de thèmes du roman [Mephis] se rapportent à celui de l’éducation, véritable pilier de sa pensée ».<sup>29</sup>

Son étape agenaise fait apparaître de diverses façons ce souci de l’éducation au cœur de l’époque. Après avoir étudié *La nuit des prolétaires*, Jacques Rancière scruta dans *Le maître ignorant* les méthodes du pédagogue Jacottot, connues de Flora Tristán. René Merle dans un article<sup>30</sup> fit également le portrait des diverses approches de la question qui conduiront à l’école laïque publique gratuite et obligatoire (rappelons que l’obligation fut en direction des gens pauvres qui auraient eu tendance à garder leurs enfants comme force de travail). Il y évoque surtout Pauline Rolland. Flora Tristán partage sur ce point les mêmes idées avec une vision plus politique, au sens premier du terme, que nous allons constater avec cette première citation du journal agenais :

*Je commence une grande tâche qu’il faut continuer – l’éducation politique du peuple. Si on l’abandonnait – s’il se laissait intimider nous serions perdus – nous tomberions plus bas que l’Angleterre qui a des ressources extérieures – plus bas que l’Espagne, l’Italie qui ont des ressources du sol – plus bas que n’importe quel peuple – car la nation française ne peut se soutenir*

---

<sup>29</sup> p.210, Flora Tristán la femme-messie

<sup>30</sup> voir sur son site [www.rene-merle.com](http://www.rene-merle.com)

*grande, riche, belle, imposante que par le peuple, si le peuple s'avilissait et tombait la nature disparaîtrait. (Cette pensée est le fond de ma préface)*

**(Cette pensée est le fond de ma préface)** ce qui prouve toute l'attention portée à l'éducation politique du peuple. Son **Tour de France** n'est rien d'autre qu'une œuvre pédagogique au cours de laquelle elle doit inventer, en marchant, la forme d'expression appropriée. Elle dira souvent qu'elle doit s'adapter à son public d'où son refus d'avoir plus de 50 à 60 personnes en même temps. Dans *l'Union Ouvrière* elle donne une liste d'ouvrages à proposer aux ouvriers et encore une fois elle le fait sans mâcher ses mots :

« Ouvriers, si vous voulez sortir de l'état de misère où vous êtes, instruisez-vous. Ceux qui parmi vous lisent, en général ils lisent des livres pitoyables. – Il faut changer de marche. – Au lieu de dépenser votre argent à acheter des *chansons*, des *pittoresques*, des *physiologies* et un fatras de niaiseries qui ne renferment *aucun enseignement utile*, achetez de *bons livres* ».

Elle donne la liste de quelques bons livres dans l'ordre d'importance :

- 1 – Eugène Buret : De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France.
- 2 – M. Frégier : Des classes dangereuses dans la ville de Paris.
- 3 – M. Villermé : Des prisons de France.
- 4 – Parent Duchatelet : De la prostitution dans la ville de Paris.
- 5 – Gustave de Beaumont : L'Irlande religieuse, morale et politique.
- 6 – Flora Tristán : Promenades dans Londres.
- 7 – Louis Blanc : L'organisation du travail.
- 8 – M. Proudhon : La célébration du dimanche.

- 9 – Adolphe Boyer : De l'état des ouvriers.
- 10 – Agricol Perdiguier : Le livre du compagnonnage
- 11 – Gosset : livre sur la même question.
- 12 – P. Moreau : L'Amélioration du sort des travailleurs.

Le contenu du savoir qu'elle veut diffuser est assez classique et se veut pratique. Sa méthode pédagogique ressort de quelques réflexions :

*Quelle force on a à parler à des hommes lorsque soi-même on paye de sa personne. – devant moi qui brave la police, personne n'ose reculer.*

***Payer de sa personne...*** Elle prône une pédagogie par l'exemple, théorie peu surprenante quand on remarque qu'elle se veut un bel exemple à suivre. Une pédagogie sans effet de tribune. A Marseille, en entrant dans une salle de 600 personnes (réunion qu'elle n'avait pas souhaité et où elle demande qu'on enlève l'estrade sur lequel on voulait la faire monter), elle reçoit des applaudissements et indique alors :

*J'entrai, et, à la première fois, à ma vue on battit des mains comme si j'étais une actrice bien-aimée. – Je ne saurais dire quelle sensation pénible, douloureuse, cette démonstration me fit éprouver. – Elle était pour moi la preuve que tout ce monde n'avait pas même « l'idée » de la mission que je remplissais.*

Sur ce point de l'éducation, Jules-L. Puech parlera du « réformisme éducateur » de Flora<sup>31</sup>.

A Agen nous savons déjà qu'elle nota :

*Je reprends Laffitte – La première éducation est tout, et décide de l'avenir d'un individu....* Cette observation

---

<sup>31</sup> Note au Tour de France p. 188

n'est pas l'effet du hasard quand on a lu son étude sur Londres et ses salles d'asile (le nom ancien des maternelles) :

« De toutes les institutions récentes c'est la plus féconde en résultats, celle qui répond le mieux aux nécessités de l'Europe et du monde entier ». Pourquoi ? « Par le système suivi dans les salles d'asile, l'éducation qui commence en quelque sorte avec la vie, est tellement supérieure à celle que l'enfant de n'importe quelle classe, peut recevoir dans sa famille, et cette première éducation à une telle influence sur ceux qui la reçoivent, que les enfants du prolétaire envoyés dès l'âge de deux ans à la salle d'asile primeront indubitablement ceux des riches qui continueront à être élevés chez eux. » Flora n'imaginait pas que les riches enverraient, plus que les pauvres, leurs enfants dans les écoles maternelles !

Cette éducation est plus importante que l'éducation familiale (y compris celle des riches) !

Pourquoi ? Avantage pour les enfants : l'éducation est reçue en commun, de manière égalitaire et stimulante. Avantage pour les parents : la femme peut travailler et l'éducation reçue par l'enfant va stimuler la vie familiale. Même aujourd'hui le rapport entre le développement des maternelles et le droit au travail des femmes est refusé ! Or, déjà avec Flora, pas question de laisser l'enfant pour permettre à la femme de travailler, mais il est question d'éduquer l'enfant que la mère sera d'autant plus heureuse de retrouver quand elle vient de travailler car l'enfant, comme elle, peut seulement ainsi apporter du nouveau à la maison.

J'avoue qu'à chaque pas je comprends mieux l'ensemble de l'édifice que j'ai sous les yeux et cet édifice vaut toutes les cathédrales. Mais qui le sait ou le saura ?

## Acte 3, scène 2

*En ce 18 septembre 2005, deux personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais.*

**Manuel** : Je vois de suite l'arrêt de ton petit train sous-terrain : à la Faculté de théologie protestante. Un bel endroit pour traiter avec sérieux de l'éducation !

**Olimpia** : Un sérieux conduit par des clowns en verve !

**Manuel** : Je peux t'apporter tous les éclairages nécessaires sur un des personnages importants de cette école : le pasteur Michel Nicolas.

**Olimpia** : Il faudrait en face un catholique !

**Manuel** : Un catholique de légende bien sûr, le curé Marcellin.

**Olimpia** : Ils en connaissent un brin en matière d'éducation ?

**Manuel** : Pour le premier c'est toute sa vie et pour le second c'est plus que sa vie !

**Olimpia** : Un combat pour l'éducation qui serait chez le catholique plus important que la foi ?

**Manuel** : Un catholique à la manière de Lamennais, un catholique de combat pour la liberté.

**Olimpia** : En quoi les deux hommes ne seraient-ils pas d'accord ?

**Manuel** : Sur le rapport au livre bien sûr ! Pour le protestant tout est dans le livre et pour le catholique tout est dans l'éducation issue du livre !

**Olimpia** : Mes clowns conduiraient une controverse ?

**Manuel** : Nous serions en 1848, au cœur d'une tourmente révolutionnaire...

**Olimpia** : Oui, mais attention, Flora a des idées sur la religion alors comment tout articuler.

**Manuel** : Il nous reste une étape du petit train que j'imagine par un retour au Musée Ingres, l'ancien Palais des Evêques qui pourrait cette fois servir pour une joute oratoire sur dieu et ses saints.

**Olimpia** : Bien sûr, bien sûr et que je te précise tout de suite – peut-être l'as-tu observé ? Flora met un x au mot Dieu !

**Manuel** : Je suis impatient de mieux comprendre ce x à la lumière de ton chapitre.

**Olimpia** : Si tu savais, comme je voudrais que tout ça soit fini ! Chaque fois que j'approche de la fin d'une recherche je suis bouffé par l'impatience !

**Manuel** : Non, gardons le calme nécessaire.

*Ils burent leur consommation et restèrent un moment sans rien dire avant de se séparer.*

**P.S. En 2004, à Toulouse, dans le cadre d'un débat** sur le Chiapas programmé pendant **les Journées de cinéma Amérique latine**, un intervenant s'interrogeait sur les rapports que les Zapatistes établissent entre la revendication d'autonomie et celle d'indépendance. Pourquoi leur référence au Mexique est permanente avec ce refrain « nous sommes mexicains » ? Oui les Zapatistes se veulent d'abord Mexicains et si le 17 et le 18 septembre 2005 le débat dans la forêt du Chiapas n'a pas tranché beaucoup de questions, le refus du concept de « multitude » fut

majoritairement affiché. Quel rapport entre autonomie et multitude ?

Le travail de Toni Negri<sup>32</sup> sur la multitude marque l'Amérique latine. Du concept de peuple, il faudrait passer à celle de multitude (une somme d'individus pour faire bref) comme outil de lutte sociale. Une lutte sociale qui n'a plus à affronter l'impérialisme (repérable dans un pays) mais l'Empire (une aristocratie sans frontière). C'est le *Foro Maya Peninsular* qui insista : « oui à un pouvoir de décision démocratique mais pas comme multitudes : comme classes sociales organisées qui se définissent comme souhaitant instaurer le socialisme, une société ou les peuples indiens seraient compatibles avec la population citadine ».

Marcos dira d'une autre façon :

« Nous soumettons au vote si la question du GENRE, de l'ethnie, de l'âge et de tout type de discrimination et différence s'utilise pendant la campagne de façon spécifique ou comme une partie de la lutte globale. Le vote approuve le choix consistant à utiliser les différences de façon spécifique ».

Même là-bas la question du genre a supplanté la question du féminisme !

---

<sup>32</sup> Son livre *Empire* qui est beaucoup discuté aux Amériques n'a pas été traduit en français.

## **8 – Ah ! si je ne croyais pas en Dieux !**

Peut-être le lecteur attentif aura-t-il déjà remarqué le x à Dieu. Qu'en aura-t-il pensé ? Encore une lubie de gourgardine ? Une façon de se distinguer ? Si dans son journal Flora peut divaguer au gré de l'actualité, il est des domaines où chaque lettre a été pesée minutieusement et bien sûr c'est le cas de chaque lettre de dieux. Vu sa dénonciation du statut de la femme, une religion qui honore le Père, le Fils et le Saint Esprit ne pouvait que lui paraître bien peu féminine. Elle aurait pu en déduire que la religion était une fumisterie : elle aurait alors coupé la branche sur laquelle elle se tenait difficilement assise. Elle aurait pu suivre les traces de Lamennais dont elle défend les positions mais le problème du masculin dominant la religion catholique n'aurait fait que s'aggraver. Elle n'hésita pas, elle se décida à franchir le pas : elle réinventa la religion catholique ! Le Père, la Mère et L'Embryon formeraient la nouvelle trilogie, d'où le x à Dieux car dans cette trilogie pas question de faire perdre son identité à quiconque. Comme nous nous contentons de suivre Flora d'Agen à Castres pas question de proposer une thèse sur ses conceptions religieuses, juste la mise en valeur de ses notes :

Elle écrit : *Ah ! si je ne croyais pas en Dieux !* dans les circonstances suivantes : en découvrant que les cuisiniers ont l'ordre des propriétaires d'augmenter le

poivre pour faire boire du vin, l'élément du menu qui rapporte le plus d'argent, elle en conclut que la pauvre humanité est folle – *Cependant Dieux souffre cela ; : Ah ! si je ne croyais pas en Dieux !.*

***Enfin il le veut, à moi de subir.*** Qui il ? Dieux toujours. Subir ? Quoi ! Flora accepterait de subir ! Oui, elle l'a dit, le dit, et le dira : *Je me dis, pourquoi travailles-tu autant pour rien, pauvre créature, c'est me donner trop de besogne. Enfin il le veut, à moi de subir.*

Reprenons le fil de son récit. Dieu apparaît bien sûr avec Jasmin (décidément !) : *A lui, le fils de Dieu (il paraît que jasmin veut faire concurrence à Jésus), il lui faut des régions plus élevées !!! Il faut voir le geste élevé qui accompagne ses paroles. – Il y avait au moins trois cents points d'exclamation.*

***Il y avait au moins trois cents points d'exclamation.*** A ceux qui pensaient que l'exagération était l'exclusivité des gens du midi, les voilà servis. Laissons Jasmin-Jésus, Dieu et la *tartine chrétienne* de Madame Jasmin, pour Dieux qui est en partie Flora-Jésus quand on pense à cette note à l'étape de Marseille : « Dans 500 ans, on nous saluera moi et toi [Jacob un Lyonnais de ses amis que l'on vient d'envoyer chez les fous] comme les deux premières victimes de cette ère dont Dieux m'a donné la révélation. – La femme, la famille, les mais de Jacob sont les Judas vendant leurs frères. »

***Chacun dans son rôle, c'est Dieux qui les distribue.*** Comment Dieux peut-il décider de tout et se révolter contre le rôle laissé aux femmes ? N'est-ce pas Dieux qui le veut ?

Dieux est souvent invoqué au détour d'une phrase comme par exemple quand il faut démentir le fait qu'un mort aurait eu lieu suite à sa réunion : *Maintenant il faut que nous mettions nos hommes en campagne pour démentir la nouvelle, mais Dieux sait si nous y parviendrons.*

Pour la question qui nous occupe ici le commentaire le plus marquant viendra de l'observation suivante :

*Je viens de voir une scène de civilisés à la porte de mon hôtel qui ma fait mal ! – et me donne la plus mauvaise opinion des maîtres de cet hôtel. – Je vais à la croisée et je vois en bas à la porte principale, sur la place où tout le monde passe (par derrière il y a une grande porte pour les voitures et une grande cour) une trentaine de pauvres mendiants rangés là sur deux rangs comme des soldats attendant leur ration. – On les y a laissés plus de 10 minutes et enfin le maître est venu donner à chacun un liard. – En recevant ce liard les femmes lui faisaient la révérence, les hommes ôtaient leurs bonnets.*

***En recevant ce liard, les femmes lui faisaient la révérence, les hommes ôtaient leurs bonnets.***

En quoi cette phrase peut conduire Flora à des considérations religieuses ? Les lecteurs de *l'Union Ouvrière* devinent sans mal la suite :

*Oh ! phase impie du christianisme qui a consacré l'aumône ! Quel blasphème ! Quel outrage fait à Dieux en sa créature ! Eh quoi ! parce que le maître de maison qui n'a d'autre mérite que d'avoir des capitaux et d'être en conséquence un voleur patenté, cet homme s'arroge le droit d'humilier son frère, en lui faisant faire la révérence devant lui ! – Parce qu'il peut lui donner un*

*liard ! – Oh ! anathème sur l'aumône ! Oh ! anathème sur le principe qui l'alimente, la propriété ! Périssent plutôt l'humanité que de vivre ainsi dans le vol et l'humiliation. Décidément il faut détruire l'Évangile, car l'Évangile dit : « Faites l'aumône ». Certes une loi qui dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi nous » devait dire aux riches : - « Faites l'aumône. ». Mais je dis qu'une pareille loi est anti-sociale – anti-religieuse, anti-humaine. – Il faut qu'elle disparaisse. – Il faut attaquer les mauvaises lois carrément et je le ferai, moi, à l'égard de l'Évangile. De deux choses l'une – il faut qu'on prenne ce qu'il y a de bon, d'égalitaire de religieux dans l'Évangile en rejetant le reste, – ou qu'on le brûle sur la place publique avec toute la solennité d'un pareil acte.*

Une fois encore, Flora se penche à la fenêtre et toute la philosophie du monde surgit devant ses yeux. D'autres se plongent dans des livres pour être secoués de pareille manière mais pas Flora, qui a un besoin vital d'expérimenter avant de juger, d'analyser et de théoriser. Ceci étant, elle est encore une fois la comédienne d'une pièce puisque cette dénonciation de l'aumône est bien antérieure à la vision de la scène agenaïse. Elle écrit dans l'Union Ouvrière en s'adressant aux prêtres :

« Seulement comprenez bien que les prolétaires ne demandent pas l'aumône aux 10 millions de propriétaires. – Non ils réclament le droit au travail, afin qu'assurés de pouvoir toujours gagner leur pain, ils ne soient pas avilis, dégradés par l'aumône que les riches leur jettent avec dédain. Prêtres catholiques, si vous le voulez, vous pouvez hâter la construction du premier palais de l'Union Ouvrière. – Pour cela, vous n'avez qu'à prêcher l'union en l'humanité, la fraternité en l'humanité

et l'égalité entre tous et toutes. Quelle belle mission ! – Oh ! alors vous aurez droit à l'amour du peuple, à sa reconnaissance, à ses offrandes, à ses bénédictions ; – car alors vous serez réellement les prêtres du peuple ».

Ceci étant, son observation agenaise n'est pas l'illustration d'un pilier de son combat. Elle semble y ajouter pour la première fois une considération sur le sort à réserver à l'Évangile : l'expurger ou le brûler. De grands experts de son œuvre pourraient nous éclairer tout en observant que la visite de leurs écrits se penche peu sur le sujet.

### Acte 3, scène 3

*En ce 25 septembre 2005, les deux même personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais.*

**Manuel** : Que faire de la religion ? Le sujet te fatigue ce qui explique sa présentation succincte ?

**Olimpia** : Pas du tout ! Il aurait dû occuper la première place pour mieux comprendre Flora. Non seulement elle a la foi mais pense que seule cette foi explique sa force !

**Manuel** : C'est la même chose. La foi n'existe que tant qu'elle donne une force !

**Olimpia** : Je ne crois pas, sinon tout un chacun aurait combattu pour la révolution !

**Manuel** : Pour contrer la révolution, il faut aussi une immense force. Les maîtres du monde se doivent de combattre la révolution.

**Olimpia** : Les maîtres de l'Eglise aussi. Dans le cadre de la préparation du centenaire de la loi de 1905 j'ai appris qu'à cette date les prêtres touchaient 1000F par an quand les cardinaux en avaient 70 000 !

**Manuel** : Souvent les clowns se moquent des hiérarchies. Sur le petit train, en retrouvant le Musée Ingres, ils pourraient mettre dans le même sac cette notion d'ordre et de fausse religion !

**Olimpia** : Pour ainsi mieux retrouver la vraie religion celle de Flora, celle des Dieux !

**Manuel** : Celle du peuple croyant sincèrement en Dieu ?

**Olimpia** : J'aurais dû mentionner ses rapports avec Alfred-Louis Constant dont le vrai nom est Éliphas Lévi et qui naquit à Paris en 1810. Sa confiance en lui était telle qu'elle lui confia sa postérité d'où le livre posthume qu'il publia sur Flora. Fils de cordonnier et ancien curé, il avait des idées religieuses bien étranges.

**Manuel** : Une raison de plus de se moquer de l'église ?

**Olimpia** : Je ne sais à quel moment Flora fit une distinction nette entre l'église et la foi, j'ai l'impression à la lire qu'il en fut toujours ainsi.

**Manuel** : Comme si elle crachait d'autant plus sur l'église qu'elle approfondissait sa foi. Je pense qu'elle était croyante pour que Dieu échappe aux mains de l'église ! Vargas Llosa dut beaucoup aimer ce côté de sa pensée.

**Olimpia** : Sauf que tout ceci la conduit à des contradictions phénoménales. Dieu aurait mis chacun à sa place et pourtant la place faite aux femmes n'était pas acceptable ...

**Manuel** : C'est l'église qui aurait trahi Dieu !

**Olimpia** : Il y aurait donc eu un stade primitif de l'humanité où la femme aurait vécu dignement aux côtés de l'homme ?

**Manuel** : Le rêve qu'aurait poursuivi Gauguin ?

**Olimpia** : Le rêve du bon sauvage cher à Rousseau, ce philosophe que Flora avait en horreur.

**Manuel** : Tiens ! un point qui m'étonne !

**Olimpia** : La raison comme toujours est pratique : Flora est pour mettre à l'école les enfants dès deux ans alors que Rousseau croit tellement à la nature que l'école a le temps de venir plus tard...

**Manuel** : Nous sommes loin d'Agen, à force de vagabondages...

**Olimpia** : Je ne le pense pas car Flora se sent mourir à Agen et en cet instant, le réflexe religieux est très fréquent.

**Manuel** : En bref, a-t-elle eu une révélation comme elle le dit ?

**Olimpia** : C'est une survivante qui trimbale la balle de son mari près du cœur. Elle a pu croire que son retour à la vie, totalement exceptionnel, était un don du ciel.

**Manuel** : Que de rêves nous pourrions faire en pensant à sa vie !

*Leur temps était compté aussi les deux personnages se quittent pour mieux poursuivre leurs propres rêves.*

**P.S. : Une organisation centralisée, une fédération d'organisations, un réseau souple ? Comment organiser l'autre campagne ?** Ce n'est pas aujourd'hui que nous aurons la réponse et je crains que nous ne l'ayons jamais. Ce point crucial, Marcos tenta de le mettre sur la table à plusieurs reprises mais la décision fut renvoyée à une étape ultérieure après discussion des collectifs. Pour les Zapatistes, le B-A-BA de l'organisation commence par la défense de ses membres qui vont être dans la tempête au fur et à mesure du développement *de l'autre campagne*. Aussi, cette question de l'organisation mérite qu'on laisse de côté «diverses urgences » qui pourraient imposer son report aux calendes grecques.

« Il existe la crainte d'une structure qui castre l'esprit d'initiative ». Mais une structure amorphe c'est encore

plus grave. « Continuons cette discussion sans nous précipiter » conclura cependant Marcos sans que nous puissions avoir entre les mains l'état de la dite discussion. Sans règles d'organisation, les divisions qui peuvent se produire risquent de s'aggraver faute d'un lieu démocratique pour les exprimer. Prenons par exemple le débat sur un système économique autogestionnaire. Si les forces capables de renverser le système actuel ne sont pas capables de s'organiser pourquoi débattre sur un système alternatif impossible à promouvoir ?

Le refus de l'urgence cher aux Zapatistes, qui les incite à remettre à plus tard la forme d'organisation, n'est pas le refus d'un ordre prioritaire (la priorité c'est une hiérarchie, et la hiérarchie c'est la forme d'organisation d'abord). Le refus de la multitude conduit à l'acceptation de la hiérarchie comme de la différence, différence ne pouvant exister qu'en s'exprimant dans un cadre démocratique.

Un simple exemple pour conclure. L'organisation a posé une condition : pas d'interventions de plus de 5 minutes. Quand il y a deux mille personnes, la démocratie impose des règles. Ceux qui les refusent visent quels objectifs ?

## **9 – une force de volonté peut-être sans exemple dans l'humanité**

Pour éviter l'amoureuse ou la militante, pour éviter les contradictions, le séjour à Agen sera une belle occasion de croiser l'héroïne, celle que le hasard confronte à une expérience inédite malgré sa vie mouvementée : le vol !

*Il vient de m'arriver dans cet hôtel quelque chose de fort curieux (Hôtel de France) et que je dois signaler puisque cela rentre dans l'étude du cœur humain. Si tu veux connaître les autres, commence par t'étudier toi-même.*

*J'arrive dans la chambre n° 16 à 2 heures du matin. – Je me couche, je me relève à 7 heures, je me lave, je me peigne, m'habille, je sors et en rentrant à 1 heure, en prenant l'écrivoire, j'aperçois pendant au coin de la cheminée, sous le cabas que j'avais accroché, une petite montre en or – je la prends, je la regarde avec la plus parfaite indifférence. – Puis tout à coup je me dis : - Ma foi, voilà une belle occasion pour commettre un quasi-vol. Il le faut pour voir, par expérience, l'effet où la sensation que cette action monstrueuse au point de vue social, doit produire sur une nature comme la mienne – et je dois l'avouer j'étais persuadée en prenant ce parti que j'allais soutenir cette action avec ma force et ma*

*fermeté habituelle. – Oh ! (phénomène des plus grands !) je m’abusais sur moi-même.*

***Si tu veux connaître les autres, commence par t’étudier toi-même.*** Peut-être faudrait-il répéter sur tous les tons que Flora fut philosophe, une philosophe de l’action. Si le récit de cette expérience anecdotique prend presque trois pages du *Journal*, les observations qu’elle en retire sont très nombreuses et nous renvoient presque à toute cette étude. Par exemple :

*Ah ! merci mon Dieux de m’avoir donné la pensée de faire cette épreuve sur moi-même – que de réflexion profonde elle me fait faire.*

Cette expérience, juste au crépuscule de sa vie est émouvante : elle cherche encore à se comprendre pour comprendre le monde et mieux prévoir l’avenir. Toute sa « science » vient surtout de l’étude de sa vie. Cette auto-didacte est une matérialiste qu’il sera ordinaire de traiter d’idéaliste.

*A peine ai-je mis cette petite montre dans ma malle, (elle valait peut-être 40 fr) que subitement il s’empara de moi physiquement, une tourmente inouïe ! – Un poids horrible m’oppressa, la fièvre alluma mon sang, - une crainte, une panique, une peur s’empara de mon esprit. – A ce point que j’en fus étourdie, renversée, épouvantée ! – Un mouvement que je ne peux m’expliquer me poussait vers la malle pour retirer la montre – il me semblait que cette petite montre dans la malle était un projectile qui allait me tuer.*

***Un mouvement que je ne peux m’expliquer*** ce qui indique que l’expérience va se poursuivre car, pour

Flora, il est impératif de comprendre. Elle observe que son action sur le physique est sans effet, tout comme celle sur ses sentiments.

*J'étais dans un état de folie souffrant physiquement et moralement sans pouvoir comprendre parfaitement la cause de cette terrible agitation. – Je renonçai au projet que j'avais eu de commettre le vol.*

*Je renonçai au projet car comme toute personne faisant une expérience, il faut savoir se rendre à l'évidence. Elle se décide à réduire le vol à 24 heures sans que change son état.*

*Je voulus raisonner. – Impossible. Je pris la petite montre qui, en réalité, était fort jolie. – Toute petite. Elle me faisait horreur ! me paraissait affreuse. – C'était réellement une souffrance arrivée jusqu'à la folie. – Ma foi, je mis la force de côté, l'instinct de conservation me dit que je ne pourrais pas passer la nuit avec cette montre, il était 9 heures et j'avais pris cette décision à 2 heures. Je n'avais pas pu aller plus loin que 6 heures. – Je sonnai, je dis au garçon : j'ai trouvé ce matin une montre dans cette chambre, si on vient la réclamer en bas, vous direz que je veux la rendre à son vrai propriétaire» Quel phénomène ! Aussitôt ces paroles prononcées je me sentis soulagée comme une personne évanouie à laquelle on ôte son corset qui l'étouffe.*

L'expérience est terminée, le physique et le moral furent mis à l'épreuve, il restait au mental à faire le bilan.

*Comment se fait-il que moi – douée d'une force de volonté peut-être sans exemple dans l'humanité – que moi qui attaque franchement, hardiment, terriblement, la société des bourgeois, parce que ces bourgeois sont propriétaires du sol, des capitaux de la vie de leurs*

*frères (... ) Comment se fait-il que moi je n'ai pas pu m'approprier cette petite montre d'une valeur de quarante francs ?*

***Moi qui attaque franchement, hardiment, terriblement, la société des bourgeois,*** c'est ici qu'on retrouve sa réflexion sur les propriétaires comme celle sur l'amour quand elle écrit qu'elle pousse *l'amour de la justice jusqu'au donquichottisme.*

*Puis j'ai cherché à comprendre la vie des voleurs de profession. – J'avoue qu'il y a là un mystère impénétrable. Quel métier ! Mais je préférerais être matelot, fille publique, galérien, mendiant – emprisonné pour le reste de mes jours dans un cachot sans air ! Voler ainsi à froid, sans but, que celui de se nourrir ! Il est évident qu'il y a quelque chose dans ses natures- là qui n'est pas dans la mienne.*

Même *dans un cachot sans air !* Elle ne pousse pas loin sa comparaison ! Bref, elle en déduit qu'elle devra interroger un voleur de profession pour comprendre comment ils peuvent agir sans souffrance morale. Mais ses réflexions ne s'achèvent pas là !

*Maintenant je tremble en songeant à la hardiesse de ma nature – cette passion démesurée qui est en moi – de tout connaître. – J'y cède avec l'aveuglement de la passion – ainsi en cédant à ce désir de faire cette épreuve sur moi – je pouvais me compromettre d'une manière horrible, moi, dans ma position.*

***Cette passion démesurée de tout connaître.***  
Après les réflexions sur la religion, l'amour, l'économie,

la morale, en voici une sur la connaissance. Un détail de la vie et sa vie entière défile devant ses yeux ! Avec cette fois un bilan à la mesure de la personne :

*Je suis géante pour tout ce qui est noble, grand, généreux, et je crois que je ne serais qu'un pygmée pour tout ce qui est bas, vil.*

Comme il arriva souvent dans son Journal elle ne manqua pas d'évoquer l'heure de la victoire : *Si jamais je parviens à renverser la propriété, j'écrirai à ce monsieur Lafont [le propriétaire de la montre] pour qu'il me rende cette petite montre, il sera furieux de me voir porter cette petite montre qui m'a tant appris en sept heures ! – et qui sera là comme la marque de mon respect à l'ordre mauvais existant.* Ces sera une fierté permanente de Flora que d'agir dans la légalité pour renverser la légalité.

*Tout est dit pourtant il reste encore une gigantesque leçon de cette expérience : Mon affaire de la montre vient de changer mon opinion sur les forçats de Toulon. – Ces messieurs m'avaient médiocrement intéressée – je les trouvais bêtes, vulgaires – de misérables créatures. – Depuis ces sept heures de la montre j'ai changé d'opinion sur eux. – Je commence à comprendre pourquoi ces brigands inspirent un certain enthousiasme. – Diable ! mais c'est que c'est vrai. – Il y a quelque chose dans ces natures-là. – moi, qui certes ne suis pas manchote en fait de force quelconque, je reconnais à cette heure que je ne pourrais pas faire ce qu'elles font. – Cette idée me poursuit comme un remords. – Moi qui me croyais capable de tout lorsque je le voudrais. – Enfoncé. A parler ici de la différence*

*des facultés – de la différence du courage. - Ainsi moi qui ai manqué de courage pour prendre cette petite montre que je pouvais parfaitement m'approprier même sans danger – je fais des actes d'un courage tel qu'il épouvanterait le forçat le plus hardi ! – Vraiment la nature humaine est un mystère, plus on regarde au fond moins on y voit.*

***J'ai changé d'opinion*** preuve finale que la pensée de Flora est en permanence en mouvement ce qui en fait un bien piètre messie. Un messie a une route toute tracée et ne se laisse pas distraire par des idées que Flora appelle *secondaires*. Se remettre en cause, changer d'opinion, ça serait suicidaire pour lui. Flora reste vivante jusqu'au bout et c'est sans doute ça son courage capable d'épouvanter un forçat.

Oui, une femme extraordinaire, une pédagogue, une féministe, une croyante, une artiste, une militante, mais pour quel projet finalement ? Le voyage de Flora démontre que même son projet n'est pas arrêté, qu'il se forme sur des bases solides tout en évoluant et juste avant d'arriver à Agen elle le résume ainsi. :

*Chez tous les individus toujours on retrouve la même nécessité : manger. Donnez à tous et à toutes le droit au travail (possibilité de manger), le droit à l'instruction (possibilité de vivre par l'esprit), le droit au pain (possibilité de vivre complètement indépendant) et l'humanité aujourd'hui si vile, si repoussante, si hypocritement vicieuse, se transformera de suite et deviendra noble, fière, indépendante, libre ! et belle ! et heureuse. Ces trois droits correspondent évidemment aux trois mots prononcés pour faire la révolution de 89 : 1 – l'égalité – premier droit au travail, 2 – la liberté*

*– deuxième droit au pain, 3 – fraternité, troisième droit à l’instruction. - Car pour être égaux il faut que tous travaillent – pour être libres il faut que tous puissent vivre – pour être frères il faut que tous aient reçu la même instruction afin de pouvoir sympathiser entre eux. Nos pères ont marché au nom de ces trois mots vagues et dont eux-mêmes n’avaient pas la clé. – Ainsi se produisent les idées d’abord à l’état d’instinct – puis à l’état de sentiment – puis à l’état de compréhension – aujourd’hui on sent qu’il faut des droits – mais un très petit nombre encore en comprennent la portée.– Il faut pour cela encore 10 ans – bien que mon Tour de France sera un catéchisme qui avancera la marche des idées. Je suis en train d’écrire et je suis forcée de quitter. – Quel supplice !*

Cette longue citation pourrait conclure cette étude mais puisque à l’étape Marseille-Toulon Flora nous explique comment elle a ajouté en cours de route le droit au pain, arrêtons-nous un moment sur ce processus qui montrera sa façon de construire un système qui nous paraît loin de toutes les utopies.

« Il y aura dans ce chapitre un autre fait très curieux – c’est le « pain quotidien » de M. Mazel – j’ai trouvé là mon troisième droit – 1° « droit au travail » qui est le droit de vivre matériellement, - 2° « droit à l’instruction » qui est le droit de vivre intellectuellement, - 3° « droit au pain quotidien » qui est le droit à l’indépendance. Je tirerai un très bon parti de ce droit. »

En note Jules-L. Puech nous explique qui est M. Mazel : Benjamin Mazel était de Lodève mais avait été avocat à Montpellier. Il avait publié en 1843 à Marseille

son *Code social* où il examine la question souvent étudiée du Pain gratuit. « Urgence et possibilité d'effectuer en France le service public et gratuit du pain quotidien porté au domicile du riche comme du pauvre sans distinction. – Combien faudrait-il de numéraire pour effectuer le service du pain gratis ? » »

Avant la formalisation du droit telle qu'elle le présente, Flora avait indiqué :

« Je viens de revoir ici l'ouvrage de M. Mazel – c'est un vrai « gâchis », sans ordre, sans logique, sans style, sans français – c'est repoussant. – Mais au fond il y a là une idée magnifique : « le pain quotidien ». Il faut que je m'empare de cette idée, que je la fasse claire pour tous afin de la mettre dans toutes les têtes. – Elle aurait les conséquences les plus heureuses. – Quant à lui, ce brave gâcheur il n'y voit rien – je pense qu'il aura volé cette idée à quelqu'un qui l'aura émise dans la conversation. – Si elle était sienne il saurait l'exprimer. – Du jour où chacun aura du pain assuré gratuitement, l'émancipation de l'intelligence sera assurée ».

Ce voyage se voulait très court, très limité, en conséquence il était entendu dès le départ que nous passerions à côté d'autres faces de Flora. Voyons comment se présente l'entrée à Castres.

## Acte final

*En ce 5 octobre 2005, deux personnes discutent, à la terrasse imaginaire d'un café montalbanais. Pour la première fois cependant ils sont partis à l'intérieur et Flora qui revient de Castres porte avec elle les notes finales qui lui serviront d'Epilogue.*

**Manuel** : J'ai relu le roman de Vargas Llosa et en effet je n'ai pas découvert le mot Dieux, oubli qui n'est pas l'effet d'une méconnaissance, puisque dans son petit essai, *l'Odyssée de Flora Tristán*, il évoque cette particularité de la pensée de la Franco-péruvienne. Par contre j'ai été frappé par autre chose.

**Olimpia** : Quelque chose qui t'avait échappé à la première lecture ?

**Manuel** : Oui, et qui m'a mis en rage grâce à nos discussions. Premier point, nous lisons tout à fait l'histoire d'une féministe et en deuxième point, il introduit dans l'histoire, ce qu'il appelle un passager clandestin, Paul Gauguin, le petit-fils.

**Olimpia** : Pour dire passager clandestin, j'aime bien le mot espagnol qu'il emploie et que je ne connaissais pas : *polizón*. On m'a dit qu'il vient du mot français polisson !

**Manuel** : Vargas Llosa prétend que ce n'est qu'en travaillant au roman qu'il a découvert le lien familial entre Flora et Paul. Au départ, comme moi, il ne devait connaître que ses *Pérégrinations* car, depuis, j'ai noté que toutes les biographies font le lien. Peut-être la lecture de Pierre Leprohon incita Mario à cette union

contre nature. Ce biographe prétend, à la fin de son ouvrage, que l'action des deux personnages a germé dans un sens identique : Flora dans le sens d'une libération sociale et Paul dans le sens d'une libération artistique. Il s'agirait même d'une prédestination qui unirait les deux personnages ! Il se trouve que Pierre Leprohon, est aussi un biographe de Paul.

**Olimpia** : Je ne vois pas où est le problème !

**Manuel** : Puisque nous nageons en pleine littérature, imagine Flora découvrant Paul qui récupère comme femme, une gamine de treize ans, ce que Mario raconte dès le départ. C'est une des frasques du personnage en matière de sexualité. Qu'aurait pensé Flora ?

**Olimpia** : J'avoue que je n'avais pas vu la question sous cet angle pour retenir seulement le fait que Paul voulait vivre à la façon des indigènes.

**Manuel** : Ne te fâche pas, mais je suis fatigué par ces esprits oiseux qui disent que la coutume de ces indigènes, c'est que les gamines de treize ans partent dormir dans le lit de vieux personnages. Ils font de Paul un anti-colonialiste, portent au pinacle des mœurs « libres » et peu ternies par la « Civilisation ». Je suis vraiment fatigué et Flora aurait piqué une rage mémorable en voyant vivre son petit-fils. Je comprends pourquoi Paul a retenu de l'opinion de Proudhon, que sa grand-mère ne savait pas faire la cuisine ! Quelle faute, pauvre grand-mère !

**Olimpia** : T'énerve pas, t'énerve pas. Quand il est dit que les deux personnages volent vers des utopies, ça ne veut pas dire que c'est de la même qu'il s'agit ! Les deux vont bien à « contre-courant » mot clef d'ailleurs de la vie même de Mario ?

**Manuel** : Non et non, d'ailleurs avec le combat de Flora nous nageons à la fois loin de l'utopie et en pleine

utopie. Mario a dans la bouche le mot utopie pour les deux personnages mais qu'est-ce que l'utopie après ça ? La pédophilie ?

**Olimpia** : Encore aujourd'hui nous ne savons trop ce qu'est l'utopie sauf à reprendre l'étymologie, un non-lieu. Pour certains, l'utopie c'est un beau rêve si on admet qu'il est irréalisable (c'est la nature des rêves). L'utopie indiquerait une direction pour atteindre... le vide. On peut se demander : à quoi bon indiquer un endroit où il vaut mieux ne pas aller ? Quant à la pédophilie, j'admets avec toi que Flora aurait crié avec férocité, et pris sa plume la plus acérée pour condamner son petit-fils. Quand je pense à ce qu'elle a écrit à Marseille, en des termes qui seraient jugés racistes aujourd'hui, sur le comportement de juifs et arabes envers leurs épouses... Attends je reprends la citation : « Tous ces sectaires de Mahomet – et de Moïse – apportent à Marseille leurs mœurs dépravées. Ici la bigamie règne en plein et publiquement. Tous les négociants ont une maîtresse, deux, trois s'ils ont les moyens de les entretenir – et la femme à contrat est au logis élevant les enfants du «pacha » - et tout le monde trouve cela bien ». Je précise qu'il ne faut pas y voir du racisme quand on note qu'elle écrit plus loin au sujet des forçats vus à Toulon : « J'ai vu là plusieurs Arabes – pauvres malheureux qui sont là pour la plupart pour quelques infractions à la discipline à laquelle on les force à se plier. Ceux-ci m'inspiraient la plus grande compassion ».

**Manuel** : Pour moi, la plus grande utopie, nous la vivons. Elle s'appelle le capitalisme et elle vise en effet à détruire les lieux existants au bénéfice du non-lieu, l'argent ! Ici, à Montauban, il n'y a pas si longtemps, le jour du marché nous pouvions différencier les habitants venant de Moissac ou de Caussade, ceux venant de

Monclar ou de Verdun. Aujourd'hui, ces différences n'existent plus.

**Olimpia** : Dans le même temps des étrangers sont arrivés : on peut y différencier des Africains, des Géorgiens et surtout des Maghrébins. D'ailleurs le mot maghrébin englobe des territoires aussi différents que ceux du Maroc et de l'Algérie.

**Manuel** : Comme nous ne sommes qu'au début du grand processus, il reste encore des différences mais nous finirons pas être de nulle part. Ce qui, dans le même temps, provoque une surenchère quant à la glorification des différences pour mieux détruire l'appel à l'égalité.

**Olimpia** : Généralement l'utopie est cet appel à l'égalité !

**Manuel** : Un appel entendu comme une fuite vers l'abstraction : en ce lieu vide de sens – d'où la référence moderne et permanente à l'espace – la communauté des égaux serait la répétition du même. L'uniformisation n'est en rien l'utopie égalitaire mais bien l'utopie capitaliste ! Mais revenons à Vargas Llosa.

**Olimpia** : En 1950, le jeune Mario Vargas Llosa découvre, dans sa fac de San Marcos, *les Pérégrinations d'une Paria*, le livre de Flora Tristán victime d'autodafés en 1838, et qui sortait enfin de l'ombre dans laquelle il avait été plongé.

**Manuel** : De son côté, en 1960, le jeune Manuel Vázquez Montalbán découvre, dans sa fac de Barcelone, *les Pérégrinations d'une Paria* et l'œuvre de Paul Gauguin, petit-fils de Flora.

**Olimpia** : Un parallèle qui devrait être amusant. Moi je défends Mario qui attendit 2003 pour publier son roman *Le Paradis – un peu plus loin* où il unit les vies de Flora et de Paul, porteuses à ses yeux des mêmes utopies.

**Manuel** : Dès 1965, Manuel publie sur la vie de Paul Gauguin un des poèmes les plus fantastiques de son œuvre. En 1991, il explique comment ce poème fut décisif par un texte qui commence ainsi : « Les êtres, les animaux autant que les hommes, ne se réalisent pleinement que dans la fuite, et notre aspiration dernière est d'atteindre le lieu d'où nous ne voudrions jamais repartir. C'est du moins ce que je croyais en 1965. On découvre l'inutilité du voyage comme fuite lorsqu'il s'avère évident qu'on ne voyage qu'avec soi-même, c'est-à-dire en compagnie de l'être que l'on prétend fuir ». Manuel restera dans l'Espagne franquiste alors que Mario quitta son pays, le Pérou. L'enracinement du premier n'est pas celui d'un allergique à l'exil (la fuite est juste et parfois même indispensable mais à condition d'en mesurer l'illusion, et je sais de quoi je parle), l'exil du second sera infini (il vit à présent à Londres pour ne pas être dérangé).

**Olimpia** : Mario et Manuel se sont souvent croisés. Au départ, en 1965, Mario était plus à gauche que Manuel mais dès 1971 Mario changea sa plume d'épaule et devint petit à petit le défenseur le plus intelligent que je connaisse du capitalisme féodal. Parfois, certains demandent : « Mais pourquoi ne pas dire simplement capitalisme ? ». Le capitalisme féodal est une utopie qui prétend chavirer... le capitalisme. Ce chamboulement nécessite l'existence d'intellectuels qui sachent, plus que la défense de l'ordre existant, en promouvoir son dépassement (les dissidents). Par exemple sur le terrain féministe, d'où l'opération entamée par Mario pour récupérer Flora Tristán.

**Manuel** : Quand je lis Mario qui explique « je suis devenu propriétaire de Flora Tristán » j'enrage au possible tout en reconnaissant qu'il est le premier grand

intellectuel (je ne veux pas minimiser l'effort des autres) a avoir fait connaître, au grand public du monde entier, (oui, la notion de grand public est relative), le combat de Flora ! Voilà pourquoi, le Français qui défend avec le plus d'assiduité la Franco-péruvienne, Stéphane Michaud, décida de lui proposer une préface à l'édition de la correspondance de Flora, publiée par un éditeur universitaire. Mario l'intitula, *l'Odysée de Flora Tristán* pour mettre en valeur la vie de voyages que fut la sienne.

**Manuel** : La vie de voyages ? Encore cette question ! Flora Tristán voyagea par nécessité, tout comme Paul Gauguin. Avait-elle aussi l'illusion de la fuite ?

**Olimpia** : En percevant très tôt, la fascination commerciale pour le voyage (Espagne destination tourisme) Manuel annonça par avance le voyage politique que certains firent de gauche à droite. Ils ne faisaient que revenir. En Bolivie ou au Mexique, en Italie ou en France on ne compte plus le nombre de «gauchistes» passés au service du pouvoir. Leurs anciens compagnons parlent de trahison. C'est à la fois méconnaître l'humain et le social.

**Manuel** : On ne peut pas comprendre cette situation si on ne prend pas en compte le combat d'hommes comme Vargas Llosa, un féministe de la première heure qui souhaita mettre par terre une société qui marginalisait les femmes. Ce fut un combat au sein de son camp, et je ne vois pas pourquoi les machos de droite seraient plus disposés à laisser la place à des femmes, que les machos de gauche. Ce combat a été partiellement gagné à droite et pas du tout à gauche !

**Olimpia** : Pour Flora Tristán, fille de la Révolution française, la promotion des femmes ou des minorités dans une société d'inégalités ne peut rien changer au système.

**Manuel** : Sur ce point, Manuel se trompe quand il parle ainsi de Flora : « Gauguin reprend le socialisme utopique de sa grand-mère et rêve de créer un phalanstère d'artistes aux Marquises » ou quand il écrit : « Toute l'aspiration de Gauguin avait été d'atteindre quelque lieu d'où il n'eût jamais voulu repartir, voyage sans fin en quête d'un paradis et d'un style, d'une interprétation de la réalité qui pût traduire cette bonté congénitale de l'homme, à laquelle croyaient sa grand-mère, Flora Tristán, et Clovis qui fut si peu un père ». Flora a repris des idées au socialisme utopique, mais pour le combattre. Son Tour de France vise à faire du socialisme l'affaire du peuple et non d'une secte ! D'où la jonction qui aurait été possible entre elle et le marxisme. La fuite par le phalanstère lui apparut comme ridicule par rapport à son projet d'union ouvrière, une union qui la tient loin du concept du « bon sauvage » conduisant à la « bonté congénitale de l'homme ». Manuel ne disposait pas de toute l'œuvre de Flora et se trompa, là où son adversaire Mario vit juste. Lui ne s'y trompe pas : il structure son roman à partir de *l'Union ouvrière* de Flora et à partir du voyage à Tahiti de Gauguin pour étayer la thèse d'utopies similaires, la sienne à Mario, celle de l'individu coupé de la lutte des classes.

**Olimpia** : Mais non, ce va-et-vient de Mario à Manuel me paraît utile pour cerner le retard de la réflexion en faveur d'une authentique révolution. Manuel décida de voyager surtout le jour où il découvrit que des Indiens du Chiapas savaient s'ancrer dans un lieu pour proposer, en actes, une révolution globale, comme il tenta lui-même de transformer Barcelone en l'universel d'une société en devenir. Inversement Mario accepte d'être de nulle part pour mieux intervenir partout. Il écrit à Londres, il publie à Madrid et rêve de Lima.

**Manuel :** Je sens que tu imagines Flora et Paul en route vers le même horizon. Non et trois non. Toute la mystification de Vargas Llosa consiste à utiliser le talent de Paul Gauguin pour réduire Flora au rôle d'héroïne, en dehors des temps. Aussi, quand Manuel écrit que « Flora Tristán est pionnière du socialisme utopique et du féminisme » il donne des armes à Mario qui aime beaucoup cette réduction du combat de Flora à l'utopie et au féminisme, pour mieux en arriver à la présentation d'un individu seul face à tous, comme Flora aurait été seule face à tous. La révolutionnaire Flora et l'artiste Paul sont ainsi unis «naturellement» alors que d'un côté, on a une féministe qui fait des droits des femmes la pierre angulaire de toute révolution, et de l'autre, un artiste qui se donne tous les droits.

Telle fut la vie de Flora Tristán : à partir de son expérience globale (familiale, économique, sociale), elle développa une pensée active articulant le féminisme et la lutte des classes, une pensée qui la conduisait toujours plus vers les autres. La pensée de Gauguin suivit la même pente (peindre puis penser cette peinture) mais pour aller toujours plus vers lui-même. Entre Mario et Manuel comme entre Gauguin et Flora, tout tient au rapport entre l'individuel et le collectif. Avec Vázquez Montalbán, on peut parfois en arriver à croire que l'individu est totalement prisonnier du collectif, en conséquence, celui qui croit partir ne fait que revenir à son origine sociale. Avec Vargas Llosa, le collectif est balayé comme étant l'enfer de l'individu. De l'un à l'autre, il nous appartient d'éviter quelques confusions comme celle de croire que Gauguin et Flora avaient les mêmes utopies.

**Olimpia :** Je te sens passionné et mon petit train a tout pour achever sa course par un beau final dans le

théâtre de départ où les deux clowns sauraient leur rôle : le clown blanc s'appellerait naturellement Vargas Llosa.

**Manuel** : Et il aurait un mal fou pour rire quand l'autre clown décocherait ironies sur ironies.

**Olimpia** : Toute la vie n'est qu'une comédie mais qui n'a rien à voir avec la vision qu'en avait Marx.

**Manuel** : Et Castres à présent ?

**Olimpia** : J'en viens et tu auras ma conclusion, dit-elle en se levant.

**Manuel** : Avant de se quitter, peut-être pourrais-tu me parler de toi. Il semble que les féministes aiment cette démarche !

**Olimpia** : Par mes premiers mots, je t'ai parlé à la première personne au sujet d'une de mes lectures. Aujourd'hui je vais simplement ajouter que dans ma vie j'ai toujours eu la chance d'arriver en retard. J'espère en conséquence arriver en retard à mon enterrement. Et toi que peux-tu répondre à la première personne ?

**Manuel** : Que je bénéficie d'un autre genre de chance : je suis un survivant. Mais encore une question : ton prénom m'incite à y lire des origines italiennes...

**Olimpia** : Oui et c'est aussi par l'Italie que j'ai croisé Flora grâce au seul et modeste ouvrage la concernant : *Scusate lo stile scucito, Lettere, scritti e diari* édité par Spartaco Edizioni sur l'initiative de Lina Zecchi. Là-bas, elle est plus un nom qu'une pensée, plus un cri qu'une œuvre. Plus un chant qu'une philosophie. Voilà, l'heure de la séparation a sonné. Que la chance fasse encore se croiser nos chemins !

*Les deux amis se quittent sans plus de bavardages.*

**P.S. : Au Chiapas chacun fait son bilan.** La décision est connue : Marcos va entreprendre un tour du Mexique comme Flora Tristán entreprit un jour son tour de France. Espérons qu'il n'y laissera pas la peau en route. Voici les dates et les étapes du projet de voyage de *l'autre campagne* à travers son pays.

1<sup>er</sup> janvier : San Cristobal de las casas ; 9 janvier : Yucatán et Quintana Roo ; 16 janvier : Campeche et Tabasco ; 23 janvier : Veracruz ; 30 janvier : Oaxaca ; 6 février : Puebla ; 13 février : Tlaxcala ; 20 février : Hidalgo ; 27 février : Querétaro ; 6 mars : Guanajuato ; 13 mars : Jalisco ; 20 mars : Colima ; 27 mars : Michoacán ; 3 avril : Guerrero ; 10 avril : Morelos ; 17 avril : Mexico ; 1 mai : San Luis Potosi ; 8 mai : Zacatecas ; 15 mai : Nuevo León Tamaulipas ; 22 mai : Durango ; 29 mai : Chihuahua ; 5 juin : Sinaloa et Sonora ; 12 juin : Basse Californie ; 25 juin : Retour final à Mexico. **Marcos gardera le passe-montagne mais sera sans arme**<sup>33</sup>.

La « base » sera en toute chose la référence de la lutte à engager. Avec la base, pour la base et à la base. Trois géographies qu'en France on appellerait péjorativement « basiste ». La base opposée au sommet. Pourtant, par la reconnaissance de certains intellectuels, et par le jeu des médias, les Zapatistes se sont imposés aussi par le sommet ! Simplement, ils découvrirent les limites de cette stratégie qui remue de la poussière mais n'apporte pas d'eau. Le tournant, c'est en 2001, quand l'Assemblée nationale ne veut pas reconnaître un accord pour lequel les Zapatistes avaient fait beaucoup de concessions.

---

<sup>33</sup> Il achèvera son voyage vivant mais après bien des péripéties qui donneront peut-être lieu à un beau livre un jour d'hiver.

En conséquence, quand, le 17 septembre, Marcos reçoit une lettre de Luis H. Alvarez, coordinateur officiel de la paix au Chiapas qui l'invite pour un dialogue, la réponse est évidente : toute rencontre avec des représentants de l'autorité est non seulement du temps perdu mais le maintien d'illusions inutiles. En réalité, la seule fonction de cette initiative officielle, c'était de donner du grain à moudre à la presse, pour mieux lui éviter la mention des questions fondamentales débattues pendant les journées. Ainsi, ils répéteront encore une fois que les Zapatistes refusent le dialogue ...

Bien sûr **Hermann Bellinghausen**, pour *la Jornada*, ne tombera pas dans le panneau et retiendra en effet tout ce que signifie l'action à la base pour les Zapatistes. « La somme des propositions, interprétations, critiques est allé en augmentant. Au cours des deux jours de délibérations, les participants prirent en main l'autre campagne et la remplirent d'intentions et décisions ponctuelles ».

Et la question internationale ? Faut-il à présent l'oublier ? Ne va-t-elle pas faire revenir le sommet par la petite porte ? Marcos expliqua encore et encore : « La *Sexta* a deux parties, la nationale et l'internationale. Tout comme vous avez été convoqués pour qu'ensemble on construise la démarche nationale, il y aura aussi la même démarche sur le plan international. Mais nous ne pouvons pas dire en tant que pays ou en tant qu'EZLN quelles seront les caractéristiques de la rencontre intergalactique ni du mouvement international ». Une façon cependant de saisir le renversement de situation : il y eut déjà des rencontres dites inter-galactiques à un moment où les Zapatistes recherchaient davantage la consécration internationale que nationale. A présent, modestie oblige, la base prend le pas sur le sommet !

Car la question de la base est celle de la modestie, et pour Marcos, ce sera aussi celle de *la récupération des morts qui dérangent* ! Voilà comment le roman revient dans l'actualité. Marcos dira le 17 septembre, toujours d'après le correspondant de *La Jornada* qui s'en fera l'écho : « qu'on doit nommer nos prisonniers, nos disparus et nos morts ».

Pour qui souhaite des débats sérieux en voici un posé par *La Coordination anarchiste féministe* : « nous proposons d'ajouter au projet de gauche deux adjectifs : anti-hiérarchique et anti-autoritaire ». Les Zapatistes, tout en étant à la base ne peuvent nier qu'ils défendent une hiérarchie car il n'y a pas de force militaire sans hiérarchie. Pour l'EZLN le principe de l'indispensable hiérarchie, c'est « commander en obéissant » car quelqu'un doit commander, mais en obéissant aux ordres de la communauté. Supposons un orchestre sans chef ! Supposons un chantier sans architecte ! Pour toute lutte concrète, la frontière n'est pas entre hiérarchie et anti-hiérarchie, car la réalité impose souvent une distribution des rôles, mais sur la façon de faire et de défaire telle ou telle hiérarchie.

L'idée de la base se retrouve sur le plan religieux avec ce qu'on appelle là-bas les communautés chrétiennes de base, témoignage réel de la théologie de la libération. Au moment même où le pape dénonce la réalité sociale mexicaine (la corruption, la violence, l'insécurité, l'inégalité, la pauvreté, la perte des valeurs, l'incapacité des gouvernants...), l'autre campagne s'adresse à la base pour combattre ces fléaux, en proposant une nouvelle constituante. Aujourd'hui dénoncer devient de l'hypocrisie quand, par ailleurs, le dénonciateur profite du système qu'il dénonce !

La **Sexta** est aujourd'hui tombée dans l'oubli.

## Epilogue – L'entrée à Castres fut triomphale

J'aurais pu, de manière plus cohérente, évoquer en conclusion l'ultime étape de Flora qui la conduisit d'Agen à Bordeaux, l'endroit où repose sa dépouille. L'Institut d'histoire sociale d'Aquitaine animé par la CGT aurait été mon guide pour retrouver une trace contemporaine de la Franco-péruvienne. Dans son numéro du 19 novembre 1990, Guy Joubert évoque la question :

« Les autorités péruviennes viennent même sur sa tombe [celle de Flora], et la ville de Bordeaux a dû ravalier précipitamment ce monument attaqué par le temps. En novembre 1988, à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la publication de son livre sur son voyage au Pérou, la Chambre des députés du Pérou a souhaité marquer l'événement. L'ambassade du Pérou a donc dépêché à Bordeaux son chargé des affaires culturelles. Le journal **Sud Ouest** relate avec quelque ironie l'événement ».

Après la cérémonie, le jaguar du ministre reprit le chemin du Consulat, mais pour le journaliste, dans les mines des Andes on continue à tuer les ouvriers et il conclut : « La pionnière du syndicalisme français a eu sûrement son repos éternel troublé ».

Décidément Flora, tu n'as pas de chance. Un ministre en jaguar, 15 personnes pour t'honorer, aussi peu que dans la plupart de tes réunions il y a 150 ans, et une

coquille qui transforma le mot « pionnière » en « prisonnière » !

Oui, tu fus prisonnière, du mariage, de l'esclavage économique de ton époque, et de ses préjugés, pour finir par être prisonnière de l'oubli. Le journal de la CGT en profite pour publier une photo de ta tombe, de la plaque du cimetière, et de la *Une de l'Union ouvrière*.

Pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Flora Tristán, dite « militante féministe et révolutionnaire », le même institut en est au numéro 35 de sa publication et évoque la cérémonie de cet anniversaire grâce à Janine Laugier. Nous lisons :

« Depuis quelques années, à la date du 4 novembre, une délégation dépose une gerbe et se recueille devant un monument funéraire édifié au cimetière de la Chartreuse à la mémoire de Flora Tristán ».

Janine Laugier précise clairement : « Elle conçoit son plan d'organisation internationale des travailleurs avant le *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels ». Le militantisme de Flora en faveur des droits des femmes est bien présenté. Puis quatre comédiennes lisent des textes de *l'Union ouvrière*.

Les luttes de Flora Tristán auraient été poursuivies par les luttes de «celles de nos compagnes dans la Résistance» jugées comme étant les plus dignes descendantes de la Pionnière. Jeanine Laugier ajoute enfin :

«Devant cette stèle nous avons une pensée pour ces femmes algériennes qui se voient imposer depuis 1991 un code de la famille qui les relègue au rang d'éternelles mineures, femmes algériennes insultées, vitriolées, violées, assassinées par les intégristes sous prétexte qu'elles refusent de se plier aux menaces ».

Les revendications féministes de 1994 sont formulées ainsi : « Droit au travail, Droit à la maîtrise des naissances et droit à l'interruption volontaire de grossesse, droit à de justes salaires et le droit d'accéder aux responsabilités ».

Il est temps, cependant, comme je l'ai promis depuis le début, de laisser Bordeaux pour Castres. En 1948, pour le centenaire de la Révolution de 1848, Flora Tristán se retrouva, de manière totalement étrange, à Agen grâce à un Tarnais, originaire de Castres qui décida d'utiliser astucieusement un colloque en l'honneur des quarante-huitards, pour y présenter la féministe oubliée.

Dès ses premiers mots, il admit adroitement son subterfuge : « Le centenaire de la révolution de 1848 vient de remettre en lumière le beau visage de Flora Tristán, encore que l'actualité de cette apôtre sociale soit un peu antérieure à cet événement sur lequel elle eut porté des jugements à la fois passionnés et pleins de bon sens, à la fois sévères et enthousiastes ».

Non seulement le combat de Flora Tristán était antérieur à 1848 mais, comme l'indique l'orateur avec subtilité, la féministe tout en étant enthousiaste aurait été très sévère avec cette révolution qui se crut victorieuse le jour où elle put imposer le suffrage universel... masculin !

Cependant, vu l'indulgence du public dans ce genre de conférence, les auditeurs n'envisagèrent aucun reproche pour ce hors-sujet de l'intervenant d'autant qu'il était prononcé par le vice-président de la Société d'histoire de la révolution de 1848

Par contre, ensuite, imaginons la surprise et même la désapprobation qui dut se lire sur les visages, quand les participants découvrirent, que leur si cher Jasmin, était

au cœur de la polémique ! Comment cet érudit castrais a-t-il pu oser présenter à Agen, l'opinion de Flora sur Jasmin ?

L'homme qui s'exprime avec la plus grande politesse et modération s'appelle Jean-Louis Puech. Il continue à Agen le combat de toute une vie : faire connaître « le beau visage de Flora Tristán ». De plus, il peut parler de Jasmin avec aisance car en tant que Tarnais, il est lui aussi un défenseur de cette culture d'oc qui berça son enfance. Pour s'attirer les sympathies du public (au moins d'une partie), il saura dire avec application :

«On éprouve un peu d'embarras à évoquer ici cet entretien entre Flora et Jasmin. Un méridional du Sud-ouest, même s'il n'est pas d'Agen, ressent pour Jasmin une vieille sympathie ; si sa langue n'est pas toujours impeccablement pure, son sens du rythme poétique, ses caressantes rimes, l'émotion charmeuse que dégagent certaines poésies, justifient sa réputation, ou plutôt peuvent suffire à l'expliquer. Pour ma part, je me rappelle toujours avec une délicieuse mélancolie les vers par lesquels mon vieux compatriote tarnais Alibert<sup>34</sup> célébra dans notre patois, le félibre gascon, il y a quelques cent ans ».

Je ne doute pas un instant de « l'embarras » que devait ressentir l'orateur. Sa passion pour la féministe étant supérieure à toute autre considération, il osa donc révéler, pour la première fois en public, le contenu du journal inédit de Flora Tristán. Pour excuser Jasmin, il dira : « Il a été grisé par la gloire » et pour minimiser les propos de Flora il utilisera... Mary-Lafon et sa critique de Jasmin ajoutant une référence peu connue à Smiles qui,

---

<sup>34</sup> C'est l'auteur d'un très célèbre dictionnaire d'occitan

tout en critiquant le poète agenais, sut évoquer « sa bonne grâce, sa sincérité naïve, et sa fine ironie ». Jules-L. Puech conclura en essayant de renvoyer dos à dos les deux personnages par cette formule : « Le heurt de deux vanités ». Il tentera aussi d'en appeler à l'indulgence des uns et des autres envers la féministe qui était dans un état de « fatigue nerveuse extrême ».

En cette année cruciale de 1948, répéta-t-il la démarche dans d'autres villes du Tour de France de Flora ? Pour répondre à la question, il manque une bibliographie complète des travaux infinis de ce bourgeois protestant.

Après son intervention, quelques personnes lui demandèrent comment il avait pu accéder au Journal de Flora ? Comment avait-il pu en récupérer le contenu ? Comment avait-il pu décider de le présenter à des Agenais et des Agenaises ? La réponse à ces questions constitue une histoire aussi fabuleuse que celle de Flora. Elle est au départ de ce livre.

Tout commence par la bibliographie de Dominique Desanti : « En tête de toute bibliographie sur notre héroïne il faut placer l'admirable thèse de doctorat de Jules-L. Puech : *La vie et l'œuvre de Flora Tristán* ; Paris, 1925, dont les 500 pages représentent un chef-d'œuvre à la fois d'érudition et de compréhension ».

Cette information sera répétée par tous les biographes de Flora, Pierre Leprohon étant, sur ce point comme sur d'autres, le plus précis : « Jules-L. Puech est le premier, après un silence de 50 ans, à faire renaître le souvenir de Flora Tristán. Il a publié le premier article dans la *Revue de Paris*, du 1<sup>er</sup> décembre 1910, intitulé *La vie de Flora Tristán*. Quatre ans plus tard paraît un nouvel

article sous sa signature : *Une romancière socialiste : Flora Tristán*, dans la **Revue socialiste** du 15 février 1914 ».

Jules-Louis Puech passionné de Flora Tristán en 1910, l'est encore en 1948 à Agen, et sans doute encore en 1957 au moment de son décès à Castres. Qui est-il donc ? Aurais-je la réponse à Castres ?

A lire le dictionnaire **Le Maïtron**, j'ai cru que j'allais devoir revenir au Centre Jaurès de Castres, car il indique ce lieu comme dépôt du Fonds Flora Tristán. Je me souviens particulièrement de mon premier et unique passage dans ce centre où Danielle Mitterrand en personne inaugura une expo-photo. J'avais alors croisé **Point Gauche !** pour la première fois. Dans le n°27, Alain Boscus saura y rendre compte à merveille de cette exposition qui dura du 9 octobre au 25 novembre 1996. Il écrit : « A travers ces photos on perçoit bien le combat et la vie de tout un peuple pour plus de dignités contre les puissants (les multinationales, l'impérialisme US ...) qui gardent les yeux rivés sur les marchés boursiers et les taux d'intérêt pour accroître leur pouvoir et leur domination ». Et surtout Alain Boscus précisa : « cette exposition évoque une lutte de libération sociale très originale qui ouvre peut-être quelques brèches d'espoir dans ce monde où mondialisation et globalisation riment avec misère, pauvreté, exclusion ». Bien que l'affiche de l'expo soit le portrait magnifique d'une femme au regard à la fois dur et tendre, Alain Boscus n'abordera pas la question féministe qui était encore loin de faire la **Une** au Chiapas. Il s'agissait en effet d'une expo sur le Chiapas !

En fait, c'est à la bibliothèque municipale de Castres qu'en ce 5 octobre 2005 je vais pouvoir tenter de mettre un terme à ce voyage. Je découvre un lieu agréable, spacieux et un personnel attentif et disponible. Je m'empresse d'abord de demander le fameux livre de Jean-Louis Puech : c'est l'exemplaire de la soutenance de thèse à la faculté des lettres de l'Université de Paris, ***La vie et l'œuvre de Flora Tristán 1803 1844*** avec en sous-titre, ***l'union ouvrière***. Jules-L. Puech est indiqué docteur en droit et l'éditeur est Marcel Rivière à Paris.

L'avant-propos commence ainsi :

« Le nom de Flora Tristán n'est pas de ceux que l'on croit entendre pour la première fois. Il y a dans ces quatre syllabes sonores et d'un cachet exotique une harmonie déjà rencontrée. Pourtant, cette femme qui eut son heure et à qui la postérité devra sans doute rendre un nouvel hommage, est aujourd'hui l'inconnue déjà lointaine dont on répète le nom sans pouvoir dire ce qu'il évoque ».

Le livre est divisé en trois parties : les années d'apprentissage, les années d'apostolat et le socialisme de Flora Tristán.

Puis, guidé par l'impatience, j'ai ouvert une boîte archives toute neuve mais sans référence précise. Il y avait seulement écrit : Flora Tristán, Lettres autographes, Documents d'époque, Manuscrits, Photographies, Articles *Revue de Paris* 1910.

En réalité, il s'agissait d'archives de Jean-Louis Puech concernant son travail sur Flora Tristán et non pas des lettres de Flora, comme je le pensais. Autant dire, ce que je cherchais sans y penser, car aujourd'hui mon sujet s'appelait bien Jules-Louis. Je découvre des enveloppes aux adresses diverses : « Monsieur Puech journal Lyon

ouvert par erreur par Melle Vanbel journal page 37 à 198 » (il s'agit d'une partie du journal inédit de Flora Tristán que Jules-Louis avait tapé à la machine) ; « Monsieur Puech 24 rue Pierre Curie Paris ». Voici à présent le manuscrit de son article : « **Une romancière socialiste** » qui débute ainsi : « Le talent de Flora Tristán romancière serait contestable de nos jours si pour se permettre un jugement on prenait comme critère le roman contemporain tel que l'ont façonné les influences de Flaubert et d'Anatole France ». Le manuscrit de *la Curieuse vie de Flora* révèle aussi le travail de Puech publié dans la **Revue de Paris** le 2-12-1910. Le journal **Le Temps** insère une pub pour cette revue qui annonce l'article de Puech dont voici les premiers mots : « Le 10 septembre 1838 une nouvelle alarmante se répandit dans Paris. George Sand (au lieu de Flora Tristan), populaire et admirée, venait d'être victime d'un attentat. Son mari, disait-on, avait voulu l'assassiner dans la rue. Le journal, le lendemain démentit ce bruit ». Il se termine ainsi : « Elle avait poussé quatre ans avant Marx le cri de ralliement « prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ».

Pour la photographie, c'est en fait la plaque d'un tirage du portrait de Traviès, l'image la plus fréquente de Flora. Mais tout ceci ne pouvait m'apporter une réponse à la question : comment Jean-Louis Puech en arriva-t-il à Flora Tristán ?

Je me suis alors dirigé vers une éventuelle biographie de Jean-Louis Puech. Le personnage est présent dans un dictionnaire des célébrités du Tarn. L'employé de la bibliothèque m'orienta aimablement vers les articles de la **Revue du Tarn** pouvant me renseigner.

Jean-Louis Puech est mort le 2 octobre 1957 (le cinquantième anniversaire de son décès vint de passer en silence) et c'est une femme, Marguerite Thibert qui présentera le personnage dans la *Revue du Tarn* du mois de décembre. Il serait curieux d'en savoir plus sur cette femme. Est-elle plutôt Tarnaise ou féministe ou les deux ? En 1921, elle consacrait un article dans la *Revue d'Histoire économique et sociale* à... Flora Tristán ! Mais ne nous laissons pas disperser. Qui était donc Puech ? Né en 1879, il publia son premier article sur Flora à l'âge de 31 ans. Rien dans son milieu social ne le destinait à étudier le courant socialiste si on retient qu'il était le fils d'une famille d'industriels et de banquiers de Labastide-Rouairoux. Peut-être son origine protestante ? Après des études de droit à Toulouse, il monte à Paris en 1900. Dès ce moment-là, il est dans l'orbite du mouvement pacifiste représenté par un homme-clef : Célestin Bouglé. Du pacifisme à l'internationalisme il n'y a qu'un pas qui pousse Puech à étudier le cas de Proudhon puis celui des Saint-Simoniens. Autant de raisons qui le conduisirent vers la figure peu ordinaire de Flora Tristán. Mme Thibert insiste surtout sur son travail de pacifiste puis note que «ses fonctions officielles n'entravèrent que peu les études personnelles de ce travailleur infatigable ». « Il obtint en 1925 le doctorat ès lettres avec la présentation d'une thèse remarquable, amoureusement ciselée à l'aide de documents pour beaucoup inédits, qu'il consacra à la vie et l'œuvre de Flora Tristán – une figure originale entre toutes du socialisme romantique ».

Oui, mais pourquoi Flora et d'où venaient ces documents inédits ?

Par bonheur, Marguerite Thibert donne la réponse quand elle présente la méthode de travail de Jean-Louis Puech après avoir décrit les traits d'un visage décidé, aux larges lunettes rondes, à la forme triangulaire et à la cravate très sérieuse :

« Le document écrit ne lui suffisait pas. Il s'efforçait de retrouver les liens vivants qui pouvaient nous rattacher encore aux réformateurs sociaux du 19<sup>e</sup> siècle, objet de ses études. Originaire d'une province où le saint-simonisme fut florissant, il réussit à renouer de tels liens avec plusieurs des dignitaires de l'Église saint-simonienne du Midi. Julie Toussaint, fille de l'un des principaux saint-simoniens (Gabriel Toussaint de Castelnaudary), évoquait pour lui ses souvenirs d'enfance et faisait revivre à son profit le milieu d'apostolat social où elle avait grandi ».

Ce travail sur les saint-simoniens sera d'ailleurs l'objet de l'ultime article de Puech dans la **Revue du Tarn**, en 1956. Comme si la vieillesse le ramenait à ses premières recherches ! Il écrivit alors :

« Les pages qu'on va lire font suite – suite quelque peu retardée – à celles qui, en 1929, constituaient une étude de même ordre sur les Saint-simoniens dans l'Aude. (...) »

Ma documentation a été, pour l'Aude, beaucoup plus aisée que pour le Tarn ; il existe aux archives de l'Aude, tout un dossier, qui s'est encore enrichi depuis feu l'archiviste Poux qui l'avait admirablement constitué, et j'avais eu, en outre, la bonne fortune de recueillir des documents d'archives privées. Je ne pensais pas que ce fût là une chance exceptionnelle : je n'ai pas eu la même chance dans le Tarn, où mes recherches ont été à peu

près infructueuses pour retrouver des descendants des Saint-simoniens ».

Quel dommage ! Il aurait pu peut-être nous en dire davantage sur la famille d'Alby dont le fils est mentionné de façon si elliptique par Flora Tristán. Jean-Louis Puech peut simplement nous signaler une lettre du 28 septembre 1833 datée de Castres et envoyée à Enfantin qui évoque d'Alby et suscite ce commentaire de Puech :

« Cette lettre transmet les amitiés d'Alby et de Gachassin. Ce dernier ne nous est pas connu, mais il n'en est pas de même d'Alby (Antoine François, dit « Ernest ») qui eut une existence quelque peu agitée et que son père, maire de Castres et député de 1831 à 1835, fit nommer bibliothécaire de la ville en 1832. Ce fut un bon bibliothécaire qui réorganisa le service. Plus tard, Guizot l'appela à Paris pour dépouillement des manuscrits à la bibliothèque royale. Il est assez connu comme auteur de romans historiques. Ses relations avec les Saint-simoniens s'expliquent par le fait qu'il avait fait ses études en partie à Sorrèze où il avait eu comme professeur de rhétorique Barrault qu'il retrouva à Paris quand il vint y faire son droit. Il s'intéresse aux questions littéraires et sociales et faisait des adeptes à la foi nouvelle ».

Et Flora Tristán ?

Nous allons la retrouver en poursuivant la lecture de l'article de Marguerite Thibert car c'est en cherchant des contacts avec les Saint-simoniens de l'Aude que Puech remontera à la source qui nous importe tant :

« Julie Toussaint, elle-même femme de valeur, collaboratrice intime d'Elisa Lemonnier pour la fondation des écoles professionnelles de filles qui longtemps portèrent ce nom, appartenait à la meilleure

tradition saint-simonienne : celle des réalisateurs. Par Julie Toussaint, J.-L. Puech fut mis aussi en relation directe avec les descendants d'Eléonore Blanc, la fille spirituelle de Flora Tristán et son associée dans sa tentative pour créer des unions ouvrières. Eléonore Blanc avait recueilli des mains de Flora Tristán le journal intime où celle-ci consignait chaque jour ses impressions et ses expériences. Demeuré en possession de la petite-fille d'Eléonore Blanc, ce journal fut mis à la disposition de J.-L. Puech ; document unique grâce auquel la figure singulière de l'apôtre de l'Union Ouvrière et le milieu populaire où elle peina purent être illuminés d'une sorte de lumière directe et nous apparaître dans une vision d'un réalisme impressionnant ».

Parce que l'histoire est une recherche sans fin, notons que cette observation ne rejoint pas tout à fait celle de la préface de Michel Collinet au *Tour de France* publié en 1973 :

« Eléonore Blanc écrivit une petite biographie de Flora Tristán (1845) mais ne publia pas les notes de voyage ; qui restèrent en dépôt. En 1910, Pétrus Blanc, le fils d'Eléonore, remit le manuscrit à Jules-L. Puech ; auteur de ***la vie et l'œuvre de Flora Tristán*** en 1925 qui en comporte des extraits significatifs. Les circonstances, dont la guerre de 1939, ne permirent pas à Jules Puech d'en réaliser l'impression. Il mourut en 1957. Le manuscrit, annoté par lui, fut retrouvé en 1970, et, avec, l'autorisation de ses héritiers, nous le livrons au public ».

Il substitue le fils à la petite-fille.

Nous pouvons dire aujourd'hui, qu'en confiant à J.-L. Puech les archives de Flora, la petite-fille (ou le fils) d'Eléonore Blanc qui avait eu la bonne idée de les

conserver, fit une œuvre très utile à la connaissance du féminisme international. Mais peut-on penser l'inverse ? De tels documents, en étant tarnais, furent éloignés des chercheurs parisiens privés des sources disponibles, d'où l'absence de toute référence à Flora dans des ouvrages pourtant importants ! Par exemple : ***L'Utopie ou la mémoire du futur, de Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société.*** Cet essai, bien qu'écrit par une femme, Yolène Dilas-Rocherieux<sup>35</sup>, bien que documenté, ne fait aucune référence au rôle de Flora.

La défense de Flora viendra donc d'un homme du Midi, mais le Midi étant ce qu'il est, cette défense mettra plus de temps pour atteindre ses objectifs !

Le courageux J.-L. Puech n'a pu assister à la consécration de ses propres efforts pour faire connaître la vie et de l'œuvre de Flora. Quand, en 1973, le *Journal intime* de Flora fut publié pour la première fois, il était cependant présent par les notes qu'il a laissées. Je rends hommage à tous ceux et toutes celles qui ont aidé Flora à survivre et j'espère, par ce travail, apporter ma pierre à l'édifice féministe commun, l'édifice d'un féminisme social auquel l'idéologie dominante nord-américaine voudrait substituer un féminisme du « genre ». Au nom de la défense de l'homosexualité ou de la trans-sexualité, les genres (masculin et féminin) seraient balayés. Donc vive les « gay pride » et tant pis pour les droits toujours bafoués de la femme du peuple. Le peuple est mort, les femmes aussi ! Et qu'on ne m'accuse pas d'opposer un droit à l'autre quand c'est l'idéologie dominante qui exclut un droit, pour mieux pousser les femmes dans l'impasse.

---

<sup>35</sup> Publié chez Robert Laffont en l'an 2000

## Chronologie abrégée

1803 : Naissance de Flora Tristán le 7 avril.

1804 : Simon Bolivar arrive à Paris où il fréquente la famille de Flora.

1808 : Mort de Mariano Tristán y Moscoso, le père de Flora.

1818 : Au décès du frère de Flora, sa mère revient à Paris et s'installe dans un quartier pauvre.

1821 : Mariage de Flora avec André Chazal, son patron âgé de 24 ans. Mort de Napoléon et naissance du premier enfant de Flora ce qui suscite une maladie chez la mère qui en profite pour lire Saint-Simon pendant sa convalescence.

1824 : Naissance du deuxième enfant, Ernest.

1825 : Naissance du troisième enfant, Alice. Nouvelle convalescence qui la conduit à lire de l'anglaise Mary Wollstonecraft : ***la revendication des droits des femmes***. Flora quitte le foyer conjugal. Est-ce une mise en pratique de sa lecture ?

1826 : Elle laisse ses enfants à sa mère et devient la dame de compagnie d'une riche famille anglaise ce qui la conduit à voyager en Suisse, Allemagne et Angleterre.

1828 : Décès du premier enfant. Flora obtient un jugement de séparation des biens d'avec son mari.

1829 : Grâce à Zacharie Chabriè, elle entre en contact avec sa famille du Pérou.

Elle prend contact avec Prosper Enfantin et les Saint-Simoniens.

1830 : Elle obtient une réponse du Pérou qui lui permet d'acquérir une rente de 2500 fr par an (quand un ouvrier gagnait 400 fr. par an il pouvait être content). Elle participe à la révolution de 1830.

1832 : Elle revient en Angleterre. Son mari conscient que sa femme a un peu d'argent réclame la garde des enfants. Il aura la garde du garçon. George Sand publie **Indiana**.

1833 : Juste pour l'anniversaire de ses 30 ans, elle embarque pour le Pérou dans un bateau où elle retrouve par le plus grand des hasards, Zacharie Chabrié. Pendant la traversée qui dure 4 mois et demi, Zacharie déclare à Flora tout l'amour qu'il éprouve pour elle.

1834 : Elle s'installe à Arequipa importante ville du sud péruvien, région où son oncle joue un très grand rôle. Elle refuse de rejoindre Zacharie.

1836 : Envoi d'un essai, **les couvents d'Arequipa** à la **Revue de Paris**. Elle rencontre Victor Considérant. Nouvelles difficultés avec son mari.

1837 : Aline qui était obligé de vivre avec son père l'accuse d'inceste. Nouveau procès.

Par manque de preuves, le mari est relâché.

1838 : Début de la publication du premier livre de Flora : **Pérégrinations d'une paria**. Elle publie aussi des articles à partir des lettres de Simon Bolivar. Flora devient une femme de lettres. Son mari, en tentant de l'assassiner, lui loge une balle près du cœur, qu'on ne pourra lui extraire. Elle publie même un roman à la fin de l'année, **Mephis ou le prolétaire**.

1839 : Elle demande l'abolition de la peine de mort, sentence qui risque de frapper son mari. Il sera condamné à 20 ans de travaux forcés. Flora voyage à Londres. **Le Chavivari** publie en pleine page son portrait.

1840 : Publication de ses **Promenades dans Londres**. Ce livre à moins de succès que le précédent.

1843 : Publication de **l'Union ouvrière**. Faute d'éditeur, elle publie le livre grâce à une souscription.

1844 : Elle se lance dans le Tour de France pour défendre son livre.

1844 : Décès de Flora Tristán à Bordeaux le 14 novembre.

1845 : Publication d'une œuvre posthume :

*L'émancipation de la femme ou testament d'une paria*. Ce «testament» semble victime de l'homme à qui il a été confié, Adolphe Constant.

1846 : Aline Tristán se marie avec un journaliste républicain Jules Gauguin.

**Les œuvres de Flora Tristán et leur réédition :**

1835 : ***Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*** ; Réédition L'Harmattan 1988, postface de Stéphane Michaud

1837 : ***Pérégrinations d'une paria*** ; réédition en espagnol en 1946 à Lima et en 1986 à Madrid ; et à nouveau à Lima en 2004 avec une préface de Vargas Llosa ; réédition en français chez Indigo/côté femmes en 1999 et 2000 (deux tomes) puis Actes Sud en 2004

1837 : *Pétition pour le rétablissement du divorce*

1838 : ***Méphis ou le prolétaire***, Réédition Indigo/côté femmes 1996 et 1997 (deux tomes)

1838 : *Pétition pour l'abolition de la peine de mort*.

1840 : ***Promenades dans Londres***, Réédition Maspéro 1978, Indigo/côté femmes 2001

1843 : ***L'Union Ouvrière***, Réédition Editions des femmes 1986

1845 : Œuvre posthume sans doute très aménagée par Alphonse Constant qui la divulgue : ***L'émancipation de la femme ou le Testament de la Paria*** ;

1973 : ***Le journal du Tour de France*** éditions La Tête de Feuilles ; réédition Maspéro 1980 introduction Stéphane Michaud

Sa correspondance a été utilisée d'abord par celui qui fit un travail essentiel Jules-L. Puech avec un premier article dans la **Revue de Paris** le Premier Décembre 1910, puis dans la **Revue socialiste** le 15 février 1914 et enfin par la publication de sa thèse en 1925 : **La vie et l'œuvre de Flora Tristán**. Correspondance publiée par Stéphane Michaud : **La Paria et son rêve**, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004.

Achévé d'imprimer en juin 2008  
Imprimerie Associative  
156 Impasse Péchabout  
47000 Agen